This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

P 145 à 160 manquent

BIBLIOTHÈQUE CANTONALE ET UNIVERSITAIRE DE LAUSANNE

EX
DONO

JEAN
LARGUIER
DES BANCELS

1876
1961

1961

Mr. S. Sel. Langnier

# L'AN
## DEUX MILLE
## QUATRE CENT QUARANTE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SECOND.

[Mercier, Louis-Sébastien]

# L'AN

## DEUX MILLE QUATRE CENT QUARANTE.

*RÊVE S'IL EN FUT JAMAIS.*

Le tems présent est gros de l'avenir....
LEIBNITZ.

NOUVELLE ÉDITION EXACTEMENT CORRIGÉE ET AUGMENTÉE D'UN VOLUME.

TOME SECOND.

AZ 3247

*A LONDRES.*

M, DCC, LXXXV.

51395

BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

# L'AN

## DEUX MILLE QUATRE CENT QUARANTE.

*RÊVE S'IL EN FUT JAMAIS.*

## CHAPITRE PREMIER.

### *De Dieu.*

LORSQUE Newton eſt reſpectueux envers la Divinité, qu'il a reconnu ſa préſence dans tous ces mondes qu'il a comptés & peſés, que, ſaiſi d'admiration pour l'éternel Géometre, il adreſſe à la fin de ſon livre un hymne au Créateur, quel homme ne dira point : *J'adore le Dieu que Newton a adoré !* Quel pontife ! Comme il inſtruit ! Comme il commande l'hommage à la foule des eſprits inattentifs ou diſtraits !

Par-tout où il y a un œil pour voir, qu'il voie ; par-tout où il y a un cœur pour ſentir, qu'il s'enflamme d'amour ; par-tout où il y a une intelligence pour concevoir, qu'elle adore.

Nous pouvons parler à Dieu par la penſée, ainſi que nous parlons aux hommes par la parole; prérogative glorieuſe, qui prouve que l'homme eſt plus fait pour le ciel que pour la terre.

O Éternel, que tes œuvres ſont grandes! Par où commence ta louange? Quelle langue eſt faite pour louer l'Auteur des mondes? Quel tonnerre me prêtera ſa voix? Quel ange me dictera ſes penſées?

Je me perds dans l'*Infini* en te contemplant; je ſuis englouti dans cette profonde voûte des cieux, où tu as ſemé les ſoleils. Et dans cette immenſe création, quel idiôme peut ſortir du foible murmure, du bégaiement qu'imprime à notre foibleſſe cet aſſemblage de merveilles?

O Éternel! quand je t'admire, je te loue; quand je ſuis ému, je t'adore; quand je réfléchis, je me proſterne; quand mon eſprit ſonde ta grandeur, il s'humilie, il s'anéantit; ta préſence m'opprime; je ſens que je ne ſuis qu'ignorance, folie & pouſſiere; & ſi j'oſe croire à ton regard étendu juſques ſur moi, c'eſt que je te juge ſi grand, que le dernier des atomes vit encore ſous tes yeux.

Mon atome te crie: Éleve-moi vers toi; aux dons que tu m'as faits daigne joindre ce que ta clémence peut m'accorder. Je te ſens au-dedans de moi-même, fais que je te ſente encore

mieux, car j'ai de la volupté à te ſentir; je t'apperçois, fais que je t'apperçoive d'une maniere encore plus éclatante, que je ne te perde point de vue, ô Éternel! Le plus grand malheur d'un être intelligent & ſenſible ne ſeroit-il pas que tu fuſſes & qu'il ceſſât de t'appercevoir?

N'es-tu pas la ſource de tout ce qui eſt beau, de tout ce qui eſt bon? Source céleſte, j'ai ſoif de me déſaltérer dans tes eaux! Admiration, curioſité, amour, tous les ſentimens qui appartiennent au cœur de l'homme, je les ſens pour toi. Le frémiſſement du plaiſir fait dire à mon ame: Je lui dois cette heureuſe ſenſation; la penſée que je forme & qui me donne quelquefois un mouvement d'orgueil, je me dis auſſi-tôt: Je la lui dois; ce que j'ai appris t'appartient; j'aime ce que j'ai appris, parce que je ne puis étudier la nature ſans faire un pas de plus vers ta grandeur.

O Éternel, Être fort & puiſſant! lorſque la frayeur ſaiſit mon ame à la premiere contemplation, que je recule épouvanté devant ta majeſté terrible, pourquoi l'amour vient-il enſuite humecter ma paupiere? Pourquoi la confiance naît-elle dans ce ſein pauvre & nu? C'eſt toi, ſans doute, qui par compaſſion y as mis cette étincelle ſacrée; tu ne veux pas que je te méconnoiſſe; tu daignes parler à la partie intime de

mon être ; tu es voilé, mais je t'adore ſous le voile ; ce voile eſt étendu, par pitié pour ma foibleſſe ; ta grandeur me dévoreroit ; tu m'as éloigné de toi pour que je puiſſe mieux te deviner.

Eh bien ! je te ſens comme ſi je te voyois ; je brûle d'aller à toi comme ſi tu n'étois pas profond, terrible & majeſtueux. Je ſais t'admirer au bout du téleſcope de l'aſtronome, & dans le creuſet du chymiſte ; ah ! permets que j'admire encore. Mon ame t'a ſenti ; ne la prive point de ce plaiſir ineffable ; ne m'anéantis point, ô Éternel ! que j'admire ſucceſſivement toutes tes œuvres.

Le néant ! Il n'eſt plus pour moi, puiſque tu m'en as fait ſortir. Éternel ! je ſuis ton enfant ; ma penſée, toute impuiſſante, toute miſérable qu'elle eſt, a la force de voler juſqu'à ton trône ; là tu repoſes ; ton eſſence ne nous eſt pas cachée, puiſque l'univers publie ſans ceſſe que tu exiſtes. Tu contiens en toi-même l'eſpace & la durée ; & ſi mon imagination s'effraie en contemplant la profondeur de ton être, c'eſt qu'elle ne peut concevoir où finiſſent les mondes que tu as créés, où s'arrêtent ces étoiles preſſées qui peuplent le firmament. Quoique tout ſoit régularité & ſimplicité, la penſée méditative qui ſent briſer ſes rayons n'eſt point capable d'embraſſer tes œuvres incompréhenſibles.

O ! tranſportez-moi aux confins de cette brillante création ; là j'appercevrai encore un nouveau ciel ; là je ſuivrai la trace de mon Dieu. Être toujours admirable, toujours raviſſant, cette magnifique création eſt ſans doute infinie pour notre entendement ; mais elle n'eſt qu'un point pour toi.

Ce que nous appercevons de cet édifice immenſe, qui pourra en meſurer les dimenſions ? Qui oſera s'élancer dans les eſpaces céleſtes pour en déterminer l'ordonnance ? Je laiſſe tomber mon imagination, je la laiſſe creuſer l'univers ; je tombe avec elle, je traverſe les mondes, je tombe encore.... je cherche en vain le point central.

Oh, comme les grandes roues de la machine de l'univers épouvantent la penſée ! Qui aſſignera à la comete ſa route au travers des mondes ? Qui a monté cette grande horloge viſible pour les habitans de tous les globes ? C'eſt par elle ſeule que le tems exiſte ; ſans la marche de ces corps céleſtes, le tems n'auroit point eu de meſure. Tous ces aſtres épars, ſubordonnés les uns aux autres, font fuir l'image du chaos ; tout eſt ordre & harmonie, parce que tout eſt nombre, poids & meſure.

Quel vuide immenſe ! Que d'eſpaces perdus ! Non, ils ſont peuplés de corps céleſtes que notre

œil n'apperçoit point ; tout cet eſpace eſt le champ illimité où tournoyent des millions de cometes gouvernées par des ſoleils qui emportent chacun à ſa maniere un vaſte ſyſtême planétaire.

Que la terre eſt chétive !... Que dis-je ? Non : la créature de Dieu y réſide ; elle admire, elle ſe proſterne ; ce globe eſt couvert d'obſervateurs aſſidus de ces impoſantes merveilles ; la terre ne ſera point chétive tant qu'elle portera un ſeul adorateur dont le cœur s'enflammera d'amour à la vue de ces pompeux miracles. La ſcience aſtronomique, en agrandiſſant notre imagination, n'eſt point faite pour humilier notre entendement ; l'adorateur apperçoit l'ordre immuable ; il ne craindra point que la terre ſoit embraſée ou pulvériſée. (*a*) Dieu maintient l'harmonie du

(*a*) La conſervation des globes eſt tout autrement importante que celle de ces créatures qui propagent leur eſpece. Ces globes céleſtes ont une durée proportionnelle à leur grandeur ; ils ont tous la peſanteur, la poſition, la direction, la marche préciſe, la viteſſe néceſſaire pour que jamais ils ne ſe rencontrent, malgré la tendance qu'ils ont à ſe rapprocher continuellement les uns des autres.

Nous embraſſons les deſſeins de la Providence dans les corps que notre vue pénetre ; mais pour ces grands corps de l'univers, que de ſiecles s'écouleront avant que nous connoiſſions pleinement la ſérie des loix générales !

Le ſublime *Lambert* a tenté de découvrir le plan de l'univers, & les moyens dont l'éternel Architecte s'eſt ſervi dans

ſyſtême, tout eſt ſagement ordonné ; les prophéties déſaſtreuſes ſont pour l'imbécille vulgaire.

Homme aveugle, tu ne ſais pas voir dans les révolutions qui t'épouvantent, la ſage providence du Pere des êtres. L'ouragan rend la terre plus féconde ; l'éruption du volcan ſe change en ſels végétatifs ; & quand une multitude de créatures ſont tout-à-coup retranchées de deſſus la terre, où tombent-elles ? Dans le ſein de Dieu.

Oui, tous les globes que le téleſcope découvre ſont habités. Ne ſont-ils pas inondés de la lumiere des ſoleils que mon Dieu a formés ? A-t-il allumé ces ſoleils pour qu'ils éclairciſſent des globes vuides ? Où il y a un ſoleil, il y a un œil pour voir, une imagination pour contempler, un cœur pour adorer.

Autour de nous la matiere eſt pour ainſi dire vivante ; les inſectes inviſibles ſont dans le ſable & le limon ; une feuille d'arbre renferme deux

---

l'exécution de ce magnifique ouvrage. Selon lui, la loi de la gravité eſt étendue par-tout où il y a de la matiere. Il ſubordonne chaque ſyſtême planétaire à un centre, & pluſieurs ſyſtêmes raſſemblés ont un centre commun ; les aſſemblages de ces aſſemblages ont auſſi le leur : enfin, il y a un centre univerſel pour le monde entier, & autour duquel tout tourne. *Lambert* ſoupçonne que la pâle lueur dans *Orion* pourroit être le centre de notre ſyſtême. Cette ſublime théorie a quelque choſe de lumineux qui ſaiſit l'ame & qui plait à la réflexion.

républiques antipodes ; les fleurs, les fruits contiennent un peuple atome qui vit sur cet univers ; la pierre, les corps les plus durs sont peuplés d'animalcules ; une goutte d'eau offrira des poissons : & ces globes étincelans qui roulent dans les cieux seroient des globes morts ? Non : tous ces globes sont animés ; l'univers jusqu'à ses derniers confins est doué d'un mouvement régulier, ordonnateur & conservateur.

Élance-toi, mon imagination ! dis-moi où est le centre des centres, source de la sublime géométrie, d'où partent tous les mouvemens, toutes les loix méchaniques qui régissent despotiquement l'univers ; où est ce point central qui oblige tous les globes, tous les soleils, toutes les voies lactées, tous les mondes des mondes à se mouvoir autour de lui. Qu'est-il, si ce n'est le trône de la nature, le marche-pied de la Divinité ? De là émanent les arrêts éternels d'ordre & d'harmonie qui sont envoyés dans l'enceinte de la création.

*Lambert* (*a*) apperçut le premier ce poids

(*a*) Voyez son Système du monde. C'est le plus magnifique de tous, c'est encore le plus probable : le nom de *Lambert* doit figurer désormais à côté de celui de *Newton*. *Lambert* naquit en Alsace en 1728, & mourut à Berlin en 1777. Ses ouvrages, pleins de la plus profonde érudition astronomique & géométrique, sont presqu'entiérement ignorés en France.

terrible & néceſſaire, cette maſſe effrayante qui forme le centre de cet aſſemblage d'aſtres innombrables de toutes grandeurs, qui leur imprime la force centrifuge, qui détermine les corps opaques à tourner autour des centres lumineux, & les corps lumineux autour des centres opaques.... Eh bien, cette maſſe giganteſque qui ordonne la gravitation univerſelle, eſt le poids de la grande horloge du firmament; & ſes reſſorts inviſibles ſont l'ouvrage de mon Dieu.

Tous les hommes, tous les ſiecles l'ont apperçu ce Fabricateur de tant de miracles; l'idolâtre l'a pourſuivi dans des figures inanimées, dans des emblêmes; l'idolâtre a erré ſtupidement, mais il n'a pas manqué à ſon cœur; il a mieux aimé métamorphoſer des créatures en divinités, que d'être infidele à la voix qui lui crioit: *Il eſt un Pouvoir au-deſſus de toi.*

Grand Dieu, dévoile-toi à ceux qui ne te connoiſſent pas encore! Tu es plus que l'auteur des mondes, tu es la ſource éternelle de vérité; notre être, ſuſceptible de perfectibilité, eſt né pour la perfection, dont nous avons l'heureuſe & grande idée; cette tendance perpétuelle vers toi, tu en as mis le germe dans notre ſein.

Purifie mes levres, afin que ma voix ſe faſſe entendre dignement aux hommes. Ils exigent de cette vie ce que l'éternité ſeule peut leur donner;

ils pourſuivent un bonheur ſans mêlange parmi des objets terreſtres ; mais le bonheur ne jaillit que d'une ſource élevée & loin des bornes de ce monde ; l'ame qui s'éloigne de toi, qui ne ſait point ſe recueillir au milieu des merveilles qui l'environnent, ne rencontrera point l'extaſe qui déjà la béatifie ſur cette terre, & qui l'attend dans toute ſa plénitude quand le rideau ſera tiré.

Tout ce qui eſt beau ici-bas n'eſt qu'un rayon de la ſplendeur éternelle qui t'environne, ô grand Dieu ! Nous nous perdons d'admiration pour le bord reſplendiſſant de ton vêtement, & nous ne levons pas les yeux pour contempler celui qui doit raſſaſier d'amour toutes ſes créatures. Armées d'innombrables eſprits, oui, vous exiſtez entre moi & le Très-Haut ; vous peuplez ces ſpheres brillantes dont j'interrogerai un jour les myſtérieuſes beautés.

Tu es voilé, grand Dieu ! Non. N'es-tu pas proche de mon ame ? Quand la pitié me fait pleurer, quand j'éprouve une émotion profonde au récit d'une action généreuſe, c'eſt alors que je te ſens au-dedans de moi-même. Le gracieux viſage de l'innocence, le regard du juge qui prononce un arrêt d'équité, réfléchiſſent ton image ; là où retentit la voix de l'orateur qui parle en ton nom, là où ſourit l'alégreſſe, où pleure la

miſéricorde, là où la charité conſole, là tu es, ô Bonté inexprimable !

Ainſi l'idée de ta bonté eſt inſéparable de l'idée de ta grandeur ; mon exiſtence eſt un préſent & un premier bienfait dont je te rends graces ; tu es l'Être bon, parce que tu es la puiſſance & l'intelligence réunies ; tu as daigné graver ſur le front de l'homme quelques traits de ſa céleſte origine ; tu es admirable dans l'ordre des mondes ; mais tu es adorable dans le regard expreſſif de l'homme bon, de l'homme charitable, qui rompt le pain qui lui reſte dans la main de ſon frere.

Oui, j'aime à t'adorer, Auteur de mon être, j'aime à te rendre mes hommages. Comme l'univers s'embellit pour celui que tu éclaires ! Quand je planerois au-deſſus des ſoleils, ſerois-je plus près de toi que lorſque j'écoute la voix de ma conſcience ? Ne m'avertis-tu pas par le remords ? Ne me parles-tu pas par le concert général de la nature ? Ta main a répandu dans l'infiniment grand & dans l'infiniment petit l'harmonie, la grace & la beauté. Qui nieroit ta providence, nieroit l'évidence.

Habitans du monde, proſternez-vous ! Celui qui a fait l'oreille & l'œil voit & entend ſans le ſecours de l'œil & de l'oreille. Platon, Mahomet, Auguſtin, Swedenborg ſont ſublimes & touchans

lorſqu'ils parlent de toi. Que leurs livres me ſont chers ! Ils m'entretiennent de ta préſence & de ta grandeur.

Tous les lieux ſont ſacrés, car tu y habites. Par-tout ſont des temples où je puis t'adorer. L'amphithéatre des Alpes, que mon œil embraſſe lorſque je trace ces lignes, me dit que toi ſeul es grand & immenſe. Plaiſir religieux, inexprimable félicité, raviſſant anéantiſſement, de ne penſer qu'en toi, de ne ſentir que par toi ! Les témoignages de ta puiſſance ſe manifeſtent d'une maniere plus auguſte ſur les ſommets neigeux qui dominent les aiguilles des temples de l'Europe. Je ne ſais quel enthouſiaſme me dit que je ſuis plus près de toi. La ſolidité de ces maſſes, leur caractere ſublime rapprochent de moi l'époque ſolemnelle où tu formas le monde. L'immenſité des cieux me fait appercevoir le néant de notre planete. Ici l'eſprit éprouve une transformation qui étend & multiplie toutes ſes facultés. Je me crois le contemporain de tous les ſiecles écoulés, & il me ſemble voir dans l'accumulation des ruines, théatre de tant de changemens, les générations humaines qui ont paſſé ſur ces monts ſilencieux. Elles ont vu ce ſoleil, & les débris de leur paſſage me diſent que tout ce qui nous occupe, nous enchante, nous étonne ici-bas,

n'eſt rien près de la vie qui nous attend au-deſſus des hauteurs de ce globe.

Aſſis ſur les montagnes ſecondaires, l'aſpect des montagnes primordiales m'offre un plan régulier; mon œil croit y découvrir les premiers deſſins de la nature; elle me ramene à ſon Auteur. Pourquoi ces monumens où je dépoſe ma foibleſſe, mes erreurs, la partie débile de mon être, ſont-ils fugitifs? Pourquoi ne les ai-je éprouvés qu'à de longs intervalles? Pourquoi ſuis-je réduit à regretter ces inſtans trop courts, où je m'éleve au-deſſus de la pouſſiere ſur les ailes de l'amour?

Hélas! mes deſirs ne ſont plus ſi vifs, ni mes penſées auſſi élevées; j'ai ceſſé d'être ce que j'étois; les ſoins de la vie m'ont diſtrait de la contemplation; le commerce de mes ſemblables a rempli mon cœur de ſentimens oppoſés; les peines même m'ont attaché à cette terre, ſéjour de crimes & de larmes. Il me faut le creuſet de la tombe! c'eſt la mort qui me rendra des ailes pour revoler à toi dans les plus doux raviſſemens. Fais, grand Dieu! que je retrouve mes penſées & mes deſirs tels que je les éprouvois lorſque je t'adorois à la douce clarté des étoiles. Je ſuis aujourd'hui dans la triſteſſe, en comparaiſon de la joie pure qui m'environnoit alors.

Ranime mon ame, afin qu'elle te célebre in-

ceſſamment. Tu as donné la terre à l'homme pour ſéjour ; mais il eſt deſtiné à t'aimer : voilà ſa gloire. Retire mon ame de l'abyme où les paſſions l'entraînent. L'eſpérance renouvelle à mes yeux la face de la terre ; tout mal s'efface, tout redevient harmonie, dès que je te contemple.

Quand les anges de lumiere deſcendroient de leurs ſpheres pour me révéler ce que tu es, que me diroient-ils de plus que ce que me dit mon ame ? N'ai-je pas tout énoncé quand je me ſuis convaincu que tu es par excellence l'Être fort, l'Être bon ? Et de quel feu brûlent les ſéraphins, gardiens de ton trône ? Du feu de la charité. Céleſte charité ! tu ſeras un jour beaucoup plus épurée dans nos cœurs ; mais tu ne ſeras pas autre que celle que nous éprouvons lorſque nous ſoulageons notre frere gémiſſant ſous l'œil du Pere commun.

Sublimes, raviſſantes eſpérances, idées d'une perfection future, ne périſſez point parmi les hommes !.... *Toujours plus près de Dieu ;* qui ne treſſaillera de joie ? Dieu eſt tout ce qu'il doit être ; ſon eſſence eſt une & néceſſaire ; mais l'homme, être fini, être dégradé, ne peut atteindre, ne peut reprendre que ſucceſſivement la plénitude de ſon exiſtence ; le tems doit développer ſon être doué de ſentiment & d'intelligence ; il peut le perfectionner : ce ſoin, ce tra-

vail, ſont remis à l'homme ; il faut qu'il ſente ſa miſere & ſa dégradation ; il faut qu'il veuille en ſortir ; il faut qu'il ſe dégage de ſes erreurs & de ſes miſérables paſſions ; il faut qu'il revienne à la dignité de ſon origine. C'eſt alors qu'il entrera dans des mondes remplis d'ordre, d'harmonie & de beauté.

Nos corps d'argille ſont périſſables ; nos ames, émanation céleſte, ſont faites pour l'immortalité. Toutes les ames humaines ſont précieuſes aux yeux de l'Éternel ; il n'en laiſſera pas tomber une ſeule dans l'horrible nuit du déſeſpoir.

Pere miſéricordieux ! mon ame t'a ſenti, ma raiſon t'a adopté, mon cœur t'a aimé, mon argille s'eſt proſternée, tout mon être t'a adoré ; il n'eſt plus de douleurs, il n'eſt plus de calamités ; la mort eſt un mot vuide de ſens ; je ſuis à toi, ô Éternel ! ma penſée t'appartient, elle vivra.

Parlerai-je de celui qui te méconnoît ? L'athée eſt une brute, ce n'eſt plus mon ſemblable ; ce n'eſt plus ton enfant de prédilection ; ſous une forme extérieurement humaine il a le cerveau ſtupide du quadrupede ; il eſt ſans yeux, ſans cœur, ſans entrailles ; il eſt châtié par là même qu'il ne te ſent pas. Son ſyſtême eſt folie (*a*) ;

(*a*) L'univers n'eſt pas l'être néceſſaire & indépendant,

la langue raiſonnable ne doit plus communiquer avec ſa langue téméraire, extravagante; il rétrograde vers le néant; il eſt mort aux douces larmes du ſentiment; il ſera ſans appui, ſans conſolation; il n'aimera point l'objet le plus fait

---

diſoit Platon. Vous jugez, en m'entendant parler, qu'il y a en moi une ame intelligente. En voyant l'ordre de l'univers, dites donc qu'il y a une intelligence ſouverainement intelligente.

Le néant peut-il produire quelque choſe ? Quelque choſe exiſte; or, il a été créé par une puiſſance qui ne dépend d'aucune cauſe.

Les loix du mouvement, dit Leibnitz, qui ne ſont pas d'une néceſſité abſolument géométrique, mais qui ſont un effet du choix & de la ſageſſe de Dieu; ces belles loix ſont une preuve merveilleuſe d'un être intelligent & libre, contre le ſyſtême de la néceſſité abſolue & brute de Straton & Spinoſa.

Le monde a été appellé un miroir de l'exiſtence néceſſaire de Dieu. Chaque individu de l'univers eſt auſſi un miroir, ſoit qu'on le conſidere en ſoi, ou qu'on ait égard à ſa liaiſon avec toutes les autres. *Je penſe, donc je ſuis. Je ſuis, donc il y a un Dieu.* Après le ſentiment de notre propre exiſtence, il faut reconnoître la cauſe par qui nous exiſtons. Il y a une liaiſon invincible entre ces deux propoſitions.

Il exiſte néceſſairement un Etre qui ne tient ſon exiſtence que de lui-même.

Par là même qu'on a l'idée de Dieu, dit Deſcartes, il exiſte. Plus j'ai creuſé cette penſée, plus elle m'a frappé; car il eſt certaines vérités très-ſimples qui, étant nées avec nous, ne ſont pas plus tôt apperçues, qu'on penſe ne les avoir jamais ignorées.

L'athée proprement dit n'exiſte pas. Il n'a point la démonſtration qu'il n'y ait effectivement point de Dieu.

pour

pour être aimé. Le malheureux ! a-t-il jamais connu l'amour ?

Le cœur qui n'aima point fut le premier athée.

L'éternité ne m'effraie plus : j'y ſerai avec mon Dieu ; j'ai le courage d'être immortel. L'athée eſt l'homme qui, n'ayant aucun goût de l'*éternité*, borné au tems préſent, oſeroit dire à un roi puiſſant & méchant : *Vous n'avez point de juge dans l'avenir ; vous pouvez faucher l'eſpece humaine ; car elle renaît comme l'herbe des champs.* L'athée eſt encore l'homme qui oſera dire à un coupable : *Échappe à la punition, à la pourſuite des loix, & n'ait point de remords.*

Ah ! ſi l'idée de Dieu eſt néceſſaire, c'eſt ſurtout pour ceux qui ſont au-deſſus de leurs ſemblables. Les rois, dépoſitaires de la force publique, peuvent, par un faux calcul, par ambition, ou pour une gloire chimérique, égarer cette force ſacrée, protectrice des loix, la diſtraire de ſon véritable but, & cauſer les plus grands maux à l'eſpece humaine. Grand Dieu ! écarte les malheurs dont l'Europe eſt menacée ; inſpire aux potentats l'horreur de la guerre, ce fléau qui réunit tous les autres fléaux ; ne permets pas que des idées fauſſes germent dans ces têtes couronnées dont l'amour de l'humanité eſt le premier devoir.

L'Europe eſt tranquille ; aucun peuple ne gémit aujourd'hui ſous les fers de l'eſclavage ; les maux politiques inévitables pour les grandes ſociétés ſont ſupportables ; les limites des états ſont circonſcrites, & chaque ſouverain en poſſede aſſez, s'il veut s'occuper du bonheur de ceux qui lui obéiſſent. Le ſiecle où les arts fraterniſent, où toutes les lumieres ſe correſpondent, où les plus heureuſes découvertes ont agrandi la ſphere de nos idées, ne ſe diſtinguera-t-il point des autres ſiecles ? Sera-t-il ſouillé, comme les précédens, par le meurtre, par le carnage, par cette frénéſie ſanguinaire qui efface dans l'homme tous les traits de bonté & de grandeur primitive, & qui porte au genre humain des bleſſures profondes que le tems ne cicatriſe point ?

Une ſomme de lumieres inconnues à nos ancêtres deviendra-t-elle inutile à la génération préſente ? Le ſang coulera-t-il à grands flots comme dans ces tems de barbarie que nous avons appris à mépriſer ? Les ſciences ouvrent chaque jour une nouvelle carriere à l'exercice des facultés de l'homme ; en ſuivant cette noble route, il agrandit réellement ſon exiſtence, il adoucit ſes mœurs, il ſe diſtingue par de généreuſes conquêtes ; les arts marchent à grands pas vers leur perfection ; l'agriculture, la méchanique, la chymie s'empreſſent à nous créer des reſſources

merveilleuſes ; d'autres arts plus doux, montés ſur nos théatres, vont réveiller la pitié endormie dans nos cœurs ; tous tendent à la félicité ou à la grandeur de l'homme. Au milieu de ces arts nouveaux & conſolateurs, aurons-nous la férocité de ces ſiecles barbares que notre raiſon flétrit ? Renonçons donc à nos lumieres, à ces arts qui font pleurer, ou reſpectons le ſang des hommes ; ne le verſons pas du moins pour des vues chimériques ; pour des avantages imaginaires. Voulons-nous arriver à la poſtérité, chargés de ces mêmes traits qui font horreur dans l'hiſtoire ? Eh ! n'eſt-il pas tems d'offrir à l'œil de l'Être ſuprême une terre non enſanglantée, & de mériter ſes bénédictions par le tableau touchant de l'Europe réunie en une ſeule & même famille ?

Grand Dieu, éclaire les rois ! Tu as déjà touché le cœur du jeune monarque qui gouverne la France ; il fait tout pour étouffer l'étincelle d'une incendie dont il ſeroit impoſſible à la plus grande ſagacité d'appercevoir le terme. De jour en jour ce prince, par une adminiſtration généreuſe, ſe rend plus cher à une nation qui ſait aimer : elle applaudit à l'humanité de ſon roi qui cherche le bien dans la ſincérité de ſon cœur, & qui ſait préférer les vertus ſimples, agiſſantes & ſans faſte, à ces vertus orgueilleuſes qui ont trompé tant de ſouverains. Louis XVI, fondateur de treize répu-

bliques, veut maintenir la paix de l'Europe ; il veut que ſon regne, devenu celui des arts & des ſciences utiles, ſoit heureux pour tous les hommes chez qui ſon nom eſt connu. O toi, qui tient le cœur des rois dans ta main, favoriſe les deſſeins de ce monarque qui, s'il continue ainſi qu'il a commencé, ſera nommé parmi les bons rois ! Que ſon regne reçoive une empreinte auguſte qui le diſtingue des autres regnes ! Que la gloire immortelle lui en ſoit réſervée, afin que ſon nom ſoit cité avec attendriſſement lorſqu'il ne ſera plus ! Maître ſuprême des deſtinées ! qui nous as éprouvés ſous la verge terrible de tant de rois livrés à des paſſions perſonnelles, fais que le ſceptre de Louis XVI ſoit toujours enviſagé d'un œil de reſpect, d'amour & de confiance !

Être Éternel ! je t'adreſſe ici mes vœux pour la proſpérité de la France, pour les jours de ſon roi. Fais qu'il ne renonce jamais à ce tribut d'amour ſi doux à offrir, & que la nation la plus ſenſible paie avec uſure. Grand Dieu ! daigne auſſi accorder au reſte de l'Europe la paix dont jouit l'heureux coin de terre où j'écris en ſilence ; & puiſſent les ſouverains qui commandent à ces légions terribles, être environnés ſans ceſſe dans leur cabinet, de ta ſainte & redoutable préſence !

## CHAPITRE II.

### *L'Optimiſme.*

J'AVOIS réfléchi un jour entier ſur le bonheur qui eſt le partage du méchant, & ſur l'infortune qui pourſuit l'homme vertueux : la nuit déployoit ſes voiles ; mais qui peut dormir ſur le duvet, tandis que le malheureux ſouffre ; & que ſes gémiſſemens plaintifs accuſent notre repos & réveillent dans nos cœurs l'invincible ſentiment de la pitié ? Ce n'eſt point le philoſophe, ou pour mieux le qualifier, ce n'eſt point l'ami des hommes : ſon ame ſenſible eſt trop bien liée au ſort de ſes ſemblables ; pour qu'elle s'iſole comme celle du méchant. L'ame de l'homme vertueux ne veut point être heureuſe, ou veut l'être avec l'univers.

Mes ſens affoiblis avoient cédé aux pavots du ſommeil ; mais ma penſée libre & puiſſante n'en ſuivit pas moins le cours de ſes méditations. Je ne perdis point de vue les deſtins de l'infortuné ; mon cœur veilloit & s'intéreſſoit pour lui. J'étois encore irrité, quoiqu'en ſonge, du ſpectacle que m'offroit cette miſérable terre, où le vice inſolent triomphe, où la vertu timide eſt flétrie,

perſécutée. J'éprouvois ces tourmens, dont ne peut ſe défendre l'homme qui ne reſſerre point ſon être dans le point de ſon exiſtence. Attriſté, je traverſois d'un pas lent les belles campagnes d'Azora; mais la tranquillité qui régnoit ſur la face riante de la nature, ne pénétroit point juſqu'à mon cœur. Toutes les ſcenes d'injuſtice, de forfaits, de tyrannie, s'offrirent vivement à ma penſée. D'un côté, j'entendois les cris de l'indigence affamée, qui ſe perdoient dans les airs; de l'autre, la joie folle & bruyante d'hommes inſenſibles & barbares, regorgeant de ſuperfluités. Tous les malheurs qui accablent la race humaine, tous les chagrins qui la ruinent & la dévorent, ſe retracerent en foule à ma mémoire; je ſoupirai, & la pointe douce & amere de la pitié bleſſa délicieuſement mon cœur. Des larmes brûlantes ruiſſelerent ſur mes joues; j'exhalai mes plaintes, & j'oubliai la ſageſſe, juſqu'à murmurer contre la main puiſſante qui arrangea les événemens du monde. Dieu! m'écriai-je, que mon oreille n'entende plus les ſoupirs de la miſere & les gémiſſemens du déſeſpoir; que mes yeux ne tombent plus ſur l'homme égorgeant ſon ſemblable; que je ne ſois plus témoin du glaive étincelant du deſpotiſme & des chaînes honteuſes de l'eſclavage; ou donne-moi un autre cœur, afin que je ne ſouffre plus avec un monde de malheu-

reux. Hélas, tu as donné la vie à tant d'innocentes créatures qui ne te la demandoient pas ! Étois-ce seulement pour les voir naître, souffrir & mourir ? La douleur parcourt ce triste univers comme un ouragan fougueux, tandis que le plaisir est aussi rare & aussi léger que l'aile inconstante du zéphyr.

J'allois continuer mes plaintes, lorsque je me sentis enlevé dans les airs par une force inconnue : la terre trembloit, le ciel s'allumoit d'éclairs, & mon œil mesuroit avec effroi l'espace immense qui se découvroit sous mes pieds. Je reconnus que j'avois péché ; je criai : *grace, ô mon Dieu ; grace à une faible créature qui t'adore, mais dont le cœur a été trop sensible aux maux de l'humanité !* Tout-à-coup je sentis mes pieds affermis sur un sol inconnu ; je me trouvai dans une obscurité profonde, j'y restai plongé quelque tems, & voici qu'un rayon plus rapide & plus perçant que l'éclair vint dissiper les ténebres qui m'enveloppoient. Un génie revêtu de six ailes brillantes se présenta devant moi : à la flamme céleste qui luisoit sur sa tête, aux caracteres de la divinité empreints sur son visage lumineux, je le reconnus pour un des anges de l'Éternel. *Écoute*, me dit-il d'un ton qui me rendit le courage, *écoute, & ne censure pas plus long-tems la Providence, faute de la mieux connoître : suis-*

*moi.* Je le ſuivis au pied d'une montagne dont le ſommet fendoit les cieux. Je monte, ou plutôt je gravis. Figurez-vous des rochers énormes, ſuſpendus les uns ſur les autres, qui à chaque inſtant menacent de tomber & d'écraſer les plaines. Au milieu de ces points de vue effrayans, l'œil cherchoit en vain un arbre ou une plante qui lui rappellât la nature animée; il ne découvroit qu'une chaîne de rocs à moitié calcinés par les éclats de la foudre. Je ſuivois en tremblant mon conducteur; & les hurlemens des tigres & des lions, rendus plus affreux par l'écho, épouvantoient mon oreille: à chaque pas j'avois beſoin du bras de cet ange ſecourable pour me ſoutenir, & je voyois à mes côtés, ô ſpectacle terrible! des compagnons malheureux, qui, voulant eſcalader ces rochers élevés, ſe tenoient ſuſpendus à leurs pointes, mais qui bientôt laſſés de l'effort, chanceloient, appelloient en vain à leur ſecours, rouloient, tomboient écraſés, & devenoient la proie des tigres qui ſe diſputoient dans les vallons leurs membres palpitans.

Je crus qu'un pareil ſort m'attendoit, lorſque l'ange me dit: *Ainſi la Providence punit l'audace téméraire des mortels. Pourquoi l'homme veut-il pénétrer ce qui eſt impénétrable? Son premier devoir eſt de reconnoître ſa foibleſſe. Tout roule inviſiblement ſous la main d'un Dieu; ce*

*Dieu veut te pardonner ; il veut plus, il veut t'éclairer.* A ces mots, il me toucha la main, & je me trouvai au ſommet de la montagne. Quelle douce ſurpriſe ! Le penchant oppoſé où nous deſcendîmes, étoit un jardin tout-à-la-fois agréable & magnifique, où la verdure, le chant des oiſeaux, le parfum des fleurs enchantoient tous les ſens ; un charme ſupérieur y paſſionnoit l'être le plus indifférent. Mon divin conducteur me montra dans l'éloignement un temple d'étonnante ſtructure ; la route qui y conduiſoit étoit ſi myſtérieuſe, que ſans guide il étoit impoſſible d'y parvenir.

A notre approche, les portes du temple s'ouvrirent ; nous entrâmes, & ſoudain elles ſe refermerent avec un bruit de tonnerre ſous une main inviſible. *Perſonne ne peut les ouvrir, perſonne ne peut les fermer, ſi ce n'eſt la voix puiſſante de Dieu*, me dit mon protecteur auguſte. Saiſi de reſpect, je lus ces mots écrits en lettres d'or : *Dieu eſt juſte, ſa voix eſt cachée ; qui oſera vouloir approfondir ſes décrets ?* Je jetai un coup-d'œil ſur la hauteur magnifique de ce temple : tout cet édifice majeſtueux repoſoit ſur trois colonnes de marbre blanc ; au milieu s'élevoit un autel ; à la place de l'image de la Divinité, montoit une fumée odoriférante, dont la douce vapeur rempliſſoit le temple. A droite de l'autel étoit

ſuſpendu un tableau de marbre noir, & vis-à-vis étoit un miroir compoſé du plus pur cryſtal. L'ange me dit : *C'eſt ici que tu vas apprendre que ſi la Providence rend quelquefois un homme de bien malheureux, c'eſt pour le conduire plus ſûrement au bonheur.* Il dit, & diſparut. Ce n'eſt plus la froide terreur qui glace mes ſens ; c'eſt une joie pure, douce, ineffable, qui remplit mon ame. Je verſai des pleurs d'attendriſſement ; mes genoux fléchirent, mes bras ſe leverent vers le ciel, & je ne pus qu'adorer en ſilence la Bonté ſuprême. Une voix majeſtueuſe, qui n'avoit rien de terrible, me dit : *Leve-toi, regarde & lis.*

Je portai les yeux ſur le miroir, & j'y vis mon ami Sadak ; Sadak, dont la vertu conſtante & courageuſe m'avoient ſouvent étonné, qui ſavoit braver l'indigence & même la faire reſpecter. Je le vis aſſis dans une chambre dont les murs étoient dépouillés ; il appuyoit ſa tête languiſſante ſur le dernier meuble qui lui reſtoit, le cœur conſumé par la faim, & par le déſeſpoir plus cruel encore. Une ſeule larme s'échappoit de ſa paupiere, larme de ſang ! Malheureux, il n'oſoit pleurer. Quatre enfans crioient à leur pere & lui demandoient du pain ; le plus jeune, foible & languiſſant, couché ſur un reſte de paille, n'avoit plus la force de gémir ; il exhaloit les derniers ſoupirs d'une vie innocente. La femme de cet infortuné,

aigrie par le malheur, oublioit ſa tendreſſe & ſa douceur naturelle, pour lui reprocher l'excès de leur miſere. Ces plaintes cruelles déchiroient ſon cœur, & ajoutoient à ſon ſupplice. Sadak ſe leve, détourne la vue de ſes enfans, &, tout malade qu'il eſt, ſe traîne pour leur chercher quelque ſecours. Il rencontre un homme, auquel il avoit ci-devant rendu les plus grands ſervices; cet homme lui devoit l'emploi honnête dont il jouiſſoit. Sadak lui expoſe l'état déplorable où il ſe trouve; il lui peint ſes enfans prêts à expirer dans ſes bras faute d'un peu d'alimens.... Celui-ci rougit d'être forcé de le reconnoître, regarde d'un œil inquiet ſi on ne l'obſerve point parlant à un homme qui porte la livrée de l'indigence; il ſe débarraſſe du pauvre ſuppliant par de vagues promeſſes, des politeſſes froides, & tout-à-coup s'écarte à grands pas. C'étoit au moins pour la dixieme fois qu'il traitoit avec inhumanité celui de qui il tenoit tout. Sadak, déſeſpéré, porte ſes pas au haſard, lorſqu'un de ſes créanciers l'arrête, le charge d'injures, raſſemble le peuple autour du malheureux, le menace publiquement, & eſt prêt à le frapper, plus par mépris que par courroux. Enfin, je le vis, errant de porte en porte, tendre une main ſuppliante, tantôt rebuté, tantôt recevant l'aumône qu'on donne à l'importunité. Il achete un pain, le porte,

le partage à ſes enfans, pleure de joie en appaiſant leur faim, & remercie à genoux la Providence des riches bénédictions qu'elle vient de répandre ſur lui.

Je jetai un cri de douleur, d'étonnement & d'effroi. Mes yeux, chargés de pleurs, ſe tournerent ſur le tableau de marbre noir, & une main inviſible y traça ces mots: *Acheve de contempler Sadak, & condamne, ſi tu l'oſes, la Providence qui regle tout.* Je reportai la vue dans le miroir, & j'y revis mon ami Sadak. Mais qu'il étoit changé! que la ſcene étoit différente! Ce n'eſt plus l'indigent Sadak, pauvre, il eſt vrai, mais tendre, vertueux, compatiſſant, plein d'honneur & d'humanité; c'eſt Sadak dans l'abondance, devenu opulent par un héritage inattendu; c'eſt Sadak qui, dans le ſein corrupteur des richeſſes, a mis en oubli les vertus qui lui étoient cheres. Aſſoupi dans le luxe, il eſt dur, il commande avec aigreur, & ne ſouffrant plus, il ne ſe ſouvient point qu'il eſt des malheureux, & que lui-même l'a été. Je lus auſſi-tôt avec une admiration reſpectueuſe ce que le tableau myſtérieux m'enſeignoit. *Souvent la vertu ſouffre, parce qu'elle ceſſeroit d'être vertu ſi elle ne combattoit pas. Lorſque l'auguſte Providence fait deſcendre la miſere ſur la tête d'un mortel, la patience ſa ſœur l'accompagne, le courage la ſoû-*

*tient, & c'eſt par ce don que la vertu ſe ſuffit à elle-même, & qu'elle devient heureuſe lors même que l'infortune ſemble l'accabler.*

Mon œil avide ne tarda point à ſe reporter ſur le miroir. Quel objet plus intéreſſant pour mon cœur! C'eſt ma patrie que j'apperçois, ma chere patrie, la ville heureuſe où j'ai pris naiſſance! Mais ciel, que vois-je! Tout-à-coup une armée formidable a inondé ſes campagnes, a environné ſes fortes murailles, a préparé pour ſa ruine les machines infernales de la deſtruction. Le fer eſt prêt, la vengeance & la rage allument leurs flambeaux. O ſuperbe ville! tu trembles, malgré tes fiers défenſeurs. Tes tréſors enflamment dans le cœur de l'ennemi la ſoif du pillage. Tu veux lui oppoſer une courageuſe réſiſtance. Vains efforts! il monte, il eſcalade tes orgueilleuſes tours; le ſang coule, la mort vole, la flamme ravage; tu n'es plus qu'un triſte monceau de pierres que couvre une épaiſſe fumée. Mes malheureux citoyens, échappés à l'embraſement, errant dans les bois: mais l'horrible famine les attend dans ces déſerts; elle les dévore lentement, & prolonge leur ſupplice & leur mort. Dieu juſte! m'écriai-je, un million d'hommes tomberont les victimes d'un ſeul ambitieux, les enfans ſeront égorgés ſur le ſein de leurs meres, les cheveux blanchis des vieillards ſeront traînés

dans le ſang & la pouſſiere, l'innocente beauté deviendra la proie d'une foule meurtriere, une ville entiere diſparoîtra, parce que la cupidité d'un monſtre aura convoité ſes richeſſes ! *Un pays rempli de prévaricateurs*, répondit le tableau, *mérite le châtiment d'une Divinité trop long-tems mépriſée. Ceux qui n'étoient point coupables ſont arrachés au danger de le devenir ; & ſi la main de la Providence les a frappés, c'étoit pour les préſerver d'un naufrage bien plus horrible que ne l'eſt le tourment d'une mort paſſagere : leur refuge eſt dans le ſein de la clémence d'un Dieu éternel.*

Le palais du miniſtre Aliacin, dont les pyramides dorées percent la nue, s'élevoit avec trop de magnificence, pour qu'il ne vînt point frapper mes regards. Que de fois l'indignation avoit ſaiſi mon cœur à l'aſpect de ce monſtre heureux qui, avec une ame vénale, un cœur barbare, des mœurs dépravées & un génie deſpotique, avoit comme enchaîné la fortune à ſon char ! Son élévation étoit le fruit de ſes baſſeſſes, ſes tréſors le prix de ſa trahiſon. Il avoit vendu ſa patrie pour de l'or. Une province entiere gémiſſoit ſous ſon oppreſſion. Tantôt il rioit du foible murmure d'un peuple ployé à l'eſclavage ; tantôt il traitoit de cris de révolte ſes gémiſſemens étouffés. Chaque

jour il commettoit un nouvel attentat, & chaque jour le ſuccès couronnoit ſon audace.

Cependant l'intérieur de ſon palais n'offroit, tant ſur la ſoie que ſur la toile, que des traits de généroſité & des exemples de vertus. Les buſtes des grands hommes de l'antiquité ornoient la maiſon du plus lâche ſcélérat; & ces marbres muets, loin de parler à ſon cœur, ne le faiſoient pas même frémir lorſqu'il les regardoit. Je conſidérai ce méchant, revêtu de puiſſance, entouré de flatteurs, redouté de ſes ennemis, encenſé publiquement, & maudit, mais ſeulement tout bas. Mille raretés précieuſes décoroient ſon cabinet, & chacune d'elles ne lui avoit coûté qu'une injuſtice.

La pourpre le couvroit aux dépens de ceux qui alloient nus, & le vin qu'on lui verſoit dans une coupe ornée de pierreries, pouvoit être conſidéré comme un extrait des pleurs qu'il faiſoit répandre.

Il ſort d'une table faſtueuſe, & va mettre aux pieds d'une concubine le patrimoine d'un orphelin. Il ſe tient avec elle à la fenêtre, & de là il voit tranquillement mettre à mort un citoyen ſenſible & courageux, qui a oſé lui repréſenter l'abus de ſon pouvoir. On étrangle l'homme de bien, & un courier vient une heure après annoncer au miniſtre que le Sultan, pour reconnoître ſes ſervices ſignalés, lui fait préſent d'une terre conſidérable.

Le monſtre ſourit, & devenu plus puiſſant, il ſonge à ſe rendre plus terrible.

Ma haine contre cet odieux tyran devint ſi forte, qu'impatient je tournai à pluſieurs repriſes mes regards ſur le tableau, comme pour hâter l'arrêt qu'il devoit prononcer; mais rien n'y paroiſſoit encore tracé. Ma vue retombe triſtement ſur le cryſtal merveilleux. J'apperçois Aliacin entrant dans un cabinet ſecret. Quelle ſatisfaction pour mon cœur! La nature, les malheureux & la terre ſont vengés. Cet homme puiſſant, qui ſembloit le plus heureux des mortels, lit une lettre, pâlit, tremble, frappe ſon front de cette même main dont il égorgeoit l'innocent. Agité d'un déſeſpoir qu'il ne peut vaincre, il va, vient, erre en furieux, déchiré par la crainte plus que par les remords. Il arrache toutes les marques de ſa dignité, les foule aux pieds, & dans ſa rage il pleure comme un enfant. Je cherchois à deviner le ſujet de ſa fureur, lorſqu'un de ſes favoris, plus vil que ſon maître, perce juſqu'à ſon cabinet; & j'apprends la cauſe de ſon déſeſpoir. Un de ſes confidens, eſpion à la cour, venoit de lui écrire qu'un orage nouveau s'étoit formé; qu'il alloit perdre ſon rang & ſon crédit, s'il ne poſſédoit pas aſſez d'adreſſe pour détourner le coup. Auſſitôt cet honteux favori conſeilla d'une voix ferme à ſon maître ce que tout autre n'auroit pu lui dire impunément

impunément. Ce conseil affreux plut au barbare. Il ordonna qu'on amenât sa fille en sa présence. Nourémi parut. Elle étoit belle, & elle avoit des vertus. Dieu! avec quelle horreur elle entendit que son pere vouloit la livrer aux desirs du Sultan, comme une victime immolée à son insatiable ambition! Elle tombe presque sans sentiment aux genoux de son pere; elle fait parler les pleurs de la beauté, de la nature, de l'innocence.... Un regard sévere lui commande d'obéir; elle obéit & meurt.

Aliacin en devint-il plus heureux? Je le vis dans l'asyle du repos, étendu sur le duvet, ou plongé dans un bain délicieux. On le croiroit couché sur des épines. Il craint pour sa vie, il se leve, il parcourt à pas tremblant son palais; il trouve ses esclaves endormis, & envie leur paisible sommeil. Le jour luit: toujours inquiet, toujours soupçonneux, il frémit quand il mange, il pâlit lorsqu'il boit, incertain s'il fait couler la nourriture ou la mort dans son sein. Il redoute jusqu'aux caresses des femmes qu'il tyrannise, & dont il est l'esclave. Si quelqu'un s'éleve, mille serpens rongent son sein; c'est l'adversaire qui doit un jour le renverser; c'est l'homme redoutable qui doit s'asseoir à sa place.

Plein d'une attente respectueuse, je consultai la table des augustes jugemens de l'Éternel, & je

*lus : La vérité est terrible au méchant ; elle est sans cesse présente à ses yeux ; c'est elle qui fait son supplice ; il ne voit que ce miroir redoutable, où il lit son injustice & la difformité de son ame.*

Tout-à-coup un bruit sourd comme celui d'un tonnerre lointain se fait entendre ; je tourne la vue sur le palais d'Aliacin. Ses jardins, ses pyramides, ses statues, lui-même, tout étoit disparu. A la place de ce séjour, où toutes les voluptés étoient rassemblées, on ne voyoit plus qu'un repaire de couleuvres impures, rampant dans des marais fangeux. Tel est le fondement des palais que le crime a bâtis. Les mots suivans, gravés sur le marbre noir, me découvrirent ce qu'Aliacin étoit devenu. *Il a été balayé de dessus la terre comme la vile poussiere, & les races futures douteront s'il a existé.*

Cet effrayant tableau ne sortira jamais de ma mémoire, & depuis ce tems je gémis en voyant un homme puissant. On contemple ses richesses, moi je le vois exposé au bras de la Justice divine. Mon œil plus attentif revola sur le miroir ; & j'apperçus Mirza & Fatmé, amans tendres, généreux, & dans cet âge où l'on connoît l'enthousiasme de la vertu. Ce même jour venoit de les unir, & leur tendresse mutuelle leur promettoit une longue suite de jours aussi fortunés. La douce

ivreſſe du bonheur brilloit dans leurs regards, leurs mains étoient entrelacées, & leurs ſoupirs ſe confondoient avec une douceur touchante. Fatmé avoit la beauté d'une vierge, ſa pudeur, ſes graces, & ce doux incarnat dont l'éclat eſt ſi fugitif. Le plus beau ſein renfermoit le cœur le plus noble. Muet d'amour, l'ame plongée dans un raviſſement inexprimable, Mirza embraſſoit Fatmé, & des mots interrompus étoient les ſeuls & foibles interprêtes des mouvemens de ſon cœur. Fatmé récompenſoit la tendreſſe de ſon amant d'un aimable ſourire; ſon front rougiſſoit, & ce rouge adorable étoit l'effet de l'amour le plus pur. Comme leur ſilence exprimoit ce que leur langue ne pouvoit rendre! Mon cœur treſſaillit de joie au ſéduiſant tableau de la vertu couronnée des mains de l'amour. Comment l'ami de l'homme pourroit-il voir deux cœurs heureux, ſans être ému de plaiſir & ſans applaudir à leur bonheur!

Ces deux amans ſe félicitoient d'être unis, parce qu'ils pouvoient faire le bien enſemble. Ils étoient riches & ſatisfaits de l'être, parce qu'ils pouvoient ſoulager la foule des malheureux. Le jour de leur hymen, ils voulurent que des cœurs auſſi ſenſibles que les leurs goûtaſſent la même félicité: ils marierent de jeunes filles à leurs jeunes amans, lorſque l'infortune étoit le ſeul obſtacle qui s'oppoſoit à leur union. Mirza veut que

tous les cœurs soient à l'unisson du sien ; son ame sublime voudroit souffler sur la nature entiere une volupté universelle & inaltérable. « Chere Fatmé, » disoit-il, dans le sein du bonheur, nous » pourrons dire : Nous ne sommes pas les seuls » heureux ; nous jouissons, & dans ce moment » quelqu'un nous bénit ; nous avons fait descen- » dre l'hymen dans de tristes chaumieres ; des » cœurs innocens se sont ouverts à la joie ; » l'amour consolateur a effacé l'image de leur » misere ; & nous, nous verrons leurs enfans » sourire à notre approche. Fatmé, leurs caress- » ses seront notre plus douce récompense ! »

Ces ames tendres & vertueuses formoient le plan d'une vie utile & bienfaisante : leurs enfans devoient être élevés dans les saintes maximes de la sagesse ; on devoit leur enseigner, avant tout, à être simples & bons, parce que la simplicité & la bonté sont le principe de toutes les vertus ; on devoit nourrir dans leur ame flexible & tendre les impressions d'humanité & de commisération, parce qu'il faut être sensible, afin d'être homme. Ce couple charmant & respectable s'enflammant aux transports de leurs cœurs, voyoit déjà leur postérité hériter du sang généreux qui couloit dans leurs vaines. Dans ce ravissement qu'inspirent l'amour, la vertu, le bonheur, ils tombent à genoux devant l'Être suprême. » Grand Dieu !

» s'écrioient-ils, donne-nous des enfans dignes
» de toi ! Qu'ils ſoient humains ; qu'ils marchent
» dans les voies de ta juſtice : ou s'ils doivent
» s'écarter des loix ſaintes que nous chériſſons,
» frappe-nous plutôt de ſtérilité, & qu'ils ne re-
» çoivent pas une exiſtence qu'ils aviliroient à
» nos yeux comme aux tiens ! » Leurs bras ſup-
plians étoient entrelacés, lorſque le plafond de la
chambre crie, s'ébranle. Fatmé s'évanouit de
frayeur. Mirza pouvoit encore ſe ſauver ; mais
comment abandonner ſa chere Fatmé ? Il veut
l'enlever dans ſes bras ; le mur chancele, tombe,
écraſe & enſevelit ces deux amans. Le monde
perd ſon plus digne ornement, & le genre humain
l'exemple des plus rares vertus.

Je cachai mon viſage pour pleurer librement.
Je ſouhaitai d'être accablé ſous ces triſtes ruines
avec Mirza & Fatmé. Long-tems immobile, je
n'oſai haſarder mes regards ſur le tableau ; je levai
enfin un œil tremblant, & je lus : *L'aveugle eſprit
de l'homme ne voit rien que dans le préſent ; la
Providence ſeule connoît l'avenir : la mort la plus
ſoudaine a été la récompenſe des vertus de Mirza
& de Fatmé ; elle les a fait paſſer à un état de
délices dont ce monde n'offre point d'idée, en
même tems qu'elle les a ſauvés de l'horreur de
mettre au jour des deſcendans indignes d'eux.*

Je conclus que je ne devois rien décider déſor-

mais, moi, foible atome, dont la vue bornée ne pouvoit embraſſer ma propre exiſtence. En regardant encore l'incompréhenſible miroir, j'eus un nouveau ſujet d'étonnement: j'apperçus Agenor, malheureux jeune homme adonné à toutes ſortes d'excès, & le libertin le plus décidé d'une ville diſſolue. Il étoit pâle, défait, violemment agité; il ſe promenoit à grands pas dans ſa chambre, portant en fureur la main à ſon front; & prononçant à voix baſſe quelques imprécations. Il reſte un moment comme irréſolu. Bientôt toute ſa rage éclate: il court à une armoire ſecrete, en tire un papier, verſe dans une taſſe d'une certaine poudre, ... Oui, dit-il les yeux enflammés, ce poiſon ſera l'unique reſſource que j'embraſſerai: il me ſauvera de l'opprobre qui m'attend. L'infidelle Roxane me ſacrifie à l'indigne Dabour; mon pere ne veut plus payer mes plaiſirs; mes créanciers me menacent chaque jour de la priſon: vengeons-nous à la fois de Roxane, de mon pere & de mes créanciers. Il portoit la taſſe à ſa bouche, & j'étois peu affligé de voir le monde perdre un débauché furieux, lorſque tout-à-coup il s'arrête. Quoi, s'écrie-t-il d'un ton ſourd & étouffé, je mourrois, & ſans être vengé! Perfide rival! ah! je veux rougir la terre de ton ſang: tu tomberas ſous ma main, & ta mort doit ſatisfaire à ma fureur! Il dit; poſe la

taſſe, prend ſon cimeterre & ſort. A peine eſt-il dans la rue, que ſon pere, vénérable vieillard, monte à la chambre de ſon fils. Hélas! il eût été heureux ſans ce fils. On liſoit ſur ſon front cette douleur vive qui abat une ame paternelle. Il venoit repréſenter à ce fils ingrat les loix de l'honneur, celles de la probité & du devoir. Il eſpéroit de toucher ſon cœur, de le ramener à la vertu. Ses rides, ſes nobles rides & ſes cheveux blancs, les larmes qui baignoient ſon viſage, tout inſpiroit le reſpect & la pitié. En le voyant, l'ame la plus dure ſe feroit émue. Ce vieillard infortuné, fatigué des mouvemens qu'il s'étoit donnés, étoit altéré. Il apperçoit la taſſe fatale: il boit, tombe à terre, & rend l'ame dans les plus horribles convulſions. J'oſai confier ma ſurpriſe à la Juſtice ſuprême, & elle traça de ſon doigt inviſible les mots ſuivans ſur le tableau redoutable: *Le pere d'Agenor s'étoit rendu, par ſa coupable négligence, la cauſe de la perte de ſon fils: il étoit juſte qu'Agenor devînt à ſon tour l'inſtrument de ſon ſupplice. O peres! connoiſſez toute l'étendue de vos devoirs, & frémiſſez! Tolérer le vice, c'eſt le commettre.*

A peine ces mots furent-ils tracés, qu'ils diſparurent, & ceux-ci prirent leur place: *Conſidere le tout, afin de ne point errer.* Auſſi-tôt j'apperçus dans le miroir une grande iſle, coupée en

deux par un fleuve. La partie droite formoit une plaine floriſſante, couverte de palais ſomptueux, de jardins magnifiques ; elle étoit peuplée d'hommes richement vêtus. La gauche, au contraire, préſentoit un déſert aride, où quelques miſérables cabanes entr'ouvertes laiſſoient voir les indigens qui y menoient une vie obſcure & pénible. Cette isle pouvoit être conſidérée comme une image du globe de la terre. On appelloit le pays à droite, le pays des Heureux. Des chants, des danſes, des feſtins, des ſpectacles ſembloient leur unique occupation : la volupté ſourioit dans les yeux des beautés tendres qui les accompagnoient ; elles ſe laiſſoient mollement entraîner vers des ombrages ſolitaires. Cependant je remarquai que la plupart d'entr'eux ne s'eſtimoient heureux qu'autant qu'ils étoient apperçus des gens qui habitoient la rive oppoſée. Dans les repas les plus ſplendides, ils paroiſſoient d'une joie extrême ; mais moi, qui découvrois leur cœur à nu, je le voyois dévoré de vers rongeurs. Ils ſembloient à la table des dieux boire le nectar, & l'enfer étoit dans leur ſein. Quoiqu'au ſein de l'abondance, leurs deſirs étoient loin d'être ſatisfaits : ils n'avoient qu'une bouche pour ſavourer les alimens, & leur imagination active & inſenſée dépeuploit la terre & les mers pour fournir de nouveaux mets à un palais uſé par des ſenſations

trop fréquemment répétées. Parmi ces prétendus heureux, il en étoit qui quittoient tout-à-coup les plaiſirs pour courir après un certain feu follet, au bruit des tambours & du canon. Ils revenoient tout ſanglans, quelquefois mutilés, & alors ils ſe faiſoient appeller *héros*. D'autres faiſoient les plus grands efforts pour monter au ſommet d'un gradin qui étoit occupé, tandis qu'un peu plus bas ils auroient pu trouver une place fort commode. Ils ſe tourmentoient d'une maniere étrange. Quelquefois on ſe moquoit d'eux, & le plus ſouvent on les jetoit au dernier rang. Rien ne les rebutoit : ils remontoient ; & s'ils réuſſiſſoient, ſoit par adreſſe, ſoit par importunité, alors ils n'avoient pas ſeulement le tems de s'aſſeoir, aſſez embarraſſés, aſſez occupés à repouſſer l'ambitieux qui à ſon tour vouloit uſurper leur place. Plus loin, j'appercevois des têtes légeres qui couroient çà & là, ſans occupation, comme ſans affaires, ſemant des pieces d'or ſans plaiſir, & finiſſant par mettre le feu à leur palais pour réjouir un inſtant les yeux d'une concubine capricieuſe. Enſuite ils regagnoient à force de bras le pays déſert, dit le pays des Malheureux. Dans ce miſérable ſéjour, on n'entendoit que des plaintes & des cris ; tous les habitans marchoient courbés ſous le fardeau d'une loupe de chair qui opprimoit le derriere de leur col. C'étoit d'un

regard triſte & envieux qu'ils contemploient le pays de la félicité. Qu'obtenoient-ils par ces vains deſirs ? La boſſe qu'ils portoient devenoit beaucoup plus peſante. S'ils s'approchoient de ces hommes fortunés, ils entendoient les railleries piquantes, lancées à l'envie l'un de l'autre contre les miſérables porteurs d'une loupe de chair. Il n'étoit pas facile, mais il n'étoit pas abſolument défendu aux habitans du pays malheureux de traverſer le fleuve à la nage, & de s'établir dans le pays des riches ; mais après avoir eſſayé quelque tems de l'air du canton, ils revenoient preſque tous volontairement, aimant mieux encore porter une boſſe peſante, que d'être toujours en guerre avec leur propre conſcience. Si quelqu'un ſe plaignoit de ce que ſa loupe étoit beaucoup plus lourde que celle de ſon confrere, il avoit le pouvoir de l'échanger ; mais il ſe repentoit ordinairement du troc, & reprenoit ſon premier fardeau. Ces maſſes de chair ne me parurent point auſſi inſupportables que le porteur l'aſſuroit. En général, il me ſembla que, ſi dans le pays de félicité l'on exagéroit par air le ſentiment du plaiſir, dans le pays de miſere on exagéroit par foibleſſe le ſentiment de la douleur : car c'eſt une ancienne manie, & toujours ſubſiſtante, que celle de vouloir être plaint. Je remarquai que la maladreſſe de ces derniers rendoit le fardeau beau-

coup plus difficile qu'il n'étoit. Ceux qui ſavoient le porter alégrement, paroiſſoient contens & diſpos : l'habitude leur rendoit à peine le poids ſenſible ; au lieu que ceux qui ne s'étudioient pas à ſavoir maintenir un juſte équilibre, chanceloient à chaque pas, & rendoient leur marche très-pénible. Un autre avantage du pays de miſere, c'eſt que les habitans ſe confioient en aſſurance aux vagues irritées. Leur boſſe les ſoutenoit toujours ſur la ſurface des flots : ils avoient beau être ballottés ; les plus rudes ſecouſſes de la tempête n'apportoient aucun dommage à leur ſituation : au contraire, les citadins du pays de félicité voyoient ſouvent les plaines unies de leurs belles campagnes tout-à-coup bouleverſées au moindre mouvement de l'empire liquide ; eux-mêmes emportés par les courans, ne pouvoient ſurnager, & l'or qui couvroit leurs habits ne contribuoit pas peu à les engloutir. J'obſervai auſſi que, dans le pays fortuné, on étoit bien moins habile, bien moins induſtrieux, bien moins humain, bien moins charitable, que dans le pays des malheureux.

Mon œil avide cherchoit quelqu'autre objet de comparaiſon, lorſque le ciel de l'isle ſe couvrit de ſombres nuages : le tonnerre ſe fit entendre ; des éclairs furieux déchirerent la nue ; une grêle effroyable fondit ſur la terre.

Tous les cœurs furent conſternés : mais ſoudain la mer ſouleva ſes abymes ; ſes vagues impétueuſes s'élevèrent juſqu'au ciel, aſſiégerent la double isle, & bientôt l'engloutirent avec tous les habitans. Je ne vis plus dans le miroir qu'une lugubre & pâle obſcurité, qui couvroit un amas immenſe d'eaux, d'où perçoient quelques gémiſſemens confus. A l'inſtant même, une lumiere ſurnaturelle remplit le temple ; le nuage odoriférant qui fumoit ſur l'autel ſe transforma en une colonne de flamme ; & la voûte de l'édifice ſubitement enlevée, m'offrit le ſpectacle d'un trône lumineux qui deſcendoit lentement au bruit majeſtueux du tonnerre. Je tombai de frayeur devant la divinité de ce lieu redoutable : un bras divin daigna me relever, & je revis auprès de moi l'ange qui m'avoit ſervi de guide. Sa voix me rendit le courage ; je lus ces mots écrits en traits de flamme ſur le marbre myſtérieux : *La mort rend les hommes égaux. C'eſt l'éternité qui aſſigne à l'homme ſon véritable partage. La juſtice eſt tardive ; mais elle eſt immuable : l'homme juſte, l'homme bon ſe trouve à ſa place, & le méchant à la ſienne. Mortels ! la balance d'un Dieu éternel penche dans les abymes de l'éternité.* Alors le miroir redevint parfaitement clair, & je vis une grande & belle femme, revêtue d'une majeſté céleſte, aſſiſe ſur une demi-colonne : elle tenoit d'une

main une balance, & de l'autre une épée flamboyante. Des millions d'hommes de toute nation & de tout âge étoient raſſemblés autour d'elle. Elle peſoit les vertus & les vices, pardonnoit aux défauts enfans de la foibleſſe; la patience & la réſignation étoient récompenſées, & les murmures indiſcrets étoient punis. Je vis avec une joie inexprimable que les pleurs des malheureux ſe ſéchoient ſous ſa main bienfaiſante. Ces infortunés béniſſoient leurs maux paſſés, ſource de leur bonheur préſent. Plus ils avoient ſouffert, plus grande étoit leur récompenſe. Ils entroient dans les demeures éternelles, où le Dieu de bonté ſe plaît à exercer ſa clémence, le premier, le plus grand, le plus beau, le plus adorable de tous ſes attributs. Tous ceux que l'Éternel avoit daigné animer de ſon ſouffle divin, étoient nés pour être heureux. Les taches qu'imprime à l'ame le vil limon du corps, diſparoiſſoient devant l'éclat du vrai ſoleil: ſa ſplendeur abſorboit ces ombres paſſageres. Le Créateur de ce vaſte univers étoit un pere tendre qui recueille ſes enfans après un long & triſte pélerinage, & qui n'arme point ſa main contre leurs fautes paſſées. Ceux qui avoient ouvert leurs cœurs à la juſtice, à la douce pitié, qui avoient ſecouru l'innocent, ſoulagé le pauvre, recevoient un double degré de gloire. Un cantique immortel de louanges, répété par la race

entiere des hommes, annonçoit la réparation des choſes.

Les tems de la douleur, de la crainte, du déſeſpoir, étoient à jamais écoulés; les beaux jours de l'éternité s'ouvroient; la figure de ce monde étoit évanouïe, aucun gémiſſement ne devoit troubler la céleſte harmonie de la félicité univerſelle. Ce Dieu bon, dont la main magnifique eſt empreinte ſur toute la nature, qui a embelli juſqu'au lieu de notre exil, embraſſoit dans ſon ſein toutes ſes créatures; le pere & les enfans ne faiſoient plus qu'une même famille. Alors une voix tonnante ſe fit entendre. *Va, foible mortel, eſprit audacieux & borné, va, apprends à adorer la Providence, lors même qu'elle te paroîtroit injuſte. Dieu a prononcé un ſeul & même décret: il eſt éternel, il eſt irrévocable; il a tout vu avant de le porter. Etres finis! vos ſyſtêmes, vos vœux, vos penſées entroient dans ſon plan: ſoumettez-vous, eſpérez, & n'accuſez point ſon ouvrage.* Le temple parut alors s'écrouler ſur ma tête. Je m'éveillai, incertain ſi ce que j'avois vu étoit une apparition ou une réalité. Dois-je encore m'indigner de la proſpérité du méchant? Dois-je murmurer du malheur de l'homme juſte? Ou plutôt, ne dois-je pas attendre que le grand rideau étendu ſur l'univers ſoit tiré à nos yeux par la main de la mort? C'eſt elle qui doit nous faire

vivre, en découvrant la vérité immuable, éternelle, qui ordonna le cours des événemens pour ſa plus grande gloire, & pour la plus grande félicité de l'homme.

## CHAPITRE III.

### *Le Philoſophe du Port-au-Bled.*

Paris, le 23 octobre 1781, de la Lune le 7.

Il étoit ſix heures du matin; *Alétophile* logé ſur le Port-au-Bled, avoit veillé juſqu'à quatre heures; une bruſque décharge d'artillerie le réveille en ſurſaut; elle tonne ſur la Greve; le canon de la Baſtille lui répond; ſon grabat tremble, la maiſon tremble, & ſon *Tacite* tombe de ſa table écloppée. Il ſe leve à ce bruit; des voix confuſes percent à travers les ais mal joints de ſon étroit domicile; il ouvre ſa porte, il entend des femmes ſur ſon pallier. . . . *Un prince eſt né d'hier!* . . . Nous aurons des feux d'artifice. — Non, dit une autre, on mariera ſix cents filles. — Deſcendons, diſoit la troiſieme; on va répandre du vin dans la place, & faire ſauter ſur nos têtes des

cervelats & des petits pains. (*a*) — La plus jeune disoit, on dansera ce soir en place de Greve. — La cinquieme, est-ce qu'il n'y aura pas une amnistie, pour que je revoie mon frere le déserteur, qui est un si bel homme ? — Est-ce qu'on ne délivrera pas tous les prisonniers pour dettes ? disoit la derniere.

L'idée des fusées volantes, de la bombance grossiere, des violons aigres perchés sur des tréteaux, des illuminations, le tintamarre des cloches, voilà ce qui occasionnoit leur joie désordonnée. Tout-à-coup entre une nouvelle commere, les poings sur ses hanches, & qui crie : *je l'ai vu, je l'ai vu.* — Tu l'as vu ? — *Oui.* — Eh bien ? — *Il pleure l'enfant royal ! il pleure !* . . . Il pleure ! (reprit tout bas le philosophe) & rentrant à ces mots dans sa chambre, prenant une plume, il écrivit sur sa table vermoulue, & son *Tacite* à ses pieds, qu'il ne releva pas :

*Il pleure l'enfant royal !* . . . . Oui, pleure ! un jour tu seras roi. . . Pleure ! tu hériteras d'une

(*a*) Deux jours après on n'a point jeté à la tête du peuple des cervelats, mais des fromages de Marolles & des œufs durs, parce que c'étoit *vendredi*. Malheur à celui qui recevoit un œuf incuit ! Il s'en retournoit le visage tout barbouillé en jaune du présent royal. *Note de l'Editeur.*

grande

grande puiſſance & d'un plus grand fardeau. Tu ſeras le maître d'un vaſte empire, & le plus aſſujetti à de miſérables uſages. Pleure ! le monde aura les yeux ouverts ſur toi & ſur tes actions, & l'on te demandera le *poſſible* & l'*impoſſible* : chacun de tes ſujets voudra tout obtenir de toi, comme ſi tu étois un dieu. Tu ſeras inquiet de tout ce qui ſe paſſera dans ton royaume & hors de ton royaume. Tu ſeras obligé de veiller quand les autres dormiront. Tu auras des peines qui viendront des pays lointains ; & ſi l'inſouciance te ſaiſiſſoit dans ce poſte élevé, point de plus grand coupable que toi.

Pleure ! celui qui aura le plus de peines à découvrir la vérité, c'eſt toi ; & il te faudra des efforts ſurnaturels, pour devenir grand & généreux. On viendra près de toi avec la vérité dans le cœur ; mais l'aſpect de ton trône & de ta puiſſance la repouſſera. La vérité expirera ſur les levres de l'homme le plus intrépide & le plus vertueux. Perſonne ne te la dira ; c'eſt à toi à la chercher : pleure !

On t'a déjà porté la décoration de la bravoure militaire, lorſque tu prends le teton de ta nourrice ; & tu as ſur tes langes, à côté de ton hochet, cette *croix* que le vieux guerrier couvert de cicatrices ambitionne & n'a pas encore obtenue. Paſſe pour le *cordon bleu*, c'eſt la livrée du

palais ; mais puisque tes mains enfantines, quand ta bouche suce encore le lait, touchent à cet ornement de la valeur, que le soldat achete de son sang, songe que tu dois le commander un jour. Oui, tu seras le chef des armées : pleure !

Tu auras à combattre le charme des jouissances les plus vives & les plus multipliées. On prévindra tes desirs, tu boiras dans la pleine coupe des voluptés ; pleure ! que te restera-t-il dans l'âge avancé ? De tous les plaisirs le plus grand est de veiller à la félicité des humains ; mais ce plaisir te l'enseignera-t-on ?

Tu auras des trésors pour tes armées, pour tes flottes, pour tes fortifications ; l'emploi de tes trésors sera légitime ; mais tu auras des trésors superflus pour ta maison. Pleure ! Ici une veuve apporte son denier, là un ouvrier vient avec le salaire de sa journée ; il te donne la moitié de ce qu'il a gagné, & avec l'autre il achete un pain grossier pour sa femme & ses enfans.

Dans la campagne, le pauvre cultivateur vend son lit pour éloigner le collecteur sévere qui ne fait grace de rien, & qui n'ose point en faire. L'hiver viendra, & l'infortuné n'aura point de lit ; tout cela sera partie de tes millions : pleure !

On te dira que ces images sont fausses & outrées, & ce sera le premier mensonge par lequel on voudra te conduire à l'erreur ; & cette erreur

deviendra immenſe, pour peu que tu t'y livres. Tu trouveras des adulateurs qui par fineſſe ont adopté une louange groſſiere. Quand tu feras ce que le fils de ton eſclave fait dix fois par jour auſſi bien que toi, ils diront que tu as fait une action extraordinaire. Si tu obéis à tes paſſions, ils diront, *tu fais bien.* Si tu prodigues le ſang de tes ſujets comme les eaux de tes fleuves, ils diront, *tu fais bien.* Si tu aggraves le poids des impôts, ſi tu affermes l'air, ils diront d'une voix intéreſſée, *tu fais bien.* Si tu te venges cruellement, toi ſi puiſſant, ils diront encore, *tu fais bien.* Eh, ne l'ont-ils pas dit, quand Alexandre dans l'ivreſſe porta le poignard dans le ſein de ſon ami!

Le banquier-auteur qui, par une adreſſe incomparable, (*a*) a ſu emprunter pour l'état *huit cents millions*, & qui par une ſuite du même eſprit a abandonné à tems l'adminiſtration des finances, a dit à la face de l'Europe, dans ſon

(*a*) Voyez la fable de la Fontaine, *Phebus & Borée.* Le voyageur ſe dépouille de ſon manteau ſous les rayons du ſoleil qui agit ſans effort, ſans violence; mais il en reſſerre les plis & les boutons, lorſqu'un ſouffle impétueux veut le lui enlever par force. Le ſoleil gagna la gageure:

Encor n'uſa-t-il pas de toute ſa puiſſance.
Plus fait douceur que violence.

*Compte rendu*, que le montant des pensions, la plupart obscures, extorquées, abusives, passoit la somme excessives de *vingt-huit millions*; tandis que les académies, le jardin royal des plantes, le cabinet d'histoire naturelle, les écoles vétérinaires, les dépenses des mines & agricultures n'excédoient pas *quatre cents vingt-six mille livres*.

Il ne te faudra que des yeux pour faire ce rapprochement un jour; & quoique ce *Compte rendu* ne soit pas fidele, en ce qu'il voile & déguise plusieurs plaies profondes & secretes, il jaillit assez de lumieres & de vues patriotiques de cet écrit, pour que tu puisses fixer tes regards sur ce tableau qui deviendra plus net & plus précieux encore à mesure que l'histoire en aura éclairé les différentes parties. Des demi-vérités, voilà ce que les plus courageux offrent aux rois, parce que c'est à eux de trouver le reste.

Les faiseurs de vers & les panégyristes d'académie vont te saisir au berceau, & ne te lâcheront qu'au cercueil. Ils t'appelleront un *dieu*, ou du moins un *demi-dieu*. Ils te suffoqueront de leur encens vénal; mais après viendra l'Histoire avec son burin immortel & profond: songes-y!

L'Histoire! Veux-tu ne la point craindre, ou plutôt la chérir? Veux-tu contempler sans effroi sa physionomie majestueuse & sévere? Sois homme

quand tu ſeras roi ; aſpire, avant tout, au nom d'homme. Apprends avec nous à jouir de l'humanité & de ſes plaiſirs, de la vérité, de l'amour, ſur-tout de l'amitié plus douce encore ; ſors quelquefois de ton cachot d'or, ſi tes eſclaves te le permettent : franchis le ſeuil où ils t'enchaînent, & viens goûter quelques-unes de nos jouiſſances : mais oſeras-tu forcer la barriere où ta propre garde ſemble circonſcrire éternellement tes pas ? Pleure !

Si ma franchiſe te déplait un jour, alors je ne ſerai plus. Mais je t'aime pour le bien que tu peux faire aux hommes, pour le mal que tu peux leur épargner, pour la grande puiſſance que tu peux diriger en faveur de la partie ſouffrante de l'humanité ; car les grandes & importantes réformes n'appartiennent plus qu'à des monarques abſolus comme toi.

Comme je ne crois pas que la Providence qui a organiſé l'aile du moucheron, ait abandonné au haſard la conſtitution des états, je te crois ſous l'œil de la Providence. Je l'implore pour qu'elle te rende juſte. . . Mais, quel mot ai-je prononcé ! Oui, juſte. Tu ne dois pas être bon ; ſois juſte. Tu dois ſavoir punir, pour ne pas être complice des déſordres. Oui, pleure, enfant royal, pleure ! il faudra que tu puniſſes.

Et moi, ſous mes tuiles entr'ouvertes, je re-

mercie l'Être suprême de n'avoir pas reçu le fardeau qu'il t'a imposé. Je n'ai à combattre que la pauvreté ; & toi, tu auras à combattre l'adulation, le mensonge, l'orgueil, ta propre grandeur ! Quand je t'aurai payé le tribut, tu me devras le repos.

Pour que ton élévation ne soit pas dangereuse à toi-même ni aux autres, songe, dans tout ce que tu signeras (& que de papiers ne te fera-t-on pas signer !) songe à la nécessité que tout ce qui respire soit nourri ; car telle est la loi primitive, la loi antérieure à toute convention humaine. Si la misere étoit le partage d'une grande portion de ton peuple, ton diadême seroit déshonoré, & ton nom inglorieux périroit dans la mémoire de l'ami des hommes.

Le premier qui a dit en politique, *la nécessité est mere de l'industrie*, a créé un adage pour un tyran. L'industrie ne sera jamais la fille de la nécessité. La misere abat, énerve ou désespere, pousse au crime ; & tous ceux qui désolent la société, sont plutôt mus par le besoin extrême, que par la soif des richesses. Voudras-tu diminuer le nombre des forfaits ? Sache multiplier les subsistances, & laisse à chacun son industrie, sans la vendre ni la grever. C'est l'intérêt des riches ; car quand ils s'obstinent à tout concentrer dans leurs mains avides, à les fermer impitoyablement, le

pauvre, pouſſé à bout, finit par les leur ouvrir de force.

Si ton autorité parvient à détruire toutes les tyrannies dans ton empire ; ſi tu fais trembler réellement les petits oppreſſeurs, qui ſous ton nom fouleroient la liberté ; un cri unanime bénira ton autorité, & la rendra plus puiſſante & plus ſacrée. Mais ſi, par erreur ou par foibleſſe, tu ne régnois que ſur des courtiſans qui régneroient ſous toi. Oh, quelle domination plus formidable que le deſpotiſme même ! Pleure !

Que l'éternel Moteur des deſtinées humaines te prête de ſes lumieres & de ſa force. Tu es né dans une heureuſe époque : bénis le ſiecle ! Le ſiecle travaille pour toi, le ſiecle s'éclaire de jour en jour, le ſiecle te prépare, t'amaſſe des idées neuves & ſaines. Frédéric & Catherine te montrent la hauteur de leur génie, tu n'auras guere qu'à ſavoir lire ; mais voudras-tu lire ? Lis, je t'en conjure ; lis ce qu'ont fait de grand & de magnanime, ſous un ciel moins heureux que le tien, Catherine & Frédéric.

Quel tréſor pour ta puiſſance que ces lignes muettes que nous traçons à l'envi pour te faire entrer dans tous les chemins de la véritable gloire ! Elle eſt connue enfin. Quel que ſoit ton orgueil ; ces lignes ne le bleſſeront pas. Ce n'eſt plus un homme qui te parlera, c'eſt un livre ; aurois-tu

peur d'un livre ? S'il te touche, tu le rapprocheras rapidement de ton cœur généreux ; mais tu pourras l'en écarter avec la même facilité, si. . . Ah, ne tremble point un jour d'ouvrir un livre ! Par cette voie tranquille & respectueuse, la vérité, dont le son direct auroit effarouché ton oreille superbe, pénétrera ton ame à loisir ; & comme il te sera aisé de jeter là cet écrit moniteur, tu l'écouteras avec plus d'attention & de confiance peut-être ; tes regards, par ce moyen simple, descendront jusqu'aux classes inférieures que l'on n'oublie que trop dans ton palais ; car ce sont les racines obscures qui nourrissent le superbe feuillage dont l'arbre se glorifie. Ton opulence sort de ces canaux secrets & vivifians ; & pourquoi ne verrois-tu que la tige ?

Lis, quand ce ne seroit que pour entendre le contraire de ce qu'on te dira tous les jours. Ne te refuse pas à ce contraste. Qui te parlera sans fard & à chaque instant, quand tu voudras l'écouter ? Un homme qui n'a aucun intérêt de te tromper, qui vit loin de toi, qui ne t'a jamais vû, qui ne t'approchera jamais, qui est dans la tombe, ou près d'y descendre. Il t'apporte ce que ses yeux, son expérience, son entendement ont colligé ; il te l'offre gratuitement : il te donne ces vrais & libres avertissemens, dont nulle condition d'homme n'a si

grand beſoin que ceux-là qui ſoutiennent une vie publique.

Tu entendras le *oui* & le *non* dans le même inſtant, parce que tu ſeras néceſſairement environné de ces hommes qui ne veulent rien dire, ni de vrai, ni de faux; qui enveloppent toutes leurs idées d'un art tellement compliqué, que l'adminiſtrateur doit reſter dans une irréſolution éternelle; & c'eſt ce qu'ils cherchent pour faire pencher adroitement la balance du côté de leur ſubtil amour-propre. Il eſt important néanmoins que l'adminiſtrateur d'un vaſte empire ſe décide, & avec fermeté; car l'indéciſion eſt la mort de l'ordre politique & du bien général; & plus un état a de poids, plus les balancemens obliques lui font perdre de ſa majeſté, de ſon équilibre & de ſa force.

Lis, & compare dans un ſecret examen. N'oublie pas l'hiſtoire des républiques, qui te fera rêver. Les livres te décideront mieux que tes conſeillers. L'imprimerie, préſent d'une main divine, t'enſeignera le métier de roi, l'art de faire marcher la perſuaſion avant les actes légiſlatifs. Elle te dira des vérités fortes, & te les dira d'une voix douce. Sortis de deſſous la preſſe, les traits les plus marqués n'auront plus de licence; & quand même l'expreſſion citoyenne (qui s'enflamme à notre inſu) ne ſeroit

pas toujours modérée, ſerois-tu moins puiſſant pour entendre une fois un langage libre & républicain ? Il doit être tel pour mieux t'inſtruire. Tu le compareras enſuite aux phraſes oratoires, où la vérité puſillanime ſortant avec crainte du ſanctuaire des loix, ſe proſterne à tes pieds, parce qu'elle ſe ſent gênée en ta préſence, & qu'elle n'attend que le moment où tu la renverras loin du trône.

Lis, choiſis tes amis parmi les livres; des noms chers au genre humain pourroient-ils t'être odieux ? Choiſis parmi les projets entrepris pour le bien public, parmi les idées heureuſes & nouvelles qui régénerent les empires. La marche de l'eſprit humain eſt empreinte ſur le globe; les étincelles jailliſſent ſur des points jadis obſcurs; ton royaume eſt inondé de lumieres utiles; elles veulent monter juſqu'à ton trône; appellerois-tu la nuit ? Il n'eſt plus tems, tu y perdrois. Sans nos lumieres que pourrois-tu, & ſans ton pouvoir que ſeroient nos penſées les plus ſublimes ? Des rêves.

Lis; commence une glorieuſe aſſociation : nos livres ont détruit des préjugés honteux & cruels, ont environné de clarté toutes les faces d'un même objet, t'ont ſervi avant ta naiſſance, t'ont applani la route des grandes & néceſſaires opérations. Ne ſois point ingrat envers les travaux

accumulés des génies bienfaiteurs ; promets au siecle de lire, & le siecle te donnera une législation généreuse & toute formée. Écrie-toi : venez à moi, amis éclairés de l'humanité ! Et sans te voir nous te parlerons, & sans approcher de ton trône nous y introduirons l'auguste vérité. Elle entrera chez toi, seule, sans escorte, sans dignité ; elle n'aura ni titres ni cordon ; elle sera invisible & désintéressée, & tu idolâtreras ses charmes purs, dès que tu l'auras connue.

On a dit à tes ancêtres ( & ils l'ont cru ) que la science de la politique étoit une science abstraite & particulière, cultivée & connue seulement de quelques heureux adeptes. Pourquoi donc les fautes les plus lourdes, les plus incroyables, se sont-elles multipliées dans l'œuvre de ces magnifiques penseurs exclusivement éclairés ? Pourquoi ont-ils déployé constamment des efforts immenses & extraordinaires, pour aboutir à zéro ? C'est que, loin des livres, ces hommes présomptueux ont eu des vues partielles, des préjugés d'enfans, des systêmes mesquins & des commis inspirateurs plus dangereux encore.

On te dira la même chose, on t'abusera. Les livres, les livres ! voilà les vrais précepteurs ; l'instruction publique, voilà ton conseil ; le cri de la nation, voilà ton modérateur. Tout est

percé à jour ; on a tout vu, tout pesé, tout calculé. De la correspondance dans toutes les parties, un ressort unique, une force d'unité & du bon sens, voilà ce qui l'emportera avantageusement sur la vieille routine, les ruses, les formules, les chimeres diplomatiques & les dogmes ridicules de cabinet.

Puissent mes yeux te voir dans l'adolescence, lorsque tes cheveux tomberont en boucles flottantes sur tes épaules, errer dans tes bosquets avec *Plutarque*, *Rousseau* & *Raynal* ! Et puisse le suprême Modérateur des empires veiller sur tes jours, te les accorder doux & actifs, c'est-à-dire, remplis par le travail consolateur qui éleve & fortifie l'ame, & donne à la vie une conséquence qui la fait aimer ! Qui sait remplir les heures, a trouvé la route des vertus. Puisses-tu goûter enfin la pure félicité qui sera due à ton zele pour la grande prospérité d'un peuple qui mérite le bonheur ! . . . . .

Et tandis que le philosophe écrivoit, la populace dans une joie effrénée, crioit, buvoit, hurloit, battoit le pavé sous une lourde cadence, se précipitoit autour des roues d'un carrosse, le visage crotté & sanglant, pour ramasser quelques pieces de monnoie ; le tocsin sonnoit, les versificateurs rimailloient, les voûtes des temples

retentiſſoient de cantiques ſalariés ; tous les habitans de la ville ne voyoient que les fêtes & les diſtributions, largeſſes paſſageres du trône. Pour lui, entre le canon de la Greve & celui de la Baſtille, il jetoit un coup-d'œil dans l'avenir ; & regardant ſon *Tacite*, il traçoit ces lignes qui ne reſſembleront pas à celles des poëtes, & qui les accuſeront devant la poſtérité.

## CHAPITRE IV.

### *De la Guerre.*

J'ÉTOIS ſur les frontieres d'une province inondée du paſſage de cent mille hommes : l'ordre qui les raſſembloit, leur marche impérieuſe réglée au ſon éclatant de pluſieurs inſtrumens guerriers, leur farouche obéiſſance, tout m'offroit un ſpectacle impoſant. Je réfléchiſſois ſur le motif qui pouvoit raſſembler tant d'hommes ſous les mêmes étendards. Ah ! diſois-je en moi-même, ſi c'eſt la vertu qui les conduit, s'ils vont frapper quelque tyran & en délivrer la terre, s'ils marchent pour aſſurer la liberté des mortels qu'on opprime, ils méritent nos reſpects & notre amour : ce ſont les défenſeurs ſacrés des droits de l'humanité.

Tout-à-coup cette multitude de ſoldats fit halte

& se dispersa de côté & d'autre. La tête échauffée des pensées qu'avoit fait naître cet amas prodigieux de combattans, je suivois leurs pas & tâchois de démêler dans leurs gestes les sentimens qui les animoient. Quelle fut ma surprise de voir ces hommes, enfans de la même patrie, revêtus de la même livrée, tirer l'épée l'un contre l'autre avec une opiniâtreté furieuse! Je courus à l'un d'eux; mais il étoit déjà trop tard: il retiroit son épée fumante du cœur palpitant de son camarade. O malheureux! m'écriai-je; quoi, ton compagnon, ton frere! Il est bien digne de l'être, me répondit-il d'une voix assurée; il est mort en brave homme. — Mais que peut-il t'avoir fait, pour le traiter aussi cruellement? — Rien. C'est un nouvel enrôlé; nous avons eu querelle; & c'est l'usage de payer son entrée par quelque preuve de bravoure non équivoque: il a fait les choses comme il faut; cette affaire lui fera honneur, & nous regretterons qu'il se soit laissé tuer. S'il eût forcé un peu plus la parade, il auroit évité le coup, & sûrement nous aurions vécu très-bons amis. — Est-il possible? répondis-je ému, étonné. Quelle étrange barbarie! Mais vous êtes un homme perdu; sauvez-vous; ses camarades, ses supérieurs seront forcés de venger son sang. — Bon! j'ai suivi leur exemple, & celui qui s'y refuseroit, seroit regardé comme un lâche. Notre

gloire est de braver en tout tems la mort ; & vous pensez bien que quiconque n'a point craint un adversaire en face, ne redoutera point la présence de l'ennemi : ce sont là des échantillons de courage. — Voilà un courage fort utile à la patrie ! — Oh ! cette mort n'est rien. Voyez là-bas ces deux compagnies qui se battent ; les beaux coups qui se portent ! — Pourquoi donc cette férocité frénétique ? N'ont-ils pris le même uniforme que pour s'égorger ? — Point du tout. C'est la couleur des paremens & la différence des boutons qui causent leur inimitié. — Mais ils marchent ensemble sous les mêmes drapeaux ; ils vengent la même querelle. — Oui ; mais en attendant, ils vuident leurs débats particuliers. Ils se haïssent entr'eux certainement plus qu'ils ne détestent l'ennemi qu'ils vont combattre ; & chaque officier se trouve rival & jaloux de l'officier qui occupe un grade au-dessus du sien. Bientôt nous tournerons nos forces contre *** , & alors nous verrons beau jeu. — Quoi ! vous allez encore chercher dans un autre monde des hommes à tuer ? Mais, si vous continuez, vous vous détruirez vous-mêmes avant d'être en présence de l'ennemi. — Que nous importe ? Nous ne vivons que par la mort ; & pour que l'un s'avance, il faut que l'autre soit tué. Voilà tout ce que je sais. — Quel horrible métier vous faites, mon ami ! Pourquoi vous en-

tr'égorger ? Pourquoi verſer le ſang d'un camarade ? Pourquoi endurcir votre ame gratuitement ? N'avez-vous jamais éprouvé la pitié, la commiſération ? Vous allez de ſang-froid faire des orphelins, des meres gémiſſantes. Ah ! ſi vous écoutiez votre cœur, ſûrement il vous condamneroit. — Je n'entends rien à tous ces beaux mots-là ; Voici le vrai. J'ai mené une vie aſſez incertaine juſqu'à l'âge où je me ſuis trouvé haut de cinq pieds ſix pouces. J'étois doué d'un eſtomac d'autruche, & j'avois beaucoup de peine à lui fournir dequoi digérer. Un homme tout galonné, cocarde en tête, canne en main, vint me toiſer ; & me montrant au bout d'une longue perche une ample proviſion de gibier, fit réſonner à mes oreilles une trentaine d'écus renfermés dans un ſac. Qui pourroit échapper à de pareilles amorces ? Votre prétendue figure de la patrie ſeroit venue toute en pleurs ſe jeter à mes genoux en me priant de la ſecourir, qu'elle n'auroit pas fait ſur mon ame une auſſi touchante impreſſion. Le jour de mon engagement fut le plus beau de ma vie. Je n'avois jamais abſolument contenté mon appétit : j'eus du vin, des filles ; je fis grand'chere & du tapage impunément. Les jours ſuivans ne répondirent pas à ce jour fortuné. Je ſentis le poids de l'eſclavage ; j'ai déſerté ſept fois en quatre ans, ne tenant à rien, voyant d'un œil égal la victoire ou la défaite,

auſſi peu attaché à un gouvernement qu'à un autre, & ne perdant rien en perdant tout. Notre ſort, vous le ſavez, ne change point après vingt victoires : le ſoldat obtient rarement les diſtinctions militaires ; des officiers ſupérieurs s'attribuent toute la gloire des armes & s'en réſervent tout le prix. J'entendois la voix de chaque potentat qui me crioit : Je t'accorde du pain, mais à condition que ton ſang m'appartiendra tout entier, & coulera au moindre ſignal de ma volonté. J'ai donc vendu mon ſang le plus cher qu'il m'a été poſſible.

Je ne vous parle point des rudes travaux que j'ai eſſuyés, des marches longues & pénibles que j'ai faites au milieu de l'hiver, combien de fois le froid & la faim ſe ſont unis pour m'accabler ; combien de fois je fus réduit à coucher ſur la terre, morfondu par une biſe piquante. J'ai eu quelques bons momens ; j'ai ſavouré plus d'une fois le plaiſir délicieux de la vengeance. Un jour, après deux mois de fatigue, entrant dans une ville priſe d'aſſaut, forçant les portes de vingt maiſons, enlevant tout ce que je trouvois, j'apperçus une jeune femme, les cheveux épars, fort jolie, qui ſe cachoit, tenant un enfant dans ſes bras. L'ardeur du pillage cede en ce moment à un appétit luxurieux. Tout eſt permis dans une ville priſe d'aſſaut. Je perce deux de mes camarades qui vouloient me la ravir ; j'égorge l'enfant

dont les cris m'importunoient ; je viole la mere ; & je mets le feu aux quatre coins de la maiſon. — Vous me faites frémir. — Bon ! L'eſpece humaine eſt comme l'herbe des champs ; on la fauche, elle renaît : il ne faut qu'une nuit pour réparer le ſac d'une ville. Oh ! nous ne laiſſâmes pas ſubſiſter deux pierres l'une ſur l'autre : les ordres étoient ainſi donnés. Je paſſe ſous ſilence d'autres faits héroïques familiers à nous autres braves gens. Je ne vous dirai point que j'ai paſſé deux fois intrépidement par les baguettes ; que mes propres camarades, transformés en bourreaux, ont fait ruiſſeler le ſang de mes larges épaules. J'ai eu ma revanche ; & mes officiers, tranquilles ſpectateurs, ont loué plus d'une fois la vigueur de mon bras. Enfin, je ſuis revenu ſous mon premier drapeau, à la faveur de l'amniſtie ; & quoique je n'y ſois pas mieux qu'ailleurs, j'eſpere faire plus tôt ici mon chemin. — Quel chemin, s'il vous plait ? — Parbleu ! voilà la premiere étincelle de la guerre : nous allons ſoigneuſement l'entretenir. Vous voyez ce régiment habillé à neuf, avec ces enſeignes flottantes. Dans un mois peut-être ; il n'en reſtera qu'un ſur cent : vous ſentez bien qu'alors j'entrerai dans ce beau régiment, & que ma paie ſera hauſſée de trois ſols par jour. — Quoi ! ſeroit-il poſſible que vous penſaſſiez ainſi ? — Non pas ſeulement moi, mais

encore mes camarades, tous nos officiers qui ne demandent qu'à hériter ; & vous ſavez qu'on n'hérite que des défunts. . . Je regardai cet homme avec effroi ; je lui fis un petit préſent, en lui recommandant beaucoup d'être humain. Il ſourit à ce mot, & je m'éloignai.

Je rencontrai, chemin faiſant, une compagnie qui s'en alloit tambour battant, & qui murmuroit hautement. Toujours trompé par les inſpirations de mon cœur, je crus qu'elle maudiſſoit la guerre. Sans doute, lui dis-je, que l'humanité plaide dans votre ame la cauſe des malheureux que vous allez maſſacrer ? — Point du tout, me dit l'un d'eux. On nous envoie dans un miſérable pays, nu, ſtérile, où il n'y aura rien à piller que la ſoupe du payſan ; tandis que nous ſortons d'un pays gras, où nous avions de quoi ravager à notre aiſe. Mais notre chef a déplu au miniſtre, & nous en portons la peine.

Je me retirai, bien réſolu de ne plus faire de queſtion. De retour chez moi, je voulus me conſoler avec des livres : je cherchois un remede à ce fléau antique qui embraſe la terre. J'ouvris le fameux Traité de Grotius : je lis ce grand ouvrage ; & à la froideur révoltante qui y regne, aux exemples de barbarie accumulés avec une patience incroyable, à ſes triſtes, inutiles & longues définitions, le dégoût me ſurprit ; je l'eſſuyai

d'un bout du livre à l'autre. Jamais plus beau ſujet ne fut plus mal traité. Quoi, le globe de la terre couvert de ſang ! Quoi, ce métier d'égorger regardé comme le comble de la magnanimité, puni dans le ſcélérat obſcur qui vous attend au coin d'un bois, honoré dans celui qui le commet au bruit des trompettes & des fanfares ! Quoi, cette folie injuſte & abominable, qui n'eſt le plus ſouvent funeſte qu'à l'innocence, au lieu d'allumer entre les mains de ce philoſophe le flambeau de la vérité redoutable, au lieu de pénétrer ſon ame d'une indignation forte & rapide, ne lui inſpire que les moyens de légitimer ce qu'il y a de plus horrible, de commettre le crime avec ordre, & de s'appuyer encore de paſſages auſſi dégoûtans que pédanteſques ! Ce ſont bien des autorités qu'il faut ! Il faut caſſer toutes les autorités humaines, pour ne faire valoir que celles de la raiſon & de l'humanité. Loin de remonter aux principes, loin de porter le fer & la flamme dans une plaie gangrenée, il uſe de remedes palliatifs ; il couvre d'un manteau de pourpre ce monſtre de la guerre ; il met un maſque ſur ſon front, un diadême ſur ſa tête, & lorſqu'il dégoutte de ſang humain, il ſe proſterne & n'apperçoit que la pourpre royale. (*a*)

(*a*) Il eſt une guerre légitime, une guerre de défenſe, qui rentre dans le droit naturel.

Ah! disois-je en moi-même, quel sera l'homme qui dépouillera ce géant de l'appareil qui semble l'ennoblir, pour ne laisser voir que l'ogre hideux affamé de la chair des enfans, des foibles, des innocens, & respirant avidement l'odeur du carnage & de la mort, à travers l'espace des empires & la vaste étendue du monde? Je brûlai le livre de Grotius, faisant des vœux pour que ce siecle ne se passât point sans avoir produit un ouvrage approfondi sur cette importante matiere.

Rempli d'une mélancolie profonde, je me jetai sur mon lit, comme pour oublier ce que j'avois vu, & encore plus ce que j'avois lu. A peine le sommeil se fut-il emparé de mes sens, que je me trouvai en pleine campagne, & sous un ciel étranger. Là, plus de quatre-vingt mille hommes s'étoient formé des lits de paille sous le couvert d'une toile légere & portative. Jamais coup-d'œil plus étonnant, plus superbe, n'avoit frappé mes regards. Voilà dis-je, les hommes dans leur premier état & dans leur premiere liberté; les remparts menaçans des villes ne les tiennent point captifs. Mais en examinant de plus près ces hommes, je vis qu'ils portoient des armes meurtrieres; j'apperçus une file de trente canons géométriquement pointés: moi-même, ô surprise! vêtu d'un juste-au-corps rouge, un havresac sur le dos, je me trouvois soldat; un long tube de fer qui vo-

miſſoit la mort étoit entre mes mains pacifiques, & l'infernale baïonnette pendoit à mon côté. Le tambour ſe fit entendre : je jetai bas les armes en philoſophe, comme firent jadis Horace & Démoſthene. Tout-à-coup on m'arrête ; on me donne les noms de parjure, de lâche ; on me rappelle les ſermens que j'avois faits la veille. Hier, me dit-on, lorſque vous étiez ivre, vous avez promis... — J'ai promis, moi ? Ah ! ſûrement, meſſieurs, j'étois bien ivre lorſque j'ai promis de tuer mes ſemblables. J'allois faire un beau diſcours pour leur prouver que je ne devois point me battre, lorſqu'il fallut marcher, entraîné par l'exemple & par la foule obéiſſante. En cela je reſſemblois à bien d'autres, qui faiſoient cependant parade de valeur. Le tonnerre des mortels, qui détruit plus d'hommes en un jour que le tonnerre du ciel n'en détruit pendant des ſiecles, donna le ſignal de la bataille. Je vis le firmament tour-à-tour enflammé & obſcurci par des volcans de flamme & des torrens de fumée. Le plomb fatal ſifflоit & volоit de toutes parts ; les chefs à grands cris pouſſoient, précipitoient la file preſſée des ſoldats : tous, dans une obéiſſance aveugle, couroient arroſer de leur ſang des monceaux de cadavres. Obligé de faire feu, je dirigeois le bout de mon fuſil dans le vague des airs, aimant mieux mourir que de frapper un être ſenſible. L'horreur pâliſſoit mon front : ceux

qui me reprochoient ma peur s'efforçoient de noyer la leur dans une boiſſon forte qui leur égaroit l'eſprit. Quel ſpectacle ! Je doute que l'enfer puiſſe jamais en préſenter un auſſi odieux. Des cris lamentables, le fracas du canon, le roulement de cet épouvantable tonnerre, aſſourdiſſant les oreilles & endurciſſant les cœurs ; des hommes étendus & mourans, mêlés avec des chevaux ; d'autres ſe traînant à demi écraſés & pouſſant des hurlemens effroyables qui ne touchoient perſonne ; des yeux éteints, immobiles ; des viſages pâles & ſanglans, que couvrent des cheveux hériſſés ; des voix ſuppliantes invoquant le trépas ; toutes les ſcenes de douleur, de ſouffrances, de cruautés ; tous les tableaux de la rage, de la fureur, du déſeſpoir ; toutes les ſortes de bleſſures, tous les genres de mort, tous les tourmens raſſemblés ; la nature & l'humanité mille fois outragées, & outragées ſans remords ; les oiſeaux du ciel fuyant épouvantés ; les ſeuls corbeaux marquant leur joie par des croaſſemens, ſuivant les guerriers à la trace & attendant leur proie. Ciel ! quels objets de démence & de terreur ! J'avançois ſur des corps entaſſés, & les dents d'un moribon expirant dans la rage me déchiroient la jambe, lorſqu'un homme armé de fer, plus fougueux que le courſier qui l'emporte, m'enleve par les cheveux & dreſſe ſon cimeterre pour m'abattre la tête ; mais un boulet

enflammé vint, & me coupant en deux, diſperſa loin de lui mes membres mutilés.

On ne fut jamais ſi content d'être mort. Bientôt je perdis de vue & le champ de carnage & ces hommes inſenſés qui, dans leur folie héroïque, égorgeoient pour être enſuite égorgés. Je ne diſtinguois plus cette terre déplorable que comme un point foiblement éclairé. Je traverſois rapidement d'humides ténebres. Au ſortir du bruit affreux & diſcordant des combats, je me trouvois dans un ſilence & dans un calme univerſel. Fragile jouet des airs, je commençois à devenir inquiet ſur mon ſort, lorſque je ſentis mes pas s'affermir ſur une baſe plus ſolide. Je m'apperçus que j'avois pris la forme d'un ſquélette d'une blancheur extrême; mais je ne conçus aucune horreur de ma nouvelle métamorphoſe. En effet, je ne ſais pourquoi l'on a tant de frayeur de ſes propres os : la charpente d'une belle maiſon eſt peut-être auſſi admirable que la décoration extérieure qui lui ſert d'ornement.

Mon ſquélette blanc ſe trouva donc parmi une multitude d'autres ſquélettes auſſi nus que moi. Nos oſſemens, en ſe choquant dans la preſſe, formoient un cliquetis ſingulier qui réſonnoit au loin. Je ne pouvois maîtriſer un ſaiſiſſement ſecret à la vue de ce triſte ſéjour. Je ne conſidérois pas de bon œil mes compagnons de miſere. Tous leurs

mouvemens étoient bruſques ; & quoique réduits au plus miſérable état, ils marchoient encore la tête levée & d'un air orgueilleux. Cependant des nuages étincelans rouloient au-deſſus de nous ; ils vomiſſoient les fleches tortueuſes de la foudre ; les éclairs qui partoient de ce ciel menaçant, répandoient une lueur ſombre & effrayante.

Une voix auſſi douce que céleſte retentit à mon oreille, & me dit : Te voilà dans un des vallons où la Juſtice deſcend pour juger les morts coupables ; celui-ci s'appelle *la vallée des homicides.* O Dieu ! m'écriai-je, ſeroit-il poſſible ? Mon cœur eſt pur, mes mains ſont innocentes. J'ai été ſurpris, entraîné dans la foule des aſſaſſins ; mais je n'ai été l'inſtrument d'aucun meurtre. Raſſure-toi, reprit la voix ; il en eſt d'innocens qui ſe trouvent mêlés, ainſi que toi, avec ces barbares ; mais je ſuis ici pour les conſoler en attendant le grand jour, & tu n'es dans ce vallon que pour faire rougir ceux qui ont voulu te forcer au crime. La Juſtice, fille ainée de l'Être ſuprême, vient éclairer ce lieu tous les ſix mille ans : tu n'as plus que cinq cens années à attendre. Je marquai vivement & mon impatience & ma douleur. La voix reprit : Tu t'imagines peut-être que tu te traîneras encore d'années en années, de jours en jours, d'heures en heures, comme ſur ce globe que tu as habité. Déſabuſe-toi ; car depuis que je te parle,

cinquante années ſont déjà écoulées. A ces paroles, l'eſpérance vint ranimer mon cœur : je me mis à obſerver ces ſquélettes ambulans ; la dureté de leurs cœurs ſembloit s'être communiquée à leurs oſſemens ; ils ſe heurtoient rudement entr'eux. Je prêtai l'oreille à certain murmure confus, & je diſtinguai le bruit effrayant & ſourd du torrent rapide des ſiecles, que la main du tems précipitoit dans le lac immobile de l'éternité. Tout-à-coup ce torrent impétueux ceſſa de couler. La nature fit comme un pauſe ; cent tonnerres furieux crevèrent le flanc des nuages, & voici qu'une pluie abondante de ſang tombe auſſi-tôt ſur les coupables : c'étoit tout le ſang verſé depuis l'origine du monde, qui retomboit ſur chaque meurtrier. Je vis en un moment tous ces ſquélettes couverts de gouttes enſanglantées, qu'ils tâchoient vainement d'effacer. N'appréhende aucune de ces taches, me dit la voix de la conſolation : elles ne tombent que ſur les homicides. Chaque goutte repréſente un aſſaſſinat. Ce ſang fait leur honte & leur ſupplice ; il leur imprime le remords, la douleur & le déſeſpoir. Frémis pour eux ! l'inſtant terrible eſt arrivé.

Auſſi-tôt les nuées s'écarterent au loin ; un jour lumineux deſcendit de la voûte céleſte, & devint peu-à-peu ſi reſplendiſſant, que toute cette multitude teinte des marques criminelles qu'elle portoit,

ſe couchoit ſur la terre & ſembloit vouloir ſe cacher dans ſes abymes. Moi-même, quoi qu'ayant conſervé la blancheur, emblême de mon innocence, je ne pus réſiſter à une frayeur reſpectueuſe : je tombai proſterné. La Juſtice éclatante parut au milieu des airs, non avec ce front courroucé, ce glaive, ces balances que nous lui donnons ici-bas : revêtue d'un manteau bleu parſemé d'étoiles d'or, elle tenoit d'une main un ſceptre d'un feu blanc, tandis que l'autre ſe portoit avec triſteſſe ſur ſon front, à la penſée des crimes qu'elle étoit obligée de punir. Sur ce front touchant, Dieu même avoit imprimé toute ſa majeſté : les nobles traits de ſon viſage, quoiqu'un peu ſéveres, inſpiroient la confiance & ſembloient plaindre les malheureux coupables en les condamnant. Quelle beauté ineffable ! Que ſon aſpect faiſoit naître de regrets & d'amour ! Quels remords affreux dans la race des homicides, d'avoir outragé cette majeſtueuſe déeſſe ! Environnée de toute ſa gloire, aſſiſe ſur ſon trône auguſte, des gémiſſemens s'élevoient au ſouvenir de ſes ſaintes loix méconnues ou violées. Le ſoleil de la vérité lui ſervoit de couronne, & toute cette vaſte ſcene étoit éclairée par la ſplendeur de ſes rayons. Le Tems vint dépoſer ſon horloge aux pieds de la Juſtice ; & repaſſant le ſable des années, elles s'écoulerent une ſeconde fois avec une rapidité inconcevable. Chaque mort y

revit avec effroi les inſtans d'une vie dont il devoit rendre compte. A la gauche de la Juſtice, une voix tremblante ſervoit d'interprete aux coupables, & faiſoit tous ſes efforts pour les juſtifier. Cette foible voix ſe nommoit Politique, Raiſon d'état : tout ce qu'elle diſoit tenoit du délire, de l'inhumanité, de l'extravagance. Une autre voix plus forte & plus éloquente, qui étoit à droite, foudroyoit ſes vains diſcours : c'étoit l'Humanité. Au ſon de cette voix victorieuſe, les meurtriers étoient ſaiſis de terreur : ils avouoient leurs crimes, & la pleine connoiſſance de la vérité faiſoit leur ſupplice.

Cette multitude, tremblante devant les regards de la Juſtice, cherchoit en vain quelqu'aſyle. Tous ces potentats ſi fameux étoient nus, tremblans comme les autres ; pluſieurs milliers d'hommes en accuſoient un ſeul, & le rendoient reſponſable de tous les meurtres qu'ils avoient commis. La voix du côté gauche prononça ſi fréquemment le nom d'Alexandre pour excuſe, que la Juſtice ordonna qu'il comparût ſeul. Je vis alors un ſquélette de taille médiocre, les vertebres du col penchées, tout rouge de ſang, ſortir en tremblant de la foule où il ſe tenoit caché. Le murmure qui ſe fit entendre ſur ſon paſſage augmenta ſa confuſion. Nu, petit, dépouillé, il faiſoit pitié. Quoi, dit la Juſtice, voilà donc celui qui vous a ordonné

le crime, & auquel vous avez obéi préférablement à l'équité, à l'humanité, à votre propre conſcience! Contemplez la baſſeſſe de votre idole: elle-même reconnoît ſon néant. Par quel enchantement êtes-vous devenus des eſclaves ſanguinaires, tandis que tout vous crioit que la nature ne vous avoit pas faits pour ſervir les fureurs orgueilleuſes de ce deſpote?

Pour toi, qui as ſacrifié mes loix au penchant d'une ambition forcenée, tu te vois aujourd'hui l'horreur des complices même de tes forfaits; mais ce n'eſt point aſſez, je vais te faire voir à qui tu peux être comparé. Au même inſtant elle fit ſigne de ſon ſceptre, & un autre ſquélette, à peu près de même taille qu'Alexandre, prit place à côté de lui. Il n'étoit pas tout-à-fait ſi rouge de ſang; mais ſes os étoient fracturés en divers endroits. Je remarquai que les coups du fer, inſtrument de ſon ſupplice, avoient même enlevé les taches principales. Regarde, Alexandre, dit la Juſtice, regarde ton émule; il ne manquoit à ce brigand que la force & la puiſſance pour t'égaler, & il ſe ſeroit ſervi des mêmes moyens que toi pour ravager le monde. Son courage fut auſſi grand que le tien; mais gêné par les obſtacles, il fut réduit à égorger dans l'ombre ſes concitoyens. Ceux qui veillent à l'obſervance de mes loix furent heureuſement aſſez forts pour con-

duire l'homicide ſur l'échafaud ; il y avoua ſes crimes, & ſe jugea digne du ſupplice le plus honteux.

Malheureux ! tu ne differes point de ce brigand ; &, plus à plaindre, le châtiment n'eſt point tombé ſur ta tête. La force a ſoutenu ton bras de fer qui écraſoit les humains ; tu brûlas mes loix dans l'incendie des villes ; tu forças les mortels effrayés à te dreſſer des autels ; tu perças le ſein de l'amitié ; le ſcandale de tes victoires a égaré des rois qui, à ton exemple, ſont devenus injuſtes. Approche, cruel Céſar, toi qui pleuras devant la ſtatue de ce meurtrier, dévoré de l'ambition d'en mériter une ſemblable. Tu ne fus arrêté, ni par le génie de l'homme, ni par les pleurs de ta patrie. Armé d'un poignard, tu déchiras ſon ſein lorſqu'elle te tendoit les bras. Tu détruiſis la ſageſſe de ſix ſiecles de gloire, pour établir ſur leurs ruines les regnes affreux du deſpotiſme. Va ton nom commence à devenir en horreur, ainſi que ceux des Tamerlan, des Attila, des Charles XII, des Gengiskan. Les ſages proſcrivent leur génie odieux & funeſte ; il n'eſt que la foule aveugle qui ſoit encore ſéduite, & qui dans ſes idées baſſes ne puiſſe confondre le criminel puiſſant qui échappe au ſupplice, & le coupable obſcur qui le ſubit juſtement.

Princes, conquérans, généraux, guerriers ;

quelques noms ſuperbes que vous portiez, vils ambitieux, hommes de ſang, frémiſſez ! Vous avez accoutumé les hommes à s'entre-détruire; vous avez fait de la guerre un fléau habituel & renaiſſant; vous avez oſé attacher une gloire au meurtre; c'eſt vous ſans doute, qui répondrez des crimes que vous leur avez fait commettre : mais celui qui eſt venu vous offrir une main ſanguinaire, celui qui pouvant arrêter la cruauté, ou ſe diſpenſer d'en être le complice, a ſervi vos fureurs pour un coupable intérêt, celui-là, dis-je, s'eſt rendu auſſi puniſſable que vous. Eh ! de quel droit un mortel oſe-t-il donner la mort ? Son exiſtence n'appartient-elle pas au Dieu qui l'a créé ? La deſtruction eſt un attentat envers l'Être Suprême : frémiſſez, homicides, en ma préſence ! rien ne peut vous excuſer; le ſang de vos freres crie vengeance. Celui-là même qui n'eſt couvert que d'une goutte ſanglante, ſera tourmenté pluſieurs ſiecles par le feu dévorant du repentir. Vous ſoupirerez encore de regrets, lorſque la clémence du Dieu de miſéricorde voudra bien vous abſoudre; car, faut-il vous le dire ? cette tache eſt ineffaçable.

Vous n'avez agi que pour mériter l'admiration des races futures. Eh bien, vous êtes condamnés à ſouffrir juſqu'au moment heureux où les peuples éclairés mauditont la guerre & ceux qui en

ont allumé l'horrible flambeau. Alexandre ! il faut que ton nom ſoit en horreur ſur toute cette terre où tu voulois être déifié ; il faut que tous ceux qui ont ſuivi ton exemple ſoient mis au rang des ſcélérats, avant que tu puiſſes eſpérer quelque pardon. Puiſſe ce tems n'être pas auſſi éloigné que le demanderoit la réparation de tes forfaits ! Souffre avec patience : on commence déjà à te déteſter ; on attache à tes exploits l'idée d'injuſtice & de barbarie ; des ſages ont frappé d'opprobres tes fougueux imitateurs.

Un autre ſquélette ſortit de la foule, comme pour ſe préſenter aux pieds de la Juſtice, & la voix du côté gauche devint ſon interprete. O ſuprême Juſtice ! dit-il, je ſuis tout couvert d'un ſang qui me tourmente, &, tu le ſais, je n'ai jamais tué perſonne. La voix qui étoit à droite répondit : Tu n'as jamais tué ; mais, malheureux, tu as chanté les héros meurtriers, tu les as excités au carnage : en immortaliſant leur nom, tu as immortaliſé le crime des conquêtes ; tu les nommois des triomphes légitimes : & poſant hardiment les lauriers ſur une tête barbare, tu n'as pas rougi de montrer la gloire au milieu des villes détruites, des temples & des palais embraſés. Le maſſacre des hommes devoit-il être l'objet du langage des dieux ? Les chants du génie devoient-ils ſervir les attentats de l'ambition ? La colère

des

des rois mérite-t-elle d'être ennoblie ? Ah ! c'étoient des larmes que tu devois verſer ſur le ſort de l'humanité ſouffrante ; ou plutôt, tu devois employer le génie dont la nature t'avoit doué, à faire valoir ſes droits éternels & ſacrés : alors tes vers auroient été plus ſublimes & plus reſpectés. En aviliſſant les combats, en les rendant odieux à toute la terre, en les livrant d'avance à l'horreur de la poſtérité, l'on eût vu la gloire ſanglante renverſée de ſon char, dépouillée de ſes rayons menſongers ; l'humanité t'eût ſerré dans ſes bras, en pleurant de joie ; l'hommage des mortels ſenſibles & le regard approbateur du ciel auroient été ta récompenſe. Que ta poéſie ſoit lue, admirée, à cauſe de ſon harmonie, tandis que tu expieras ici l'abus que tu as fait des plus précieux talens !

Je l'avouerai en gémiſſant, je vis Virgile, Horace, Ovide, ces rares & beaux génies, mais indignes adulateurs du pouvoir arbitraire, ſuivre les pas de cette ombre déſolée. Ils furent punis, comme le chantre d'Achille, pour avoir careſſé le monſtre qui ſigna les proſcriptions, pour avoir abuſé le monde par des vers auſſi mépriſables qu'ils ſont coulans, pour avoir les premiers donné l'exemple honteux de diviniſer le diadême ſur quelque front qu'il repoſe. Tous ces lâches hiſtoriens qui ont déguiſé la vérité, cette foule de

flatteurs qui conſeillerent le crime qu'ils n'oſerent commettre, ceux qui ont formé le cœur des tyrans, ou qui, plus criminels encore, ont corrompu l'art de parler au genre humain, tous ces pervers, dis-je, étoient traités comme s'ils euſſent verſé le ſang humain : car ils peuvent être rangés dans la claſſe des plus cruels ennemis de l'homme ; & Machiavel n'étoit, la plume en main, que ce que Néron étoit ſur le trône.

La Juſtice fit entendre ſa voix majeſtueuſe, & dit : Paroiſſez à votre tour, héros chéris, qui n'avez combattu que pour aſſurer le repos du monde ! vous dont la valeur utile a été la protectrice des foibles & l'aſyle de l'innocence, vous qui avez été auſſi ſupérieurs à vos paſſions par votre ſageſſe, qu'à vos ennemis par votre courage. Approchez, guerriers humains, auſſi braves que ſenſibles, reſpectables ſoutiens des peuples, qui n'avez tiré l'épée que pour arrêter l'homme ſanguinaire qui venoit les égorger ! Vous gémiſſez vous-mêmes ſur ce ſang impur que vous avez été forcés de répandre ; mais vos regrets ne doivent durer qu'un inſtant : c'eſt un tribut que vous payez à la nature ; elle vous tient quittes dès que je vous juſtifie. Alors on vit paroître les Séſoſtris, les Epaminondas, les Scipions, les Marc-Aurele, Charlemagne & Henri IV. Ils étoient ſans tache ; les rayons lumineux du ſoleil de la vérité reſplendiſſoient autour

d'eux, & rendoient plus effrayantes les gouttes enſanglantées qui couvroient les coupables. La Juſtice fit un ſigne, & ces derniers furent plongés dans des abymes profonds, pour y être purifiés par les remords. Je me vis parmi le petit nombre qui pouvoit lever vers les cieux des mains pures. Ma joie fut grande; car je ſouffrois autant d'être auprès de ces homicides, que ſi j'euſſe été moi-même couvert de ſang.

Parmi ces héros, j'apperçus cet homme vertueux qui, embraſſant la cauſe du genre humain dans une affection tendre & ſublime, forma ce beau projet de paix perpétuelle qui ſera toujours la chimere des belles ames. Il étoit conſidéré comme l'écrivain le plus honorable de tous les ſiecles. Un ſentiment profond de bienveillance enflamma ſon ame grande & ſenſible. Les peines de l'homme tourmenterent ſon cœur généreux: il auroit voulu abolir dans l'univers l'eſclavage, le deſpotiſme, le vice & le malheur, & ſur-tout arracher des mains des rois ce glaive terrible qui ſert leur ambition effrénée. Ses ouvrages avoient paru des rêves pendant le ſommeil de la vie; mais ici ils portoient une empreinte lumineuſe qui leur méritoit les regards de la Juſtice.

Ce philoſophe, aſſis entre Henri IV & ce duc de Bourgogne adoré, tenoit entre ſes mains le plan univerſel de la félicité des nations. Il conſul-

toit ces grands hommes, dont l'humanité ſincere & profonde étoit ſans faſte, ſans vanité, ſans foibleſſe; mais hélas! la nature leur avoit refuſé de plus long jours. Mon ame ardente voloit comme pour s'unir à cette ame pure qui chériſſoit l'ordre & l'harmonie pour le ſeul bien qu'ils ſont au monde. O quelle joie! quels momens heureux! J'eus le bonheur de m'entretenir avec lui ſur des matieres également intéreſſantes & profondes. Il avoit encore cet enthouſiaſme que les ames qui ne ſentent rien condamnent, & qui eſt cependant l'unique germe de toutes les grandes choſes.

Tout-à-coup une décharge d'artillerie me réveilla en ſurſaut : elle célébroit la nouvelle d'une victoire. Le peuple, qui ne voit que le moment, étoit dans l'alégreſſe. Pour moi, fuyant le tumulte des réjouiſſances publiques, le bruit du ſalpêtre enflammé, l'ivreſſe d'une populace aveugle, je me dérobai à la foule, & dans un cabinet ſolitaire j'écrivis ce ſonge.

## CHAPITRE V.

### *De la Fortune & de la Gloire.*

Le ſceptre de Morphée avoit touché mes paupieres : les noirs ſoucis, les inquiétudes voltigeoient loin de moi. Tout, juſques à mon amour, goûtoit avec mon cœur les charmes du repos. Tout-à-coup un peuple de fantômes vient frapper mon imagination ; mais bientôt elle démêle un ſyſtême régulier dans cette ſcene tumultueuſe, & tel eſt le tableau fidele que ma mémoire en a conſervé..... Je me trouvois dans un temple rempli d'un peuple immenſe ; j'entendois de tous côtés ces mots : Elle va paroître.... la voilà... non... oui... c'eſt elle... non. On alloit, on venoit, on ſe coudoyoit. Hommes & femmes, jeunes & vieux, magiſtrats & gens de guerre, artiſans, citoyens, étrangers, tout étoit en mouvement comme en confuſion. Tout-à-coup ce ne fut qu'un cri. Je tournai la tête, & je vis une femme nue, un bandeau ſur les yeux ; elle avoit un pied ſur une roue qui tournoit avec une rapidité inconcevable ; deſſous on liſoit cette inſcription : *A la ſouveraine de l'univers.* Auſſi-tôt toutes les bienſéances furent anéanties ; on ſe heurtoit ſans ménagement, & moi-même entraîné dans

la foule, j'étois forcé d'obéir à ſon énorme impulſion. On crioit à mes oreilles : A moi, à moi, à votre plus fidele ſerviteur, à votre eſclave ; ô déeſſe, regardez-moi ! je rampe, je flatte, je ſers depuis dix ans... Et tous les viſages m'offroient alors quelque choſe d'avide, de dur, de rebutant. On fouloit aux pieds ſans miſéricorde ceux qui étoient tombés. Cependant des pieces d'or pleuvoient de toutes parts ; il ſuffiſoit d'en ramaſſer une pour être riche ; elle ſe multiplioit dans la main de celui qui la poſſédoit : mais perſonne ne ſe contentoit d'une ſeule. Les uns ſe plaignoient des rigueurs de la déeſſe, les autres ſembloient puiſer une nouvelle fureur, dès qu'ils avoient obtenu quelque bienfait ; mais elle, ſans s'embarraſſer ni de leurs éloges, ni de leurs reproches, ni de leurs clameurs, diſtribuoit toujours en tournant, les dons divers qu'elle avoit à faire à cette foule empreſſée. La plupart étoient trompeurs. Celui-ci croit ramaſſer un tréſor, il ne ramaſſe que le goût des chimeres & de la prodigalité ; celui-là, en ſe bâtiſſant un palais, ſe prépare le poiſon que lui deſtine ſon avide héritier. Dans le flux & reflux continuel qui me preſſoit, je n'avois rien de plus précieux à deſirer que de ſauver ma fragile exiſtence. Tandis qu'une joie folle éclatoit à ma droite, des larmes de rage couloient à ma gauche. Ni la beauté, ni les mœurs, ni

l'eſprit n'attiroient l'attention de l'aveugle déeſſe. Le plus fort, le plus adroit, ou, pour mieux dire, le plus fourbe, raviſſoit ſes préſens. Chacun élevoit en l'air un morceau de papier qui contenoit ſes demandes ; c'étoient autant de placets. J'en lus pluſieurs ; le premier portoit : O déeſſe ! je n'ai que cent mille livres de rente, comment voulez-vous que je vive ? Je dépenſe cela en porcelaines & en magots ; ô vous, qui faites les heureux du ſiecle, permettez ſeulement que j'affame une province, & mes affaires iront bien ! Un autre diſoit : O déeſſe ! un homme de ma naiſſance & de mon rang devroit-il ſe trouver dans cette bagarre ? Ne ſeroit-ce point à vous à venir au-devant de moi ? Et à quoi ſervent les loix, ſi ce n'eſt à m'aſſurer en paix l'oiſive opulence qu'il eſt de ma grandeur de prodiguer à ceux qui ſauront flatter mes caprices ? Celui d'une jeune fille s'énonçoit ainſi : O déeſſe, un amant, quand même il ne devroit pas être mon mari ; ou un mari, quand même il ne devroit pas être mon amant ! Celui d'un poëte : Vous qui tenez le dieu Plutus aſſis ſur vos genoux, & qui le careſſez familiérement, je ne demande point que vous lui diſiez quelque choſe en ma faveur ; faites ſeulement marcher la perſuaſion, votre compagne fidelle, & ce petit amour ailé qui ne vous abandonne point : que je trouve grace devant les hiſtrions &

les Laïs, dont l'insolente ignorance n'a plus de bornes; que ma piece soit jouée & applaudie, afin que seulement deux ou trois de mes confreres en crevent de dépit. O Fortune ! vous présidez plus que toute autre déesse aux représentations nouvelles; faites luire sur ma tête, dans ce jour terrible, la bénigne influence de votre étoile.

Un autre : Je suis arrivé, ô déesse ! des rives de la Garonne, dans la ville du monde la plus florissante, celle où l'on s'intrigue le plus, où l'on s'agite davantage, où l'on emploie toutes sortes de moyens pour s'avancer & s'enrichir, où regnent les vices les plus éclatans, &, ce qui est plus aimable encore, l'art de les faire chérir ou estimer. J'ai eu toute l'effronterie possible; j'ai menti comme on ne ment pas; j'ai incessamment parlé de moi, j'ai relevé mon frêle mérite avec toute l'adresse imaginable; hélas ! je n'ai point réussi. O déesse ! n'est-il plus de sots, n'est-il plus de dupes dans cette ville immense ? Et s'il y a quelques gens sensés qui devinent les frippons au premier coup-d'œil, par quelle fatalité les ai-je rencontrés ? Je serai donc le premier de ma race & de mon pays, à qui l'impudence n'aura servi de rien ?

Un autre encore : Mon protecteur me promene & me joue depuis quinze ans, ô sourde déesse ! Je le méprise : mais je ne manque pas

une ſeule audience où je le loue en face ; je me charge des commiſſions les plus affligeantes & les plus onéreuſes ; je lui dédie mes livres ; je mange à ſa table tant qu'il y a un couvert de reſte ; je me fais auſſi petit qu'il s'imagine être grand : que faire donc ? Je n'ai ni femme, ni fille, ni ſœur, ni niece, ni couſine : ô déeſſe ! tire une parente de ma côte, & que le barbare s'attendriſſe.

Le dernier diſoit : Je voudrois échanger mon honneur, mon nom & ma probité, contre un peu d'argent ; & je ne trouve perſonne pour m'en débarraſſer. Ma foi, ſi cela continue, je ſerai obligé de garder mon nom, mon honneur & ma probité.

Tous ces placets, que ſoulevoient tant de mains ſuppliantes, étoient tous auſſi fous, auſſi bas, auſſi extravagans ; ils contenoient des plaintes outrées, des vœux chimériques, des projets bizarres. Tout-à-coup un homme, ſurchargé de dorure, dit en ſe retirant de la foule : Meſſieurs les maladroits, écoutez ; j'ai fait mes affaires, ſuivez-moi ; ſoyez mes humbles complaiſans. Je tiens table ouverte, parce que cela m'amuſe ; quiconque voudra venir manger ſera bien venu, ſoit qu'il m'amuſe, ſoit même qu'il ne m'amuſe pas ; entendez-vous ? Auſſi-tôt le perſonnage fut entouré ; curieux, je ſuivis la foule, & nous entrâmes chez Mirmon. C'étoit un palais où le goût le dif-

putoit à la magnificence ; le travail des ameublemens étoit exquis, & le luxe y étoit recherché. D'un côté, le génie déployoit ſur la toile ce qu'il y a de plus majeſtueux & de plus tendre ; de l'autre, le groteſque étaloit ſes bambochades & ſes autres inventions modernes. Le nombre des eſclaves égaloit les caprices du maître : pour lui, enivré de ſon opulence, il ſe regardoit comme un des premiers citoyens ; il rappelloit ſouvent l'obſcurité de ſon origine ; mais, qui le croiroit ! par un ſentiment d'orgueil. Quel chemin j'ai fait ! diſoit-il ; cela n'arrive qu'à ceux qui, comme moi, ont le talent de s'élever. Les ſots demeurent l'œil étonné, la bouche béante ; l'homme qui connoît le local, perce & rompt toutes les digues. On l'envie, & c'eſt un hommage qu'on rend à ſon adreſſe. Un flatteur paraſite lui répondoit : Dans tous les lieux on ne vante que votre bon goût, l'arrangement de votre maiſon, la délicateſſe de votre table ; tout le monde applaudit aux talens ſupérieurs qui vous diſtinguent du reſte des mortels ; & c'eſt à vous de jouir de cette fortune qui, en ſoulevant le coin de ſon bandeau, vous a apperçu dans la foule, & a recompenſé votre prodigieux mérite.

A table, enflé des louanges qu'il recevoit, il parloit de tout, & ſe piquoit, non-ſeulement d'aimer paſſionnément les beaux arts, mais encore

de s'y connoître. J'y aurois infailliblement excellé, ſi je m'y étois appliqué, diſoit-il d'un ton preſque convaincant ; mais j'ai choiſi le parti ſolide, & je n'ai point lieu de m'en repentir. Actuellement je puis m'ouvrir une autre carriere ; quand on a ſu prendre les voies les plus fines, les plus ingénieuſes pour s'enrichir, on n'eſt pas, je crois, mal-habile à trouver les routes du Parnaſſe. D'une voix unanime, chacun lui proteſtoit qu'il ne tenoit qu'à lui d'être poëte, muſicien, peintre, graveur, architecte, traducteur, comédien, enfin tout ce qu'il voudroit être, auſſi parfaitement qu'il avoit été excellent monopoleur.

Je ſortis, & guidé une ſeconde fois par une invincible curioſité, je rentrai dans le temple ; mais je m'arrêtai ſous le portique, ne voulant obſerver que de loin le tumulte effroyable que faiſoient les intéreſſés. J'apperçus un homme d'un extérieur ſimple, d'un port noble & ouvert ; il ne ſongeoit pas à ſe mêler parmi la foule : au contraire, appuyé ſur une colonne, il regardoit d'un œil triſte ces combats odieux ; il diſoit en ſoupirant, & par intervalles : quelle race mépriſable ! quelle multitude dévouée au plus vil eſclavage ! Ces malheureux ne connoiſſent d'autre divinité que la Fortune. Voyez cet empreſſement, ces paſſions furieuſes ; elles n'ont jamais été ſi vives pour la gloire ou pour la vertu. On voit

juſqu'aux miniſtres des autels abandonner leurs demeures tranquilles, & les philoſophes les hautes ſpéculations de leur cabinet ; on n'a que du mépris pour la ſageſſe ; on préfere les richeſſes au mérite & aux talens. Tout décroît, tout s'efface, tout annonce une ruine prochaine. Les ames n'ont ni force, ni affiette, ni vigueur, la vie morale des états dépérit & s'éteint. Le pontife du temple de la Fortune, le front orné de ſa tiare, qui ſe promenoit alors, entendit ces mots. Il étoit ſuperbement vêtu, ſes doigts étoient chargés de bagues, ſes habits étoient couverts de diamans. Il répondit à l'inconnu avec ce ton léger qui convenoit à ſon extérieur : C'eſt bien dommage, monſieur le frondeur, mais cela eſt ainſi : les hommes ſont ridicules, extravagans, foibles, malheureux ; ils ſont nés tels. Conſidérez l'homme en détail ; ſon entendement eſt obſcurci par mille erreurs ; il commence à ſe tromper dès qu'il commence à penſer ; pourquoi ? Parce qu'il a trouvé l'ordre naturel des choſes renverſé. Le gage de tous les biens s'eſt trouvé fixé dans un métal jaune ; il le pourſuit avidement comme l'échange de tous les plaiſirs ; l'homme veut être abſolument heureux ; il ne ſait point, ſelon vous, en quoi conſiſte le bonheur : d'accord ; il l'a bonnement placé à embellir ſa retraite, à y répandre l'abondance & toutes les commodités de la vie, à jouir de

toutes les ſenſations que lui apporte en foule la nature obéiſſante au pouvoir de l'or. Il eſt déraiſonnable de penſer ainſi, je l'avoue; il a tort d'être ſenſible & d'aimer la volupté : plaignons-le de ce goût infortuné. — Quoi ! reprit l'autre, peu de choſe lui ſuffira; ſes beſoins ſeront bornés; il n'aura qu'un eſtomac & qu'un inſtant à vivre, & il ne pourra connoître la modération, la tempérance, l'équité; il obéira à toutes les ſenſations capricieuſes que lui dicteront les ſaillies d'une imagination enflammée; il ſacrifiera, s'il le faut, l'univers entier pour le chatouillement agréable d'une fibre ? Non, une injuſtice ſi criante & ſi cruelle ne peut être autoriſée que par ceux qui en ſont les complices. Si mon bras ne peut abattre ces coloſſes d'orgueil & d'inhumanité, ma voix les maudira. Miſérable Fortune, ſois maudite à jamais ! — Elle eſt au-deſſus du murmure des hommes, répondit paiſiblement le pontife; il faut que le reſſort qui fait mouvoir le monde moral, ait tout le jeu d'où dépendent ſa force, ſa durée & ſon éclat. Il faut que la ſociété, qui n'eſt qu'une fermentation perpétuelle, pour ne pas tomber dans un état d'inertie, éprouve cette ſecouſſe vive qui ſe communique à ſes membres & leur procure la chaleur & la vie. Cette inégalité, qui vous ſemble monſtrueuſe, eſt le principe actif des êtres; ce ſont les plus viles paſſions qui

fécondent le riche tableau de l'univers. Parmi les combinaiſons infinies d'êtres qui exiſtent, il en doit exiſter de toutes les ſortes. L'animal hideux, bourſoufflé d'un venin livide, occupe ſa place, & dans la fange ne ſauroit être l'aigle fier qui s'éleve dans la pure région des airs. — Vous ne me prouverez jamais qu'il faille que des millions d'hommes rampent dans l'obſcure miſere, pour nourrir le luxe ſcandaleux des favoris de votre indigne déeſſe. Cœurs barbares & aveuglés, qui ne jouiſſent pas même de ce qu'ils raviſſent à l'indigence, ces hommes cruels ne ſe réconcilieront jamais avec l'auguſte morale, avec cette morale touchante, éternelle, qui dans tous les tems les condamnera, & vengera les torts faits à la foibleſſe par ces tyrans qui demain vont rentrer dans la poudre & dans l'ignominie. Mais, ſi l'or & l'argent ſont en effet la ſource du bonheur, pourquoi ne ſont-ils pas la récompenſe du bon eſprit, de la vertu, de l'honneur, de la probité ? Pourquoi la pauvreté & l'obſcurité ſont-elles le partage des gens de bien & de mérite ? — Eh ! d'après votre aveu, n'ont-ils pas reçu des dons plus précieux ? Peuvent-ils, doivent-ils tout avoir ? Et dans l'état actuel des choſes, n'êtes-vous pas heureux que des hommes avides courent les mers & s'expoſent à des périls ſans nombre, pour enrichir la patrie des tréſors d'un nouveau monde ? Ne jouiſſez-

vous pas vous-même d'une portion de ces biens, n'en jouiſſez-vous pas autant qu'eux ? Ils ont des monceaux d'or ; mais avez-vous compté toutes les peines qu'ils ont eſſuyées ? Sans un aveuglement ſurnaturel, auroient-ils fait un pas, ſe ſeroient-ils fatigués dans l'eſpoir incertain de ſe repoſer ? Un Criton ſe charge de l'approviſionnement de nos magaſins en tems de guerre ; il ſe dévoue volontairement à l'indignation publique, pour le plaiſir d'élever un palais. L'autre ſe rend monopoleur, prend en main tous les deniers publics, s'en rend dépoſitaire, au riſque de voir le glaive de Thémis s'appeſantir un jour ſur ſa tête ; & tous ces ſoins, ces embarras ſont pour ſe procurer une opulence enviée, mépriſée, & trop ſouvent dangereuſe. Je crois qu'un philoſophe devroit encore les remercier : car enfin, dans une ſituation extrême, l'état a eu grand beſoin de leur activité ; l'état étoit perdu, ſans doute, s'il n'y avoit eu alors que des gens paiſibles & modérés. Otez les moyens de fortune, le patriotiſme eſt un mot vuide de ſens ; l'émulation & l'induſtrie ceſſeront entiérement. L'opulence entre donc dans l'ordre politique, qui lui-même eſt une nuance de l'ordre univerſel. La carriere eſt ouverte à tous, & les efforts hardis ſont preſque toujours couronnés. Ces excès ſeront condamnables dans la théorie d'un empire parfaitement policé : mais où exiſte-

t-il ? Remue-t-on la matiere morte ſans levier ? Les nations n'ont-elles pas beſoin d'un levain qui, poiſon par lui-même, étend leur ſphere, ſert à la circulation, leur donne une ſorte de vie & de mouvement ? Et ſi le bien qu'il produit eſt mêlangé de mal, quel eſt l'ordre des choſes où ces élémens oppoſés ne ſe rencontrent pas ? Au figuré comme au phyſique, rien ne prépare plus la corruption des choſes que cet état paiſible qu'on nomme égalité, & qui annonce la mort de la république. — Vous avez des idées & des raiſons de gouvernement & de police que je n'ai pas : mais je connois quelque choſe d'antérieur aux gouvernemens ; c'eſt la juſtice, l'honneur, la probité : car, vous l'avouerez, la cupidité rompt aiſément les liens que ces vertus impoſent aux hommes, & l'exemple de ceux qui ſe plongent dans le luxe ſera contagieux. Que deviendront alors ces appuis ſacrés du genre humain ? — Ces vertus brilleront d'un nouvel éclat ; & quand il n'y auroit que la foule des mécontens pour les admirer ? — L'inhumaine avarice plaiſante quelquefois, mais toujours baſſement. S'il eſt permis de ſe procurer le néceſſaire, autant eſt-on vil & coupable en recherchant le ſuperflu, ſi ce n'eſt pour le répandre auſſi-tôt. En cauſant la miſere des peuples, on ſe rend digne de leur mépris. Il ne faut qu'écouter la voix de la nation, pour entendre

tendre ſon arrêt. Le premier devoir de l'homme eſt de reconnoître les bornes qu'il doit aſſigner à ſes deſirs. — Les impulſions du cœur humain ſont comme celle de la nature : elles ſont fortes & rapides ; & pour mieux frapper le but, elle le paſſe quelquefois. Foible & riſible vertu, raiſon encore plus foible ! vous n'avez jamais eu la force de réſiſter à l'appas ſéduiſant des richeſſes : à leur approche votre faſte tombe, les deſirs reprennent leur cours avec plus de véhémence : ils avoient été ſuſpendus, parce que rien ne déterminoit leur pente ; mais il étoit contre leur nature de remonter vers leur ſource : d'ailleurs, la cupidité réciproque des hommes leur ſert mutuellement de poids & d'équilibre ; & s'il eſt rompu, il ne tarde guere à ſe réparer. Tous les mortels ſont égaux aux yeux de la fortune ; voilà pourquoi elle diſtribue au haſard ſes bienfaits. De deux hommes courageux, l'un monte ſur le trône, l'autre ſur l'échafaud : elle les voit du même œil régner ou mourir dans les tortures. Si les hommes vertueux, ſi les hommes de génie la recherchoient, elle récompenſeroit ſans doute leur aſſiduité ; mais il faut toujours un peu mériter la fortune, & il eſt plus doux de s'emporter contr'elle, que de ployer ſous cette déeſſe qui, reine du genre humain, a le droit de le traiter à ſon gré. — Quoi ! vous ne connoiſſez pas même la fierté attachée à la

vertu ? ſachez qu'elle ne ſait rien demander ; que ſolliciter avec éclat eſt un aviliſſement qui l'outrage. Contente de ſa médiocrité, elle ne vient point groſſir une cour profane ; ſon bonheur eſt dans l'accompliſſement de ſes devoirs ; ils lui ſont plus chers que toutes les richeſſes qu'elle pourroit acquérir ; elle connoît cette paix qui accompagne la modération des deſirs ; elle ſait jouir, mais elle ſait auſſi ſupporter la privation ſans murmurer. Si les récompenſes que la fortune accorde étoient proportionnées au tems qu'on a employé, aux ſoins qu'on s'eſt donnés, & ſur-tout aux vrais ſervices rendus à la patrie, alors je ſerois le premier à fléchir le genou devant cette divinité juſte. — Je vois que des idées d'une perfection chimérique vous dominent : la nature, je le répete, nous donne des deſirs ſans bornes. — C'eſt à nous, s'il eſt vrai, de rectifier les déſordres de la nature. — Eh ! le pouvons-nous ? — Je le crois. — Mais, du moins, la fortune n'eſt-elle pas un moyen pour obliger, & à ce ſeul titre ne devroit-elle pas être chere au philoſophe ? — Celui qui ne ſait obliger qu'avec de l'or, n'obligera jamais : les mortels les plus indigens ſont ceux qui rendent à leurs ſemblables les plus grands ſervices. Le cœur s'endurcit dès qu'il ſe voit indépendant des calamités générales : c'eſt un homme dans le port, qui contemple un vaiſſeau batu

par l'orage ; ce n'eſt pour lui qu'un ſpectacle. Je veux être pauvre par goût, pour conſerver plus ſûrement ma ſenſibilité & ma vertu. — Je vois que nous ne nous entendrons pas. — Je le vois avec douleur. Inſenſés mortels ! reprit le ſage d'un ton élevé, eſt-il poſſible que vous ne puiſſiez rien tirer de votre propre fond, rien trouver dans votre penſée, dans la fermeté de votre ame, dans votre amour pour la vertu, de quoi vous rendre heureux ? Le bonheur eſt en nous, dans des actions bonnes, légitimes, que notre cœur avoue avec complaiſance. Faut-il que vous vous adreſſiez ſans ceſſe à cette déeſſe volage, changeante, capricieuſe, qui gouverne en deſpote aveugle, & qui ne vous careſſe que pour vous précipiter dans les abymes de la folie & de l'imprudence ! . . . A ces mots, le pontife ſourit, & lui prenant la main, il voulut lui mettre au doigt un diamant d'un prix très-conſidérable. Le ſage retira ſa main ſans courroux, & ſouriant à ſon tour, il dit : Que prétendez-vous faire ? C'eſt pour les enfans, que ces bagatelles ſont faites : amuſez-les avec des diamans, des pierres bigarrées, des rubans de diverſes couleurs ; il faut les diſtraire pour les empêcher de jeter un œil ſérieux ſur cette valeur imaginaire qui les éblouit & les trompe. C'eſt bien de l'or & de l'argent dont j'ai beſoin ! Vertus fieres ! courage d'eſprit inébranlable ! étude profonde qui

transportez la vie de l'homme dans la pensée ! venez à moi, remplissez mon ame ; que je mette à profit cet instant qui m'est donné, & qui s'écoule dans la profondeur de l'éternité ! Qu'il ne soit pas perdu pour moi, que je vive tout entier, que je me plonge dans ces idées justes, élevées, propres à fortifier l'ame contre les malheurs inévitables de la vie ! Tels sont les trésors qui seuls ont quelque prix, & que je brûle d'acquérir. Cependant, pour reconnoître le bien que vous me vouliez, marchez sur mes pas, & que je vous montre à mon tour le séjour où je préside.

Je les suivis tout ému. Le ton, la démarche, le courroux noble de ce sage m'avoient frappé ; il nous introduisit dans un temple majestueux, tout éclatant de lumiere. On n'y voyoit point de foule ; le marbre vivifié présentoit de toutes parts les statues de plusieurs grands hommes ; elles portoient le caractere & le feu de leurs ames. L'expression étoit inimitable ; le ciseau avoit donné le mouvement ; ils avoient été peu connus pendant leur vie, à leur mort le cri de l'admiration avoit fait voler leur nom sous ses voûtes augustes ; une multitude de lampes descendoit de ce nouvel empirée, & la clarté qu'elles répandent ne doit jamais finir. Au milieu, je vis un corps immense, formé d'une substance purement aérienne ; c'étoit l'image de la postérité reconnoissante. Elle étoit à

genoux devant un diadême, un bâton de commandant & un livre. C'étoit la couronne de Henri, le ſceptre de Turenne, & l'eſprit des loix. A ſa droite étoit le buſte de Socrate, en face celui de Richardſon. Là, ſe promenoient les Solon, les Épaminondas, les deux Brutus, avec les Fabius, les Scipion, les Caton, les Antonin. Là, ſont les héros qui ont eu la véritable grandeur d'ame, les écrivains illuſtres, les ſages de tous les tems; leur extérieur ſimple & leur air modeſte annonçoient la ſimplicité & la candeur de leurs ames; ils diſoient à la poſtérité: Déeſſe, nous n'avons jamais cherché vos louanges, nous n'avons jamais deſiré vos préſens. La plus pure récompenſe de nos actions a été dans le plaiſir que nous avons goûté à les faire. Pour ſuivre la vertu, l'on n'a beſoin que de l'amour de la vertu même.

La Poſterité répondoit: Vous vivrez éternellement, vous, mes vrais amis; je veux que tous les humains vous connoiſſent & vous reſpectent. Mon plus grand plaiſir ſera de divulguer vos vertus: arrachés pour toujours au ſommeil léthargique de la mort, les filles de mémoire célébreront vos grandes actions. Auſſi-tôt une céleſte harmonie ſe fit entendre; elle s'éleva lentement dans les airs, & par une gradation bien ménagée, elle frappa la voûte ſonore du temple, & de là ſe ré-

pandit dans l'univers. Il n'eſt point d'oreille qui ne ſoit enchantée d'un ſi beau concert. Je ſentis l'ivreſſe délicieuſe que les muſes font couler dans les cœurs ſenſibles. Ah ! je ſuis dans le temple de la gloire, m'écriai-je ; je ne vois ici ni conquérans ni ambitieux, ni tous ces fléaux de la guerre, que la crainte a déifiés ; je vois les vertus éminentes, les talens extraordinaires, qui font le charme & la conſolation du genre humain. Qu'elles ſont viles les inclinations de ceux qui mépriſent la gloire !

Plus ces grands hommes avoient été maltraités de la fortune, plus ils répandoient d'éclat. Le Taſſe & Milton, couronnés des mêmes lauriers, rioient des coups impuiſſans que leur avoit porté le ſort ; ils fouloient aux pieds la face ignoble de leurs Zoïles. Le pontife du temple de la fortune baiſſoit un œil confus. Ces fronts rayonnans avoient ſur les cœurs une autorité ſi douce, ſi naturelle & ſi puiſſante, ils attiroient tellement le reſpect & l'amour, que les cœurs les plus vicieux redoutoient leur mépris. Le ſage éleva ſa voix qui retentiſſoit avec majeſté ſous ces voûtes élevées, & dit : La gloire ne naît point de l'orgueil, de l'ambition, du faſte, de la puiſſance ou de l'intrigue ; ſi l'on ſe proſterne devant l'idole du pouvoir, les démonſtrations de ce reſpect ſont paſſageres & forcées ; il faut des vertus diſtinguées,

il faut des talens reconnus, pour obtenir ce ſuffrage public, qui récompenſe dignement; c'eſt lui qui acquitte la dette que l'homme ne peut plus payer. La gloire ne conſiſte point à éterniſer des ſyllabes, mais à laiſſer un grand exemple. Elle ſe dérobe aux pourſuites empreſſées, & elle ſe plait à couronner l'homme ſimple & modeſte, qui chaque jour a développé ſes vertus avec la chaîne de ſes devoirs. Vous retrouverez ici ce brave & généreux Phocion qui, après avoir commandé des armées nombreuſes, vit la vieilleſſe & l'indigence le ſaiſir ſous ſes lauriers. Il mourut pauvre, il mourut abandonné: quelle fin plus glorieuſe! Vous voyez encore cet Ariſtide, cet homme juſte par excellence; il ſuivit conſtamment ſes devoirs, il fut banni; il ne ſe prêta point aux caprices du peuple, aux ſéductions des magiſtrats. Le ſort réſervé à la vertu l'attendoit. Contemplez Catinat, ſon héroïſme guerrier, ſa philoſophie tranquille; il diſoit dans ſa retraite: J'ai ſervi ma patrie avec zele & courage; dès qu'elle a jugé que mes ſervices lui étoient inutiles, j'ai commencé à vivre pour moi-même; les vœux les plus ardens de mon cœur ſeront toujours pour elle. Ce grand homme dans ſa diſgrace ineſpérée, n'avoit rien à ſe reprocher. Ses ennemis, qui ne ſavoient agir que par des voies détournées, triomphoient de ſon obſcurité; il leur oppoſoit ſa vertu, & cette égalité

d'ame que la vertu ſeule peut inſpirer. Plus bas ; vous voyez ce Fénelon, qui dans le ſéjour de la haine, dans le tourbillon des paſſions fougueuſes, regagna par la modération cette paix que la fureur jalouſe voulut lui faire perdre. Tels ſont les hommes qui méritent l'admiration des ſiecles. On voudra leur reſſembler : ils ſerviront de modele, ils formeront de grandes ames qui ne ſont pas encore nées.

Maintenant, que les Lucullus, que les Craſſus, que les monopoleurs jouiſſent de leur fortune, qu'ils raſſemblent autour d'eux toutes les voluptés ſenſuelles que procurent les richeſſes ; que la foule des plaiſirs ne les abandonne jamais ; qu'ils aient l'aiſance, l'agréable, & même le ſuperflu : j'y conſens ; tel eſt leur lot. Perſonne de bien né n'enviera, je crois, leur coupable opulence. Mais auſſi qu'une barriere éternelle les ſépare de ceux qui ont eu l'honneur pour perſpective, pour aliment & pour but de leurs travaux ; qu'ils ne ſe trouvent jamais ſur la même ligne avec le magiſtrat qui veille à la conſervation des loix, avec le guerrier dont le moindre effort eſt de braver la mort, avec l'écrivain illuſtre qui ajoute aux penſées de ſon ſiecle & à celles du genre humain. Eh ! quelle ſeroit la récompenſe des vertus déſintéreſſées, patriotiques, ſi la même monnoie payoit l'homme vénal & le héros ? Que la tache impri-

mée ſur les mains qui levent les impôts publics, ne puiſſe être effacée par des fleuves d'or ; que les diſtinctions honorables ne leur appartiennent jamais ; qu'elles jouiſſent de tout, excepté de l'apanage des grands hommes.

Le pontife de la Fortune, humilié, vaincu, ſentoit dans ces paroles une force à laquelle il ne pouvoit répondre. — Quels ſont donc les plaiſirs attachés à cette gloire que vous vantez tant ? — C'eſt le ſecret des grandes ames, répondit le pontife du temple de la gloire ; ceux qui l'adorent ſont heureux par elle : la fortune s'épuiſe & s'affoiblit en ſe partageant ; la gloire eſt un patrimoine auſſi étendu qu'il eſt inépuiſable ; la couronne d'un vainqueur ne fait aucun tort aux palmes que moiſſonne un autre vainqueur. Il eſt ſur la terre des hommes dont le nom flatte mon oreille ; je les attends ici, pour les recevoir, les embraſſer, & étendre avec eux l'empire de la penſée, de la raiſon, de la vertu. A ces mots, un feu divin s'alluma dans ſes yeux : je le fixai plus attentivement ; quel étrange contraſte m'offrirent ces deux perſonnages ſi oppoſés ! Le pontife du temple de la Fortune étoit Bourvalais ; celui du temple de la Gloire étoit Corneille.

## CHAPITRE VI.

### *De l'Amour.*

Le triſte mois du Sagittaire annonçoit déjà l'hiver aux cheveux blancs ; le flambeau des cieux ne jetoit plus qu'un éclat pâle, & la nuit plus longue ſuccédoit rapidement au jour. Adieu les plaines riantes, les bois ombragés, les ruiſſeaux tranquilles. Le froid vieillard qui s'aſſied ſur les orages, tout hériſſé de glaces & de frimats, chaſſoit l'automne expirante. Il falloit retourner à la ville, à cette ville tumultueuſe, où toutes les paſſions fermentent, & ſemblent de leur ſouffle impur corrompre l'air qu'on y reſpire. J'abandonnois à regret ces belles campagnes, où ſix mois s'étoient écoulés comme un ſeul beau jour. Au milieu de ma route je m'arrêtai ſur le ſoir dans une hôtellerie pour y paſſer la nuit. Aſſis auprès d'un large foyer, d'où jailliſſoit un feu brillant ; je réchauffois mes mains engourdies, lorſque je vis entrer une jeune femme d'une figure intéreſſante ; ſon geſte & ſa démarche ennobliſſoient la ſimplicité de ſes habits ; elle tenoit dans ſes bras un paquet mollement preſſé contre ſon ſein. A peine fut-elle à mes côtés, qu'elle l'ouvrit & développa d'entre pluſieurs langes le plus bel enfant

qui ait jamais frappé mes regards. Cette ſcene, quoique naturelle & commune, me toucha vivement par les graces, la nobleſſe, la dignité de celle qui la repréſentoit. Reſpectueux admirateur de la tendreſſe maternelle, je la conſidérai néanmoins avec beaucoup d'attention. Les traits les plus fins ſe deſſinoient avec fierté dans les contours d'une phyſionomie douce & touchante; ſes yeux étoient pleins de feu, mais la modeſtie en tempéroit la vivacité; ſa parole étoit ferme, quoiqu'un peu agitée; & cet enſemble formoit un tableau qui m'attachoit tout entier. Encore plus excité par un intérêt tendre que par un penchant curieux, je me haſardai à lui demander d'où elle venoit, & ſi elle avoit encore loin à marcher, chargée d'un tel fardeau. Ce n'eſt point un fardeau, me répondit-elle d'une voix douce; mon enfant m'eſt trop cher pour peſer dans mes bras; ils ne ſe repoſeront de l'avoir porté, que lorſqu'ils l'auront remis dans les bras d'un pere tendrement aimé. Puiſſé-je toucher à cet inſtant heureux! Mais ſi le ſort l'éloigne, l'eſpérance courageuſe ſaura me donner la fermeté de l'attendre. Ces mots, prononcés avec quelque véhémence, m'inſpirerent le deſir d'en apprendre davantage. Je la queſtionnai avec ce ménagement, ce reſpect, qui invitent l'ame par l'accent de la droiture, ſans aucune autre eſpece de vio-

lence. Son cœur naïf ſe trouvant d'abord un peu embarraſſé dans le chemin de la ſincérité, héſitoit à chaque réponſe ; mais enfin, ſoit que ma façon de parler lui inſpirât quelque confiance, ſoit qu'elle trouvât un ſoulagement ſecret à me faire un aveu que je paroiſſois deſirer, elle me parla ainſi : Vous reconnoîtrez aiſément à mon accent que je ne ſuis pas de cette province ; je ſuis née à ***. Je perdis ma mere de trop bonne heure ; bientôt je me trouvai à cet âge où tout paroît ſéduiſant, & où on le devient ſoi-même. Parmi tant d'yeux qui cherchoient à fixer les miens, il s'en trouva deux auxquels il fallut répondre. Je ne pus m'en défendre ; car, en les regardant, je crus voir le bonheur qui y brilloit d'une flamme pure : elle acheva d'embraſer mon cœur. Nous fûmes bientôt d'accord ; nous nous entendîmes ; nos cœurs n'en formerent plus qu'un ; & forcés de cacher notre amour, il n'en devint que plus violent. J'appartenois à des parens aiſés, mais d'un caractere tyrannique. Mon amant étoit jeune, bien fait, ſpirituel, vertueux ; mais ſa fortune étoit de beaucoup inférieure à la mienne. On refuſa de me le donner pour époux ; un homme riche, ſans graces & ſans mérite, vient, me demande en mariage, comme on demanderoit un bijou pour lequel on auroit quelque fantaiſie : l'occaſion parut ſi avantageuſe, qu'on n'accorda à mes

larmes que deux jours pour me décider. On a beau dire, une fille jeune & timide, accoutumée à la ſoumiſſion, ne peut ſe refuſer à la main d'un pere qui, d'un air impérieux, la traîne à l'autel. Je ne me ſentois point cette force; je conſultai mon amant, comme ce que j'avois de plus cher dans le monde, & je lui dit : Je ne vois que la mort qui puiſſe me ſouſtraire aux ordres d'un pere qui ſemble plutôt tonner que commander. Que faire ? Fuyons, me dit-il, ſi vous m'aimez; la ſuite eſt néceſſaire. Et il me ſerra dans ſes bras ſans parler. D'autres pays, pourſuivit-il, nous offrent des aſyles contre la tyrannie; partons; la terre nourrit dans ſa vaſte étendue tous ſes enfans laborieux. Dieu nous a donné des cœurs qu'il a faits l'un pour l'autre : c'eſt à ſa providence qu'il faut nous confier. Venez; c'eſt déſormais à mon bras à guider vos pas. Sa voix douée d'un charme irréſiſtible m'entraîne : l'amour nous prête ſes ailes, mais auſſi ſon imprudence; dans notre ivreſſe, nous aurions été, je crois, juſqu'au bout du monde, ſi le manque d'argent ne nous eût tout-à-coup arrêtés. Surpris, nous nous regardâmes, & déjà endettés dans ce même endroit où vous me voyez, il ne nous étoit plus permis d'en ſortir. Je portois dans mon ſein cet enfant qui charme vos yeux & les miens. Quelle ſituation pour une mere, pour un époux ! Je

l'appelle mon époux, & il l'eſt en effet; nos ſermens mutuels ſont montés au tribunal auguſte de la Divinité : ils n'avoient qu'elle pour témoin; mais aucun de nous n'eſt aſſez vil pour les rompre. Mon époux, dans ſa miſere, ſe ſouvint d'un oncle dont il avoit toujours entendu vanter l'humanité bienfaiſante. Il occupoit un poſte lucratif, non loin de cette contrée. Te réſous-tu, me dit-il, à me laiſſer partir ſeul, pour toucher un parent qui peut nous ſecourir? car je meurs de honte & de douleur de voir l'état où je t'ai réduite. Les travaux de mes mains ſeroient aujourd'hui inſuffiſans. Reſte ici en otage, & ne crains rien... Va, lui répondis-je, en le baignant de mes larmes; moi, douter de ton cœur? Jamais; ce ne ſera point ta main qui me portera le coup de la mort, non.... Il part. Depuis trois mois je n'ai eu aucune nouvelle de lui. D'autres ſoupçonneroient ſa fidélité, mais je ſuis loin de cette horrible penſée; mon époux n'eſt point mort, car le ciel eſt juſte; je ne ſais où il eſt, mais je l'attends chaque jour. Cependant j'ai été livrée aux douleurs de l'enfantement loin d'une vue ſi chere, & qui auroit pu les diminuer; il n'a point reçu ſon fils dans ſes bras, il ne l'a point embraſſé. O ciel! dans quelle inquiétude doit-il être plongé! En quelqu'état qu'il ſoit, il ſouffre, & l'image de ſes maux aggrave les miens. Rien

ne me manque encore ici, il eſt vrai; les gens de cette maiſon ſe ſont intéreſſés à mon ſort; ils n'ont point ſuſpecté mon honneur, ma probité : mais la naiſſance de cet enfant accumule mes dettes. Qu'il eſt dur de devoir de pareils ſervices à la pitié d'autrui ! Quel ſeroit mon déſeſpoir, ſi la religion ne ſoutenoit mon courage ! Je pleure en baiſant mon enfant, lorſque je ſonge que le premier aliment qu'il reçoit eſt à titre de grace : je tremble que l'infortune qui ſe leve à ſa premiere aurore ne l'accompagne le reſte de ſes jours. Dieu, protecteur de l'innocence, aie pitié de lui ! Mon époux, en partant, m'a conjuré de l'attendre ici, de n'en point ſortir, ſur-tout de ne point m'inquiéter, quelque retard qu'il puiſſe arriver; j'en crois ſa parole, comme ſi c'étoit la voix du ciel même. J'ai porté long-tems ce ſecret douloureux ſur mon cœur, vous êtes le premier à qui je me ſois haſardée de le découvrir. On détourne ſi promptement les yeux de deſſus une infortunée, on eſt ſi cruellement ingénieux à lui ſuppoſer des fautes; la pitié de certains hommes eſt ſi outrageante, ſi barbare... Je remarque qu'on commence à ſe laſſer des ſecours que l'on m'accorde; on me demande pourquoi je ne reçois aucune nouvelle de mon époux, s'il reviendra bientôt. Je ne ſais que

répondre. Chacun s'étonne de mon courage, mais perſonne n'a mon cœur.

Je gardois le ſilence, eſſuyant une larme qui naiſſoit dans mes yeux. Elle pourſuivit d'un ton plus animé.... Ah! s'il vivoit, il ſeroit à mes côtés; mais cet enfant, dans qui je l'embraſſe & crois le voir, voilà le lien qui m'attache à l'eſpérance & à la vie. En achevant ces mots, elle le baiſa tendrement, en lui jetant ces inexprimables regards où ſe peint l'énergie de la nature. Elle paſſa modeſtement la tête de cet enfant ſous ſon mouchoir, pour laiſſer librement ſa petite bouche ſucer le lait délicieux de ſon beau ſein. Il étoit d'une blancheur éclatante. J'étois un peu troublé. Qu'elle étoit belle alors! Ah! j'ai vu la majeſté des rois aſſis ſur leur trône; celle d'une mere en cette fonction auguſte eſt bien plus digne de nos reſpects.

Mais tout-à-coup entre avec précipitation un jeune homme un peu en déſordre; il vole dans les bras de cette tendre mere qui jette un cri; il la tient long-tems preſſée contre ſon cœur. Il ne faut point demander qui c'étoit. Muette de tendreſſe, d'étonnement, elle lui préſente ſon fils, ce fils qu'il n'avoit point encore vu. En le prenant dans ſes bras, il ne fut plus maître de lui-même; il levoit les yeux vers le ciel, & des pleurs ruiſſeloient le long de ſes joues; il ſignaloit les ſentimens

mens dont ſon cœur étoit plein, par des exclamations mêlées de cris de joie aigus, inarticulés, & qui reſſembloient preſqu'à ceux de la douleur. Emporté par des mouvemens rapides & qui ſe confondoient, il ſerroit tour-à-tour la mere & l'enfant contre ſon ſein; les larmes de cette innocente créature ébranlerent ſon ame entiere; il y répondit par ſes baiſers. Il ne pouvoit ſe détacher de cette partie de lui-même, qui lui étoit plus chere que ſa vie; & tous les témoins ſe ſentirent agités, à ce ſpectacle touchant, de l'émotion la plus vive. Je partageois la volupté dont ils s'enivroient: l'envie de ſe parler plus librement, les entraîna vers leur chambre. Le jeune homme ſoutenoit les pas de ſon épouſe, dont les forces ſembloient épuiſées par l'excès de la joie. Son œil vigilant n'abandonnoit pas un inſtant ſon fils, & d'un bras protecteur il écartoit l'ombre du danger de cette tête innocente. Je les vis s'éloigner à regret; ils emportoient le plaiſir délicieux que je goûtois à contempler leur tendreſſe mutuelle.

On me conduiſit dans une chambre; j'apperçus qu'elle étoit voiſine de la leur. Une porte mal condamnée, ſimplement recouverte d'une tapiſſerie, me laiſſoit diſtinctement entendre leurs voix. Un ſentiment involontaire me maîtriſe, & me porte à prêter une oreille attentive; le jeune

homme avoit un ton de voix si animé, que je ne perdis pas un seul mot. Tendre amie, disoit-il, livrons-nous au plaisir de nous aimer, puisque c'est le seul qui nous reste, puisque c'est lui qui nous ravit tous les autres biens. Soutiendras-tu avec courage le sort qui nous est réservé? Te sens-tu la force de m'entendre? — Parle sans crainte, répondit-elle; il y a deux heures que j'étois la plus infortunée des femmes, je me sens la plus heureuse: tu vis, tu m'aimes; mon fils dort entre nous deux, nos regards se croisent sur son berceau; c'est une existence nouvelle qui anime mon cœur; qu'ai-je encore à desirer? Si des parens cruels nous refusent la vie, nous la demanderons à toute la terre; nous louerons nos bras à des maîtres dont la tyrannie se bornera du moins à jouir du fruit de nos travaux. Nous pourrons nous aimer en liberté, vivre, travailler & mourir ensemble.

O Dieu! reprit le jeune homme, n'est-on riche que pour être injuste? J'ai volé chez cet oncle, en qui j'espérois trouver un pere; il étoit déjà prévenu par le tien. Dès le premier abord, il m'a reproché d'avoir violé les loix les plus sacrées, d'avoir déshonoré son nom, de m'être rendu digne du dernier supplice. Je ne revenois pas de mon étonnement; je crus qu'il avoit perdu le sens. Il ajouta que celle que j'avois eu l'audace

d'enlever ne ſeroit jamais mon épouſe ; que ton pere en avoit fait le ſerment, & que lui-même avoit promis d'interpoſer ſon autorité pour te remettre en ſes mains.

Il accompagnoit ce diſcours du geſte de l'indignation & du mépris. Quoique ſenſiblement bleſſé, je déguiſai l'état violent de mon cœur ; je lui peignis notre amour tel qu'il avoit été, pur, innocent, imprudent peut-être, mais vertueux. Il m'impoſa ſilence d'un ton menaçant ; il me dit que je n'avois point d'autre parti à prendre que de te livrer entre ſes mains ſans aucun délai, & de me ſouſtraire moi-même par une abſence éternelle aux juſtes vengeances d'un pere irrité. Je lui répondis que la colere égaroit ſa raiſon & déplaçoit à ſon œil les limites du pouvoir paternel ; que tout pouvoit aiſément ſe réparer ſans bruit & ſans violence ; que ſi j'avois commis une faute, cette faute étoit excuſable ; que c'étoit celle de l'amour ; qu'elle obtiendroit grace aux yeux de tout homme ſenſible, n'ayant été ni raviſſeur, ni traître, ni ſéducteur. Comme il ne m'écoutoit point, je voulus abandonner ce parent cruel. Quelle perfidie ! On ſe jette ſur moi, on m'arrête, on me conduit dans les priſons, où je ſuis étroitement reſſerré ; on ne met d'autre prix à ma liberté que de déclarer le lieu de ta retraite. Je garde un généreux ſilence, malgré

toutes les perſécutions & les inſtances les plus artificieuſes. Ma fermeté s'accroît par tout ce que je ſouffre : mais je ſouffrois pour toi ; & à cette ſeule idée, ma captivité ceſſoit d'être horrible. Ma perſévérance change en fureur la colere de ton pere : il arrive, il paroît devant moi, il feint de modérer ſes tranſports, il oſe me promettre ma grace & la tienne, ſi je te remets à lui. C'étoit m'avertir qu'une clôture éternelle t'attendoit ; mais un amant qui craint pour ce qu'il aime, a des yeux trop perçans pour ne pas pénétrer un tel piege. Je lui répondis avec fierté : Votre fille n'eſt plus à vous, monſieur ; vous l'avez tyrannifée ; vous méditez en ce moment la perte de ſa liberté ; vous dreſſez le plan de ſon malheur. Elle m'a choiſi pour époux ; je défendrai ſon choix juſqu'à la mort ; c'eſt moi qui dois répondre de ſa liberté, de ſes jours & de ſa félicité : les droits d'un pere qui ne reſpire que la vengeance cedent aux miens. Et comment oſez-vous contredire un choix qui aſſure ſon bonheur ? Comment oſez-vous prétendre un empire ſur des inclinations auxquelles le cœur même où elles ſont nées ne peut commander ? Je recevrai la mort, avant de livrer à votre aveugle courroux une tête ſi chere ; oui, je mourrai avant de manquer au ſecret que je lui dois.

On me laiſſa quelque tems tranquille. L'homme

chargé de m'apporter quelque nourriture, parut s'intéreſſer à mon état : il m'offrit ſes ſervices, & voulut m'engager à lui confier une lettre que j'avois écrite ; mais je ne pus jamais me réſoudre à y mettre une adreſſe. Pour vous prouver la ſincérité de mon attachement, me dit-il, ſi vous voulez, dès ce ſoir je vous procurerai les moyens de vous échapper, pourvu que vous en profitiez avec précaution. Je le ſerrai entre mes bras comme un libérateur. Il me tint parole, & la nuit ſuivante vit précipiter mes pas vers toi. J'ai marché trois jours de ſuite ſans prendre aucun repos ; & ſi la fatigue m'accabloit, l'amour me prêtoit ſes forces. J'ai tout oublié, tendre amie, maintenant que je repoſe auprès de toi, que tes bras ſont enlacés autour des miens, & que ta douce haleine eſt ſur mon viſage. Cependant, faut-il te le dire ? mon amour n'eſt point ſans inquiétude. J'en crois trop peut-être un preſſentiment fatal ; mais je crains qu'on ne m'ait laiſſé fuir que pour mieux ſuivre la trace de mes pas, & pour mieux s'aſſurer de l'aſyle qui te recele. Si c'étoit un ſtratagême ! Dieu !... J'ai vu, non loin d'ici, une chaiſe de poſte fermée ; je l'ai remarquée dès le premier jour de mon départ, qui ſuivoit la même route que moi. Fuyons, tendre amie, fuyons de ces lieux dès la pointe du jour, & choiſiſſons un aſyle où la Providence daigne nous protéger con-

tre nos perſécuteurs. — Mais comment partir ; répondit la jeune épouſe, lorſque nous ſommes engagés par une dette que nous ne pouvons acquitter ? L'honneur, la probité nous retiennent ici en eſclavage. Dis-moi, cher ami, trouves-tu quelque moyen de les accorder avec la néceſſité où nous ſommes réduits ? — Oui, ſans doute ; mais tu n'y voudras jamais conſentir. — Parle. — Je ne crains que pour toi. Si l'on venoit t'enlever de ces lieux, nous ſerions à jamais perdus l'un pour l'autre, & mon déſeſpoir ſeroit ſans bornes. Fuis avec mon fils, cache-toi dans quelqu'endroit où tu puiſſes demeurer inconnue ; je reſterai ici pour répondre de la ſomme ; je vendrai, s'il le faut, mes habits & les derniers effets qui me reſtent. Peut-être deviendrai-je l'ami d'un cœur compatiſſant & généreux, que nos malheurs toucheront ; alors je revolerai vers toi, & nous ne nous ſéparerons plus. Mais le premier de nos ſoins eſt de te ſouſtraire à la pourſuite d'un pere ; il t'enſeveliroit pour la vie dans une maiſon de douleurs & de déſeſpoir. Mon ſang ſe trouble à cette ſeule penſée... Cependant, ſi ton cœur ne peut ſe réſoudre à me quitter, demeure ; nous mourrons enſemble. — Non, dit-elle ; je cauſerois ta perte, il ſuffit de la mienne. Je ne me flatte point de fléchir un pere irrité ; il m'arracheroit de tes bras. Je fuirai pour mieux aſſurer notre

liberté & notre bonheur.... A ces mots, le jeune homme l'embraſſa ; ils ne ſe répondirent plus que par des ſoupirs ; & une douleur voluptueuſe, qui avoit ſon prix, abattit ſur eux le doux ſommeil qui les ſurprit inſenſiblement.

Mon cœur ému palpitoit avec violence, je donnois des larmes d'attendriſſement à leur ſort. L'ame plongée dans une douce mélancolie, je me diſois à moi-même : Quel eſt ce mouvement ſympathique, dont l'impulſion ; auſſi rapide que victorieuſe, réunit ſi étroitement deux êtres, rend courageux le ſexe le plus timide, & fait ſoupirer le cœur le plus féroce ? O charme invincible de la beauté, ton empire eſt certain, tu ne trouves point de cœur rebelle ! Ne nous le déguiſons pas ; cette même femme en cheveux blancs, courbée ſous le fardeau des années, plus à plaindre encore, plus preſſée des beſoins de la vie, n'auroit point excité dans mon ame une ſenſibilité auſſi vive. Je cherchois à définir cette paſſion active dont je me rappellois par-tout les étonnans effets. Eſt-elle donnée à l'homme pour ſa félicité, ou pour ſon malheur ? Je comparois les exemples de crime & de vertu qu'elle a donnés au monde ; je m'endormis peu à peu dans un torrent de réflexions : bientôt, égaré dans les illuſions d'un ſonge, mes pieds ne touchent plus la terre ; je me ſens tranſporté dans les nues, au milieu d'un char attelé

de colombes qui ſe becquetoient dans le vague des airs, & un objet auſſi raviſſant qu'admirable s'offrit tout-à-coup à mes regards. Une femme d'une taille haute & d'une beauté indéfiniſſable, couronnée d'étoiles, planoit au milieu d'un air pur, au-deſſus de la terre, qui ſembloit s'embellir ſous ſes regards, & s'abreuver délicieuſement d'un lait éblouiſſant que ſon ſein répandoit avec abondance. Son ſein étoit enrichi de pluſieurs mamelles fécondes, rangées dans un ordre parfait; d'une main elle tenoit un flambeau dont les flammes étoient extraites des premiers rayons du ſoleil. Elle l'agitoit avec une grace majeſtueuſe, & des millions de petites étincelles brillantes, en forme de dards, ſe précipitoient avec activité dans toutes les parties du monde. De l'autre main, elle tenoit un fil inviſible aux mortels; ce fil que rien ne pouvoit rompre, paſſoit dans tous les cœurs, & tenoit tous les objets de la terre enchaînés avec des nœuds plus forts que le diamant. Le plus léger mouvement partoit de ce grand principe, & les révolutions les plus prodigieuſes étoient l'effet de ce ſimple reſſort; c'eſt par lui qu'elle développoit le cours des choſes avec une harmonie réguliere & conſtante, qu'elle conduiſoit tout avec une magnifique aiſance; ſa robe tachetée embraſſoit le globe de l'univers, & préſentoit une admirable variété de couleurs

nuancées à l'infini. Elle se suffisoit à elle-même, & jouissoit de ses propres charmes. Dans ses regards se peignoient la tendresse & la sollicitude maternelle ; je n'eus pas de peine à le reconnoître. O Nature, lui dis-je, est-ce toi que j'ai tant cherchée ? est-ce toi que les mortels veulent méconnoître ? est-ce toi, beauté pure, qu'ils outragent à chaque instant ? Elle me jeta un sourire plein de bonté, & dit : Tous les hommes sont mes enfans, mais ces enfans sont volages & rebelles. Ils oublient leur mere ; & plus ils s'éloignent de moi, plus leurs yeux deviennent foibles pour m'appercevoir. Je les conduis doucement par ce fil, en leur cachant la main qui les soutient ; car leur orgueil en seroit blessé. Je leur présente de flatteuses amorces pour qu'ils m'obéissent, & je ne les châtie que pour leur bien, lorsqu'ils s'écartent trop de mes aimables loix : ils murmurent sans cesse contre leur mere ; elle ne les en chérit pas moins. Je veille sur tous leurs besoins véritables ; mais je ne me prête point à leurs besoins factices, qui enflamment & déreglent leur imagination. Ces feux que tu vois partir du flambeau de la vie vont la porter dans les entrailles cachées de la terre ; je tends sans cesse au mouvement, à l'existence, au développement de tous les êtres ; ces feux brillans sont autant de germes reproductifs, source intarissable de joie,

de plaiſir, de bonheur & d'immortalité. Si je ne fais pas mieux, mon fils, crois qu'il ne m'eſt pas donné de faire davantage.

Elle me fit ſigne, & je jetai les yeux ſur un verre concave, d'une large circonférence, étendu à ſes pieds. Quel fut mon raviſſement! Je pouvois appercevoir, à travers ce céleſte microſcope, toute la terre ſous un ſeul point de vue; je pouvois en diſtinguer chaque partie juſques dans les détails les moins perceptibles. Le genre humain m'offroit ce qu'il eſt en effet, une ſeule & même famille; tous ces petits dards enflammés qui jailliſſoient du flambeau créateur, avoient une activité féconde. Le plaiſir animoit la matiere, & elle croiſſoit à vue d'œil ſous cette main fortunée. Les plantes, les fleurs, les arbres penchoient l'un vers l'autre leurs tiges amoureuſes & vivantes; les grands corps ſemés dans l'eſpace, obéiſſoient à ce mouvement univerſel; les atomes ſe pourſuivoient; chaque deſir voloit vers ſon aliment; chaque étincelle enflammoit un objet & le dévoroit comme ſa proie. Le métal vivifié dans la mine étendoit ſes branches, & les uniſſoit en ſilence; le caillou le plus dur s'incorporoit à la pierre qu'il faiſoit groſſir; les oiſeaux aux ailes étendues cherchoient la volupté dans l'azur des cieux; les habitans des eaux reſſentoient ce feu ſubtil dans leur humide demeure; & parmi les

ſables brûlans, le fier lion, les crins hériſſés, l'œil étincelant, ſuivoit ſa compagne en rugiſſant de plaiſir, tandis que dans le creux des antres ſourds, la tigreſſe, allaitant ſes petits, ne repréſentoit qu'une mere ſoigneuſe & tendre.

Cette flamme inépuiſable, toujours une & toujours diviſée, multiplioit à l'infini l'amas prodigieux des êtres; mais l'excès de cette population ſeroit devenu effrayant, ſi la main de la deſtruction n'eût arrêté une partie de ce cours intariſſable. La Nature gémiſſoit en voyant la moitié de ſes enfans inceſſamment ſacrifiée à l'autre; elle détournoit les yeux de cette main dévorante qui les précipitoit dans la mort lorſqu'à peine ils étoient nés: mais, fille ſoumiſe du Dieu qui l'a créée, elle adoroit ſa volonté ſans chercher à la comprendre. Les individus ſe détruiſoient, mais l'eſpece ſurvivoit & ſembloit immortelle. Profite, me dit-elle, des inſtans précieux qui te ſont accordés; n'égare point ta vue ſans fruit ſur cette multitude d'objets dont aucun œil humain ne peut embraſſer les rapports: arrête-toi ſur l'homme, comme ſur le plus parfait, mais auſſi comme ſur le plus ſingulier de mes enfans; c'eſt lui qui doit préférablement t'intéreſſer. Ne diroit-on pas qu'il eſt le terme & le centre de ce monde, tant il a ſu tout aſſujettir à ſes beſoins ou à ſes plai-

ſirs ? Saiſis quelques exemples, car il ne t'eſt donné que le coup-d'œil.

Je portai mes regards avec rapidité, & je découvris dans de vaſtes contrées qui nous ont été juſqu'ici inconnues, un ſauvage nu, mais libre, ſe promenant ſur la terre & n'y étant point enchaîné, n'ayant que Dieu & la Nature au-deſſus de ſa tête, jouiſſant des biens qui s'offroient à lui ſans les analyſer, content du préſent, & ne ſe forgeant point dans l'avenir des fantômes imaginaires. Son corps étoit ſouple & robuſte, ſon œil vif & perçant, ſon oreille prompte & ſûre, & ſa démarche avoit une fierté dont rien ne nous préſente l'image dans nos climats dégénérés ; une étincelle du flambeau créateur avoit volé dans ſon ſein. Embraſé de ce feu, il erre ſur le ſommet d'une montagne ; c'eſt là qu'il a prévenu l'aurore : il regarde le ciel, contemple la nature, & demande à chacun d'eux cette volupté dont ils ont mis le principe brûlant dans ſon cœur. En promenant ſa vue avide, impatiente, il découvre dans le fond d'un vallon l'objet qui lui étoit deſtiné ; l'éclair eſt moins prompt ; il vole, s'élance en trois bonds, pourſuit à la courſe cette beauté fugitive ; il la fatigue bientôt. Laſſe, abattue, elle tombe ſur un lit de verdure : il ſe précipite dans ſes bras, & leur foible réſiſtance annonce les ſecrets deſirs dont

elle-même eſt conſumée. Ce n'eſt point le délire de l'imagination qui les unit & les enflamme, ce n'eſt point une paſſion terrible qu'on reconnoît à ſes égaremens ou à ſes excès : c'eſt plutôt l'énergique & chaſte impulſion de la nature, qui conſomme avec ſageſſe le miracle de la reproduction des êtres. Jamais la volupté ne fut plus vive & plus pure ; il a dépoſé les feux bienfaiſans de l'amour dans un cœur reconnoiſſant & ſenſible. La pudeur de cette beauté mourante ne conſiſte point dans les grimaces d'une réſiſtance auſſi ridicule qu'involontaire, mais dans cette modération qu'avoue le bonheur. Elle jouit ſans crainte comme ſans remords : on la verra déſormais attachée aux pas de celui qu'elle reconnoît pour ſon vainqueur & ſon maître. Ce n'eſt point le lien de l'eſclavage qui la captive, c'eſt le nœud de l'amour & celui du plaiſir : ils errent librement ſur une terre féconde, qui n'eſt point vendue au démon de la propriété. Le jeune ſauvage a plus de grace & de majeſté auprès de ſa compagne ; ſon œil eſt plus doux, ſon front plus ſerein. Le moment arrive, où il faut rendre avec douleur le fruit d'une union voluptueuſe : c'eſt aux bords d'une fontaine que ſe paſſe cette ſcene attendriſſante ; elle ſurmonte toutes les peines d'une mere pour n'en goûter que les plaiſirs. Le cœur du ſauvage eſt ému d'un ſentiment nouveau & ſupé-

rieur à tout ce qu'il a encore reſſenti ; il reçoit dans ſes bras vigoureux ſon enfant qui annonce déjà la force & la ſanté de ſon pere ; il reconnoît ſon ſang ; & il ne lui ſera pas plus poſſible de s'en détacher, que de renoncer au ſentiment intime de cette liberté qu'il idolâtre, ſans ſavoir qu'il peut la perdre.

Tu vois, me dit la Nature, les enfans qui ſont demeurés les plus fideles à mes loix ; d'autres bien moins ſenſés ont voulu réaliſer les rêves de leur eſprit. Ils ont rougi de leur nudité & de leur bonheur ; ils ont rejeté mes bienfaits, ils ont fait un code bizarre.... Si je les abandonnois à leurs propres loix... Mais, non ; l'inſtinct, leur premier guide, cet inſtinct qui, malgré eux, les porte au bien, veille, en dépit de leur orgueilleuſe folie, à la conſervation de l'eſpece.

Je reportai la vue dans le verre myſtérieux, & j'apperçus des hommes policés. Ils ſe reſſembloient preſque tous ; on ne diſtinguoit plus leur taille, & tous leurs mouvemens ſembloient gênés. La même main qui bâtiſſoit leur coëffure formoit l'intérieur de leur tête, & la penſée étoit devenue moins libre que la mode. Ils ſe croyoient ſages, & n'étoient que malheureux. Les deux ſexes, diverſement habillés, marchoient l'un vers l'autre avec une gravité ſinguliere, ſe cachoient d'abord avec grand ſoin l'effet des petites étincel-

les, ſe parloient pendant long-tems de toute autre choſe que de ce qu'ils vouloient ſe dire, & après s'être trompés réciproquement, la vanité achevoit l'ouvrage du menſonge. Chacun intéreſſoit de ſon côté d'autres gens pour qu'ils conſentiſſent à l'union qu'il avoit deſſein de former. On s'aſſembloit, on conſultoit, on peſoit ſcrupuleuſement la fortune; & pour peu qu'elle fût inégale, tout étoit rompu. Souvent pour concluſion on envoyoit à trois cents lieues de là demander à Pierre ſi Jacques pouvoit en ſûreté de conſcience s'unir à celle qu'il aimoit: Pierre prenoit de l'argent, & puis écrivoit oui. Alors c'étoient des cérémonies ſans fin, on chantoit le matin, on danſoit le ſoir, & on laiſſoit les époux ſeuls, lorſque ſouvent le deſir étoit paſſé. Vois, me dit la Nature: au bout de toutes leurs extravagances, les voilà qui reviennent à moi comme ils y reviendront tous; ils mettent bas les habillemens dont ils ſont embarraſſés. Mais cette flamme active que je leur envoyai pour leur bonheur, briſée dans ſa direction, n'a plus la même force; elle s'eſt éteinte parmi ces longs débats. J'y perds un enfant fort & vigoureux; je n'ai plus que celui de la gêne & de la contrainte; leur race dépérit, décline en beauté, en vigueur; les ames ſont auſſi foibles que les corps. A peine ſont-ils nés, qu'on leur imprime l'empreinte de l'eſcla-

vage. Les bandes, les entraves ſont toutes prêtes, & on les y ſoumet avec une joie triomphante, à peu près comme dans les priſons on fête le nouveau venu qui vient partager la diſgrace commune. Que d'idées chimériques ils ſe ſont forgées ! Que leur génie a été funeſte ! Que la raiſon leur a fait ſacrifier de goûts innocens & délicieux ! Les remords importuns, les ſombres réflexions, les agitations perpétuelles, voilà l'ouvrage de ces hommes ſuperbes. Il n'y a pas longtems qu'ils avoient la folie barbare d'écraſer à coups de pierres ceux qui, cédant aux traits que je leur inſpirois, s'uniſſoient de concert ſans l'avis ni la permiſſion de perſonne. Aujourd'hui ils ſe contentent de les railler ou de les mépriſer, en les enviant ſecrétement. Ils ſe plaiſent à exercer les uns ſur les autres une tyrannie profonde & cruelle. Ils ont tellement étendu le fil de leurs loix ſur toutes les parties de la terre, qu'on rencontre ce fil à chaque pas, & qu'il faut être bien adroit ou bien heureux pour ne le point rompre. C'étoit là le ſecret de faire beaucoup de mal - honnêtes gens ; & ils l'ont parfaitement perfectionné, en interdiſant mille choſes légitimes & innocentes. Puis-je regarder ſans frémir ces ſerrails nombreux, peuplés d'eunuques, ſombres perſécuteurs des plus parfaites beautés qui languiſſent dans les horreurs d'un déſeſpoir qui ne finira

finira qu'avec leur vie ! Elles attendent d'un deſpote pâle, énervé, un foible ſoulagement qui ne fait que les irriter, tandis qu'un ſerrail d'hommes conviendroit bien mieux à chacune d'elles. Dans d'autres climats, il eſt d'autres ſerrails, où elles ſemblent adorer leur joug, où un ſoupir vers moi eſt une impiété, où dans de longs cantiques elles vantent au Créateur le refus qu'elles font de perpétuer la race des hommes. Il faut qu'elles la jugent bien méchante, pour oſer parler ainſi. J'ai mon tour; je les châtie cruellement; elles ont beau crier dans leurs couches ſolitaires, arroſées de larmes : O Nature ! Nature ! Je pourſuis mon cours, & leur repentir me venge du mépris qu'elles ont fait de mon pouvoir.

Je n'étends pas moins mon indignation ſur ces débauchés qui ne ſont ſoumis qu'à leurs ſens, qui brûlent leur imagination dans une poéſie laſcive. Malheureux ! ils ignorent que le plaiſir, pour être goûté, doit être ſimple, naturel, facile; ils ne connoîtront que le tourment de l'impuiſſance; la coupe de la volupté n'eſt point faite pour leurs levres enflammées d'un poiſon mortel. Je proſcris encore ceux qui ſe font un jeu de déchirer un cœur crédule, & ces corrupteurs infames de l'innocence, & ceux qui font un abus déteſté de mes bienfaits, & ces monſtres qui outragent mes loix. Je rejette tous ces enfans pervers : je les

accuſerai un jour aux yeux du Créateur, & ils ſeront punis; car tout ce qui eſt excès ne vient pas de moi.

Il en eſt d'autres qui voudroient borner ma fécondité. Faux calculateurs des biens de la Providence dont ils ſe méfient, ils oſent craindre de mettre au monde un être qui, ſelon eux, ne trouveroit ni aſſez de place ſur la terre, ni cette terre aſſez abondante pour les nourrir. O que les loix qu'ils ont faites ſont mauvaiſes, puiſqu'il eſt ſi difficile de vivre chez ces hommes réunis en ſociété! Mais, quoiqu'ils aient tout gâté, que ne connoiſſent-ils combien cette ſpéculation intéreſſée eſt outrageante envers moi, & criminelle aux yeux du Créateur! Tout leur crie: Qui es-tu? Comment exiſtes-tu? Eſt-ce toi qui fais mûrir les préſens de la terre? Ce pepin que tu enſevelis dans ſon ſein, ſais-tu par quelle magie il va croître, s'élever à quatre fois ta hauteur, te couvrir de ſon ombrage, te nourrir de ſes fruits? Eſt-ce toi qui l'as couronné de feuilles? Eſt-ce toi qui donnes la vie? Qu'as-tu donc à tant ſpéculer? Va, marche où la Nature te conduit; c'eſt elle qui répond du reſte.

Si tu t'étonnes encore de voir régner un ordre auſſi admirable parmi ce chaos de fauſſes opinions & de triſtes extravagances, ſonge que c'eſt à ma bonté vigilante que cet ordre eſt dû. Je n'aban-

donne point mes enfans, quoiqu'ils dreſſent des autels à la folie ; ma tendreſſe ingénieuſe redouble de ſoins. Je me déguiſe ſous le maſque qui les ſéduit, j'amuſe leur foibleſſe, j'emprunte leur langage, je me prête à leurs caprices, pour mieux les conduire au but où je veux les mener. Je leur cache juſqu'à mon pouvoir ; je tiens toujours leur cœur entre mes mains par ce fil indiſſoluble ; mais j'agis ſans violence. J'ai vu qu'ils aimoient les illuſions, les ornemens de l'imagination ; je les ai employés pour reſſerrer leurs chaînes heureuſes ; j'ai fondu tous les ſentimens du cœur humain dans ce penchant primitif, puiſqu'ils ne veulent point que leurs plaiſirs ſoient exempts d'alliage. L'eſtime, l'amitié, l'amour-propre, la vanité, & juſqu'à la fortune, ſont venus augmenter le domaine de cette paſſion. De libre & de folâtre qu'elle étoit, elle eſt devenue, il eſt vrai, ſérieuſe & terrible : l'art n'a fait qu'augmenter ſon aſcendant ; elle a produit alors des incendies : mais j'ai préféré quelques déſaſtres à l'anéantiſſement de l'eſpece. Il s'agiſſoit de la conſerver, doublement opprimée ſous les fers de la ſuperſtition & de la tyrannie. Par mon adreſſe, ſon effet inviſible à ſu braver les regards du plus fier deſpote ; & cette jeune fille, timide & modeſte, ſous le joug de la contrainte, en dit plus à ce jeune homme d'un coup-d'œil, que

ſi dans une entiere liberté elle ſautoit à ſon col, & s'abandonnoit à tous les tranſports de ſon amour.

A préſent, qu'ils gravent des loix bizarres ſur l'airain & la pierre ; que dans leur enthouſiaſme pompeux ils croient me ſubjuguer ; qu'ils entaſſent préjugés ſur préjugés : je me rirai d'eux, je me gliſſerai toujours parmi leurs jeux, leurs badinages, leurs cérémonies. Ils auront beau m'habiller de vingt couleurs différentes, je tirerai le fil ſecret de leurs cœurs. Cet endroit eſt mon ſanctuaire, j'y régnerai quoi qu'ils faſſent ; ils ne pourront m'en chaſſer ſans s'anéantir eux-mêmes.

Et crois-tu, ſans moi, que cette chaîne ſolemnelle que viennent de ſe donner ces deux amans dans un appareil impoſant, ne ſeroit pas rompue auſſi-tôt que formée, ſi le plaiſir que leur préparent mes mains, n'ourdiſſoit la trame ſecrete de leur union ? C'eſt la chaîne de la volupté, & non celle des loix, qui maintient leur intelligence, tandis que cette derniere, dans ſon oſtentation, s'en attribue toute la gloire.

Pendant que la nature me parloit, mon œil appliqué ſur le verre voloit d'objets en objets ; je contemplois, avec une émotion inexprimable, les effets étonnans de ce flambeau qui vivifioit l'univers. Ces hommes qui ont fait trembler la terre ſous le déluge de leurs armes, qui paroiſ-

ſoient des dieux à l'univers épouvanté, les bras rougis de carnage, la foudre dans les mains, tomboient aux genoux d'une beauté timide, abaiſſoient la hauteur inſultante de leurs regards, pour mendier un coup-d'œil. Tous ces cœurs endurcis aux meurtres ſoupiroient; mais quelquefois les vœux des maîtres du monde étoient dédaignés. Un berger l'emportoit ſur un monarque: la beauté vertueuſe préféroit ſon amant à tous les tréſors; & la tyrannie des deſpotes confus, reculoit à l'aſpect de la barriere invincible où expiroit leur vaſte puiſſance.

Mais hélas! lorſque ce feu tomboit ſur des ames perfides, accoutumées au crime, alors la rage évoquoit les furies de l'enfer; on méditoit les noirs complots; on aiguiſoit le fer; on préparoit les poiſons; on portoit l'embraſement de la haine & de la vengeance parmi les ténebres paiſibles de la nuit; le chaume étoit dévoré, les palais réduits en cendres, & les monumens affreux de la jalouſie épouvantoient ceux même qui les avoient dreſſés. O Nature! pourquoi ſecoues-tu ce flambeau ſacré ſur ces ames féroces & viles? Elle me fit ſigne, & je vis dans le verre concave les ſerpens, les tigres, les pantheres, les inſectes gonflés de venin, les animaux les plus affreux, reproduire leurs ſemblables dans leurs horribles embraſſemens. La nature détour-

noit ſon auguſte viſage, & gardoit un profond ſilence.

Et cependant toutes les actions courageuſes, toutes les productions du génie, avoient pour principe ce feu vivifiant; il accéléroit les progrès de l'ame, il agrandiſſoit le cercle des idées, il faiſoit parcourir avec une rapidité ſurprenante une carriere où l'on n'auroit fait que ramper peſamment ſans ce noble aiguillon. Tous les ſacrifices qui tiennent à l'héroïſme lui étoient familiers; toutes les entrepriſes élevées lui étoient naturelles, & dans l'univers il n'étoit point de plus beau ſpectacle qu'un cœur vertueux, échauffé de cette flamme divine. Toutes les vertus de la ſociété naiſſoient de ce ſentiment précieux, comme d'une ſource épurée. Alors elle n'avoit plus cette activité turbulente qui la rend funeſte; elle étoit douce, modérée, & elle anéantiſſoit les peines de la vie, pour laiſſer régner à leur place cette ſatisfaction intérieure, le plus ſûr gage du bonheur.

Mais ce qui me plaiſoit ſur-tout, c'étoit de voir cette égalité primitive des hommes reprendre dans les pays les plus civiliſés ſes droits antiques; les rois deſcendoient du trône & mettoient bas le ſceptre, la couronne & le manteau royal. Les dignités de toute eſpece n'étoient plus regardées que comme un fardeau gênant qui nuiſoit aux embraſſemens de la volupté. Les tiares, les dia-

dômes, les mitres, les ſimarres, les caſques, les mortiers giſſoient épars, & étoient ſouvent foulés aux pieds dans une impatience amoureuſe; & je me diſois : Ils viennent tous nus au monde, ils rentreront tout nus dans la terre ; ils quittent tout ornement étranger pour ſe livrer aux inſpirations ſecretes de la nature : & vous ne ſeriez pas tous égaux, ô mortels ! Ah ! cet appareil momentané, dont quelques-uns d'entre vous ſe décorent, ne ſont que les livrées de la folie, qu'ils dépoſent ſagement lorſqu'ils veulent être heureux.

Je ne concevois pas comment ils pouvoient reprendre ce maſque incommode, importun, qu'ils venoient d'ôter avec tant de délices ; mais l'habitude leur rendoit ce devoir indiſpenſable, & ils étoient contraints de conſerver par orgueil ce qu'ils avoient adopté dans leur premier délire. Leur injuſtice alloit juſqu'à accuſer la Nature des entraves qu'ils s'étoient donnés eux-mêmes, tandis qu'elle ne tendoit qu'à ſupprimer les obſtacles qui nuiſoient à leur félicité.

Alors la Volupté au viſage riant, à la démarche aiſée, s'avança vers la Nature, qui étoit ſa mere. Elle reconnut ſa fille à ſon œil chaſte, à ſon front coloré d'une vive pudeur ; elle lui donna en ma préſence une coupe d'or, & lui dit : Allez parmi les hommes, qu'ils puiſent le

plaiſir dans votre coupe enchantereſſe, qu'ils ſe déſalterent, mais qu'ils ne s'enivrent pas. L'orgueilleuſe ambition ſera elle-même votre eſclave, & plût au ciel qu'elle demeurât toujours enchaînée à votre char! La volupté deſcendit ſur la terre, & l'homme brava tous les maux pour ſe repoſer un inſtant dans ſes bras. Ce fut pour elle qu'il apprit à combattre, à triompher ou à mourir. Il cueillit des lauriers épineux pour obtenir un ſourire de ſes levres. Eh! qui pouvoit réſiſter aux attraits de cette aimable ſouveraine? Mais pourquoi vouloir y réſiſter? Tout étoit engourdi dans le monde, ſi par un rayon du plaiſir elle n'y portoit le mouvement & la vie. Ame des êtres animés, elle repouſſoit inceſſamment la main abſorbante de la mort; c'eſt elle qui entretenoit l'immenſe création. Le farouche miſanthrope pourſuivoit ſon image dans les rêveries de ſa noire mélancolie. Il verſoit des larmes, & blaſphémoit en l'adorant, cette reine de l'univers. Une voix douce fit entendre ces mots dans les airs: Mortels, ne combattez point ſes douces amorces; elles tiennent aux ſens de l'homme, à ſon intime & profonde exiſtence. Avouez, ſages atrabilaires, avouez que ſon miel eſt doux. Ce que la nature aime eſt néceſſairement bon: le plaiſir eſt le baume de la vie, le plaiſir éleve dans le cœur un ſentiment de reconnoiſſance pour l'Auteur de

l'univers. Les cantiques de la raiſon ſont froids ; mais lorſque le cœur les féconde & les colore, alors ils ſont brûlans, ils percent la voûte des cieux, ils portent l'encens d'un digne hommage aux pieds majeſtueux de l'Éternel. Aimable & ſublime législatrice, douce Volupté ! commande, mais ne ſois pas tyrannique. Que tes loix gracieuſes n'enfantent point l'ivreſſe, mais un ſentiment réfléchi. Tu n'es pas deſcendue des cieux ſur la terre pour abrutir l'homme, mais pour l'ennoblir ; ne viole point ta fin glorieuſe ; tu te détruirois de tes mains, & tu deviendrois ton propre bourreau. Cette voix étoit celle de la Modération ; elle embraſſa la Volupté, & la Volupté me parut plus radieuſe. Je la vis dans cette paiſible & parfaite jouiſſance qui eſt ſans trouble, ſans inquiétude, ſans emportement ; le plaiſir n'étoit plus ce mouvement machinal qui fatigue les ſens plus qu'il ne les ſatisfait ; il étoit auſſi durable que modéré ; ſon ivreſſe tranquille ne tranſportant point l'ame, n'empêchoit pas ſes ſublimes fonctions, & aucune loi n'étant violée, la nature répandoit ſes largeſſes dans l'ame heureuſe qui l'avoit reſpectée.

O tendre, ô ſoigneuſe mere ! m'écriai-je tout-à-coup en reculant d'horreur ; quel horrible revers ! que vois-je ? quelles ſont ces flammes livides qui tombent de ton flambeau ? Comment

oſent-elles ſe mêler & ternir l'éclat des flammes brillantes de la Volupté ? Nature, que ta beauté eſt flétrie ! Ciel ! que de malheureux périſſent en ſe livrant à leur ardeur ! Cette flamme impure ſort-elle des gouffres infernaux ? Elle en porte avec elle tous les tourmens. L'homme atteint de cette vapeur empoiſonnée, abhorre ſon exiſtence, la perpétue avec horreur, & tranſmet ſon déſeſpoir dans toute ſa race infortunée. Il friſſonne en embraſſant le plaiſir, & il y cede pour ſon malheur. Comment oſes-tu couronner ſon ouvrage, & donner la vie à des innocens qui un jour maudiront juſtement & leur pere & toi ? Je vois l'adoleſcent dans l'âge de l'imprudence, de la fougue & du plaiſir, receler à ſon inſu ce poiſon dans ſes veines ; il le communique innocemment à ſa tendre amante ; ils périſſent dans la fleur de leurs beaux jours ; ils meurent dans des ſupplices ſolitaires, & le poids de la honte vient aggraver celui de la douleur. Il eſt d'autres fléaux ; mais du moins la peſte s'annonce, & n'a qu'un cours paſſager ; la famine préſente quelques reſſources, & n'anéantit pas l'eſpoir ; l'incendie de la guerre s'arrête ; les volcans tonnent avant de vomir leurs feux : celui-ci, plus épouvantable, ſemble immortel ; il s'eſt répandu ſur toute la terre ſous l'appât perfide de la volupté. Feu dévorant & caché, il mine la race entiere des hommes ; il

l'infecte en ſilence d'un venin horrible ; il détruit le plaiſir qui eſt plus que la vie ; il corrompt le ſeul bien conſolateur mêlé à la foule de nos maux ; il frappe l'innocence, & dans elle les générations futures. Nous ſerions trop heureux, s'il ouvroit tout-à-coup les abymes de la mort. Mais non ; le lait pur que tu diſtilles ſe tourne dans ton propre ſein en un poiſon lent, & tes mamelles ne ceſſent d'abreuver tes enfans de ce breuvage homicide & douloureux.

Mon fils, me répondit la Nature, n'inſulte pas aux plaies dont je ſuis couverte, & dont je gémis la premiere. Dieu a permis au mal d'épancher ſon amertume dans mon ſein, & je le ſentis en même tems déchiré en pluſieurs endroits par les dents aiguës de ce bourreau renaiſſant. J'avois caché cette peſte dans des isles preſqu'inacceſſibles ; l'imprudente audace des hommes a tout franchi. Que je fus conſternée, lorſque je vis l'avide Européen porter la déſolation au ſein de l'Amérique, & dans ce même ſang innocent qu'il avoit verſé par torrens, vouloir tranſmettre ſon ſang barbare ! Il en fut puni, & l'Amérique eſt vengée. Les progrès de la contagion furent auſſi rapides qu'affreux. Je me crus perdue, & j'élevai mes regards vers ce ſéjour, où la Juſtice ſévere & la Miſéricorde ſouriante, les bras entrelacés, ſoutiennent enſemble le trône de l'Eter-

nel dans tout l'éclat de ſa majeſté. Il daigna faire ſigne à l'Eſpérance, & cette avant-couriere du bonheur vint, me ſoutint dans ſes bras; le baume de ſes paroles entra dans mes bleſſures. Fille ſenſible de l'Eternel, me dit-elle, confie-toi entiérement en ſa clémence; le plan du Créateur eſt vaſte, & il ne t'eſt pas permis de tout connoître; la ſoumiſſion & le courage, voilà tes devoirs & tes vertus. Si le fer brûlant de la douleur purifie ta chair, c'eſt l'opération d'un inſtant; elle ſe réduit à une minute imperceptible, en comparaiſon des ſiecles qui doivent s'écouler. Tu es devant Dieu, ô Nature! comme un enfant eſt devant ſa mere; elle ſemble quelquefois l'abandonner un moment, pour voir de quel côté il tournera la tête: mais s'il ſourit, s'il étend vers elle ſes foibles bras, comme vers ſon unique aſyle, alors elle court le reprendre dans ſes bras maternels; elle le preſſe avec plus d'amour contre ſon ſein; elle l'appelle à jamais ſon cher fils, ſon fils bien aimé, qui l'a reconnue, qui lui a ſouri tendrement & avec confiance. Encore un inſtant, te dis-je, & tu ſeras initiée dans tous les ſecrets de l'Etre ſuprême, & tu liras le plan de la création dans ſon ſein lumineux, & tu ne rouveras plus d'ombres ni de nuages, & tu ſaiſiras Dieu lui-même. Le mal phyſique eſt le

marteau qui frappe ſur l'éternité, pour en faire jaillir la ſource du bien moral....

Un bruit diſcordant & plaintif ſe fit entendre, & me réveilla tout-à-coup; il partoit de la chambre voiſine, où j'avois laiſſé ces amans malheureux, dont l'aventure m'avoit ſi vivement intéreſſé la veille. J'accours. Quelle ſcene terrible & touchante! Un homme enflammé de fureur, que je reconnus pour le pere de cette jeune femme, vouloit l'étrangler de ſes mains; ſon amant le retenoit d'un bras vigoureux, & ſembloit, en le ménageant, le contenir de toute ſa force. Tour-à-tour il prioit & combattoit; il paroiſſoit à-la-fois, & le dieu protecteur de cette femme éplorée, & un fils ſuppliant & ſoumis. Toute la maiſon étoit accourue au bruit; pluſieurs gens, qu'échauffoit la voix de ce pere furieux, s'efforçoient de ſe rendre maîtres du jeune homme, tandis que les autres ſpectateurs, émus, attendris, prenoient ſa défenſe. Cependant aux ordres d'un exempt muni d'un pouvoir redoutable & qu'il fit connoître, au front courroucé d'un pere qui réclamoit les droits qu'il avoit ſur ſa fille, tout céda; la force eut ſon effet.

On ſépara les deux amans qui ſe tenoient étroitement embraſſés. Je les vis tomber du comble du déſeſpoir dans le ſilence morne de la douleur;

ils paroiſſoient anéantis, & comme deux victimes qu'on va traîner au ſupplice.

J'apperçus l'enfant nouveau né à demi-éveillé par ce tumulte, & qui ſe débattoit dans ſon berceau. Encore agité de mon ſonge, & plein de l'image de la Nature, un mouvement extraordinaire m'inſpire. Tout-à-coup je prends cet enfant dans mes bras, & le préſentant à ce pere inflexible : Monſieur, lui dis-je d'une voix ferme, voici un enfant qui a beſoin d'un pere; c'eſt votre ſang qui fait palpiter ſon jeune cœur, & ce cœur doit un jour bénir celui qui aura pris ſoin de ſa foibleſſe, ou déteſter celui qui l'aura abandonné. Voilà celui dans qui vous devez revivre, & dont la voix fera un jour ou votre gloire ou votre opprobre. Voyez cet innocent que votre barbarie veut priver de tout; voulez-vous qu'il vous maudiſſe ? Le crime de votre fille eſt d'avoir cédé à un mouvement qui vous a maîtriſé vous-même plus d'une fois, & que vous n'avez pu dompter. Elle a mis au monde, ſans votre aveu, peut-être ſans le ſien, un fils qui ne doit point être coupable à vos yeux. Il ne tient qu'à vous de réparer cette faute, & de légitimer ce fils qui doit vous chérir & vous reſpecter. Des préjugés cruels vous feront-ils ſacrifier ce que vous avez de plus cher au monde ? Quant à ce jeune homme, il aime, il eſt aimé; il vous offre une

main vertueuſe ; quelles richeſſes demandez-vous donc ? Ah ! le ſourire de cet enfant, avouez-le, a plus de charme & de valeur qu'un triſte monceau d'or. Sa mere eſt votre fille ; c'eſt un cœur nouveau que vous acquérez. Quel autre titre doit porter le pere de cet enfant que celui de ſon époux ? Il le mérite, puiſqu'il en a rempli les devoirs ; eſtimez ſon courage & cette ame ſenſible & fiere, qui vous aime malgré vos rigueurs.

Ce pere, encore plus frappé de l'aſpect de cet enfant que de mon diſcours, reſtoit immobile en le contemplant. Il s'étoit débarraſſé d'une partie de ſes langes ; & ſoit l'effet du moment ou d'un heureux haſard, il fixoit ſon aïeul avec la même douceur qu'il fixoit ſa mere. Il lui tendoit même en ſouriant, deux petites mains innocentes. Je me haſardai à le remettre dans ſes bras. Voilà ſon aſyle, m'écriai-je ; il eſt dans le ſein de la nature, il n'en ſortira pas ; ce ſein ne ſe fermera point à ſes pleurs. Pourroit-il le rebuter ?... Son viſage commençoit déjà à trahir l'émotion de ſon cœur ; il s'efforçoit vainement de la déguiſer. Dans ce premier trouble, il ne put s'empêcher d'approcher cet enfant de ſa bouche, & de le baiſer. La mere déſolée, attentive à tous ſes mouvemens, ſaiſit cet inſtant ; elle ſe jeta à ſes pieds ; & d'une main ſoutenant ſon enfant, le preſſant contre le viſage d'un pere, elle prit

ſa main de l'autre, & l'arroſa d'un torrent de larmes. Le jeune homme, quoiqu'un peu éloigné, mit lui-même un genou en terre; & moi debout, les yeux humides, les bras étendus, j'excitois ce pere déjà ébranlé à la pitié, à la commiſération. Il ne tarda pas à porter une main à ſes yeux pour en eſſuyer une larme; & gardant un ſilence qui préſageoit quelque grand événement: Tu m'as vaincu, dit-il tout-à-coup à ſa fille; je ne m'attendois pas à ce coup de tonnerre. Il vient du Ciel; c'eſt lui qui conduit tout. Qu'il ſoit béni à jamais! Leve-toi! Je n'ai plus de courroux, je te pardonne, & je ſens que mes larmes ſe mêlent aux tiennes... Cet enfant.... Ah!... laiſſe-moi, tu m'attendris trop... Prends ton fils, il devient le mien... Aimez-moi tous les deux. Il dit; & baiſant cet enfant avec un nouveau tranſport, il le remit dans les bras de ſa mere. Alors le jeune homme oſa s'avancer, prendre ſa main & la baiſer d'un air reſpectueux; & moi, cédant à la force du moment, je tombai à ſes genoux, comme ſi j'euſſe été ſon propre fils, comme s'il m'eût accordé ma grace. Il ne nous releva point; il pleura long-tems, il pleura abondamment, ſe cachant le viſage, retournant par intervalles au berceau de l'enfant, qu'il conſidéroit avec des yeux étonnés, attendris. Tous les témoins de cette

interdit, effrayé, point de pain ici ! D'où vient cette affreuse misere ? Alors une voix languissante sortit du fond ténébreux de cette chaumiere, & dit : Nous savons bien labourer la terre, en faire sortir les moissons ; nous savons supporter les travaux les plus rudes & qui renaissent avec chaque soleil ; nous entassons le bled dans les greniers publics : mais nous ne mangeons point de pain ; ou si nous en mangeons, il est noir, mal-pêtri & formé de cette partie grossiere qu'on destine aux plus vils animaux.

Eh quoi ! dit le jeune prince, ces campagnes sont abondamment fertiles, le courroux du ciel n'est point descendu sur la terre, aucun orage destructeur n'a renversé les épis nourriciers ; je vois des pyramides de bled répandues dans ces vastes plaines. . . . Des hommes, reprit la voix gémissante, plus cruels que l'intempérie des saisons, nous voient le front pâle, les membres exténués, sans songer à nos besoins, & ils nous parlent encore de leurs besoins imaginaires, enfans de leur dure & misérable vanité. Plus nous sommes malheureux, plus nous sommes loin d'eux ; ils ne redoutent ni les accès de notre désespoir, ni l'instant du trépas qui finira nos peines & nos services, bien sûrs de retrouver dans la foule nombreuse des indigens, beaucoup plus d'esclaves qu'ils n'en sauroient perdre. C'est

à force de nous surcharger de travaux, & de diminuer notre nourriture, que ces grands composent leur opulence, dont ils jouissent sans remords & qu'ils consument dans une amere dérision sur notre état.

O ciel! s'écria le jeune prince en pleurant; & il se jeta dans mes bras. Où m'as-tu conduit? Sans doute c'est parmi les malfaiteurs qui expient les crimes contre la société. Non, ce ne peut être ici que le séjour des criminels. . . Ils ne sont point coupables, repris-je; mais l'indigence est regardée du même œil que le crime. Voyez cette chaumiere ouverte à tous les vents, ces vils meubles échappés à des mains barbares, ce triste foyer où fument quelques feuilles desséchées; approchez, & touchez de vos mains cette paille humide & à demi pourrie. . . . Vous frissonnez. Là repose une mere qui a nourri de son lait ces mêmes enfans qui un jour verseront tout le sang pour vous. . . . Arrête; je t'entends, s'écria le jeune prince, en se cachant le visage des deux mains. O ciel! accorde-moi les moyens de réparer d'aussi funestes désastres.

Le ciel, repris-je, favorise les desseins généreux, il leur prête une force victorieuse; & le monarque qui possede les qualités d'un souverain, est presqu'assuré de voir ses projets heureusement couronnés. Un jour, vous serez assis sur

le trône ; on vous fatiguera les oreilles de mille maximes politiques ; ſouvenez-vous alors que vous avez eu faim, & que vous avez trouvé des malheureux hors d'état de vous préſenter de quoi l'appaiſer. Établiſſez l'impôt ſur le luxe, & non ſur les beſoins de la vie ; qu'il frappe directement la tête dure du riche, & non la tête ſenſible du pauvre ; que votre objet ſoit de faire jouir chaque particulier de la richeſſe de l'état ; & que cette richeſſe ne ſoit point aſſiſe ſur la miſere commune. Les moyens s'offrent en foule ; la gloire, la grandeur, la puiſſance d'un royaume, vains mots qui diſparoiſſent auprès des noms ſacrés de liberté, d'aiſance, de bonheur des ſujets. La duplicité cherchera des raiſons ſpécieuſes pour plâtrer la vérité ; elle eſt ici ; elle vous parle entre cette femme mourante & ces innocens qui languiſſent. Que cette image auſſi forte qu'elle eſt vraie ne ſorte jamais de votre mémoire ; oppoſez-la ſans ceſſe à ces détours ſubtiles & recherchés, qui ne ſont que l'invention du fourbe & celle du méchant. Dites, en voyant une table faſtueuſe : il eſt des hommes qui ſouffrent la faim ; dites avant de repoſer votre tête ſur le duvet : il eſt des hommes qui n'ont que la terre pour lit, & ces hommes m'ont rendu dépoſitaire de leur bonheur. Alors, le trait actif & pur de ce ſentiment généreux

qui naît dans les grands cœurs, embrasera votre âme toute entiere ; alors la félicité des peuples coulera de votre bouche, avec vos paroles vivifiantes ; & vous sentirez la joie de relever une famille obscure qui vit à deux cents lieues de vous, qui ne vous a jamais vu, & qui vous bénira comme elle bénit l'Etre suprême, sur les seuls témoignages de sa bienfaisance. Songez que vous serez un grand roi, & que vous en aurez accompli tous les devoirs, lorsque votre œil aura percé sous le chaume obscur, où vit l'homme laborieux, & que vous aurez répandu autour de lui la subsistance qui lui est bien due, après avoir assuré celle de vos sujets. Cent batailles gagnées, tous les monumens pompeux des arts, toutes les productions du génie ne vaudront pas, aux yeux de Dieu & des hommes, cette gloire facile, simple & pure. Voilà la gloire véritable, & toute autre est fausse, illusoire & passagere. Que vous dirai-je de plus ? l'état est une chaîne immense dont vous formez le premier anneau ; si vous ne voulez pas qu'elle soit rompue, que votre anneau soit uni fortement au dernier ; alors nulle puissance ne pourra briser cette étroite alliance ; elle triomphera du tems, parce que les générations qui succéderont à la génération présente, hériteront de son amour, de son respect & de son dévouement,

ſeuls gages de votre félicité : une égale & mutuelle confiance du ſouverain & du peuple, telle eſt la baſe éternelle des empires.

J'achevois ces mots, lorſqu'une ombre perça la terre & parut devant nous. Cette ombre étoit voilée ; mais elle portoit un diadême. Elle dit à ce jeune héros, d'un ton majeſtueux & qui n'avoit rien d'effrayant : O vous qui devez occuper le trône que j'ai occupé, écoutez les avis d'un monarque & d'un pere. J'avois de la fermeté dans le caractere, de la hauteur dans l'eſprit, de la grandeur dans les projets : j'étois naturellement fier, paſſionné pour la gloire ; mais je n'en avois pas des idées parfaitement juſtes ; j'ai pris pour la gloire ce qui n'en étoit que le fantôme ; j'ai travaillé pour la ſplendeur de la nation : je l'ai reconnu trop tard, j'ai moins fait pour ſon bonheur. Que n'ai-je préféré l'utilité ? Cette ambition qui ſéduit tous les rois, m'a aveuglé. Il me manquoit ces principes de gouvernement que l'orgueil n'a jamais trouvés, & qui ne ſe découvrent qu'à ceux qui ne ſont point nés pour le trône. Que ne ſuis-je né du moins dans le ſiecle éclairé où vous devez régner ! Je n'aurois eu qu'à appliquer au ſyſtême du gouvernement ces principes féconds, tous détaillés, tous préſentés avec cet éclat que ne ſoupçonnoit pas même le ſiecle où je vivois : j'aurois moins

erré ſur le choix des moyens ; j'aurois donné moins d'attention à ce qui ne méritoit que le mépris ; j'aurois ſenti ma force véritable. Je l'ai ignorée, & cependant j'ai été long-tems vainqueur & redoutable. Les revers m'ont appris ce que les hommes m'avoient caché ; j'ai découvert dans l'adverſité ce que ſoixante années n'avoient pu m'apprendre. J'ai vu qu'il falloit au trône une baſe raiſonnée ; il étoit trop tard ; la mort vint déchirer mon diadême. Si les dieux renouoient le fil de mes jours, au lieu de porter le nom de grand, j'ambitionnerois celui de ſage ; je connoîtrois qu'il eſt un art de régner, que cette étude profonde ne ſe puiſe point dans les cours, mais dans les penſées des hommes qui aiment le genre humain & qui ont plaidé ſa cauſe à la face de l'univers. Vous devez être un jour à la tête du plus heureux gouvernement ; vous aurez à conduire un peuple actif & docile, quelquefois fier, jamais intraitable, brave, fidele, toujours bon, adorant ſes rois, même avant de les connoître ; c'eſt à vos regards à féconder ſes talens & ſes vertus. Un coup-d'œil du maître ſuffira pour les enflammer d'un feu nouveau ; vous n'aurez qu'à vouloir, & vous remuerez tous les cœurs. . .

Le jeune Prince s'inclina pour embraſſer cette ombre ſacrée ; mais auſſi-tôt elle rentra dans

le ſein de la terre. Tout ému, il ſe rejeta dans mes bras, comme pour recevoir quelque conſolation de l'immenſe fardeau dépoſé entre ſes mains. Je lui dis : Prince, l'hiſtoire fidelle de ce grand roi, bien méditée, eſt un phare lumineux pour tous ſes ſucceſſeurs ; ſes fautes ſont éloquentes. Que puis-je y ajouter ? Vous êtes dans un champ où la raiſon a fait croître de grandes vérités ; les grandes vérités une fois connues, excitent dans les cœurs bien nés une certaine chaleur mêlée d'admiration & d'amour. En les adoptant, vous aurez préparé à la légiſlation la route la plus ſûre & la plus facile. Qui eſt-ce qui parle avec force au peuple ? Qui eſt-ce qui le fait obéir ? Qui lui rend la ſoumiſſion chere & lui en fait un devoir ſacré ? Qui l'oblige à faire ſans effort les ſacrifices les plus rares ? C'eſt la raiſon publique, c'eſt elle qui parle & qui perſuade. Voilà le maître abſolu qui doit monter ſur la tribune ; chaque citoyen ſaiſira pour lors avec avidité ce qui ſera relatif aux intérêts de la patrie, & les eſprits ſeront éclairés, les cœurs puiſſamment remués, & les volontés entraînées par une puiſſance d'autant plus forte qu'elle n'aura rien d'arbitraire.

Conſultez cette volonté générale ; faites ſentir moins votre pouvoir que celui de la loi. Les lumieres ſont généralement répandues, & vous devez

vous en féliciter. Rien de si facile à bien gouverner qu'un peuple qui pense ; il a des principes, il connoît ses devoirs, il est une barriere qu'il ne rompt jamais. Vous êtes maître d'exalter en lui le sentiment vif de l'honneur, & de le porter aux plus grandes choses ; pour cet effet, que vos regards distinguent les talens avant les richesses, les vertus avant la naissance, le commerce & l'industrie avant les arts frivoles. Respectez dans chaque citoyen le courage, l'intégrité, & cet enthousiasme que lui inspire l'amour du bien public ; qu'aucun état ne soit avili, afin que chaque homme soit content. Vous n'aurez guere de tristes préjugés à combattre ; vous êtes dans un tems où vous pourrez beaucoup oser sans porter de préjudice à la vaste machine de l'état. Le siecle a cette maturité où, pour cueillir, on n'a besoin que de porter la main au fruit. Votre raison se joignant à la raison publique, aura sur tout une force extraordinaire. Des tyrans ont adopté cette maxime, *divise pour régner* ; adoptez celle-ci, plus juste & plus vraie, *anoblissez vos sujets, pour qu'ils vous aiment davantage & que vous soyez plus fort par eux.*

Le génie de chaque siecle, dans tous les tems, a maîtrisé jusqu'aux souverains. Prince, connoissez le vôtre : il est aujourd'hui deux maîtres de l'univers, *le pouvoir* & *le génie* ; vous tenez le

premier ; l'autre ſe préſente à vous pour vous ſervir : daignez le faire aſſeoir à vos côtés ; ayez alors ce deſpotiſme vertueux qui agit avec fierté & ſans reculer d'un pas, lorſqu'il eſt queſtion des intérêts de l'humanité, qu'il faut ſouvent ſervir malgré elle. Je ne vous parle point de récompenſe ; il n'en eſt point d'aſſez digne ſur la terre pour l'homme qui fait le bonheur des hommes... Je m'éveillai en prononçant ces paroles, & dans l'eſpérance de voir mon ſonge ſe réaliſer un jour. (*a*)

## CHAPITRE VIII.

### *De la Cupidité.*

Je me trouvois dans un bois obſcur, ne ſachant de quel côté je devois tourner mes pas. Les rayons de la lune, rompus par la voûte d'un épais feuillage, jetoient une pâle clarté qui rendoit les ténebres de la nuit encore plus effrayantes. J'avois la foibleſſe d'un enfant qu'on a abandonné dans un déſert. Tout me faiſoit peur ; chaque ombre me paroiſſoit un fantôme ; le moindre bruit me fai-

(*a*) J'ai publié ce ſonge en 1768.

ſoit dreſſer les cheveux, & je trébuchois à chaque racine d'arbre.

Des êtres aériens, que je ne pouvois ni voir ni palper, ſe rendoient mes guides ſans mon conſentement. Ils me faiſoient mille contes ridicules, auxquels ils vouloient que j'ajoutaſſe foi ; ils m'engageoient parmi des ronces & des épines ; puis inſultant à mon ignorance, ils rioient de leur malice & de ma crédulité. Non contens, ils me faiſoient paſſer devant les yeux des bluettes perfides, pour m'étourdir ou pour me déſeſpérer. Je voulois toujours avancer vers une lumiere foible, mais pure, que je diſtinguois au bout d'une immenſe allée. Je hâtois mes pas ; mais au bout de cette longue avenue, où je croyois tenir la ſortie du bois, je ne trouvai qu'un petit eſpace vuide, qui m'offroit une barriere impénétrable de bois encore plus ténébreux. Que de pleurs je verſai dans cette nuit longue ! L'eſpérance & le courage ranimerent cependant mon cœur, & la patience & le tems firent luire enfin ſur ma tête l'aurore du jour de ma délivrance. Je ſortis de cette forêt ſombre, où tout m'avoit effrayé, mais pour rentrer dans un autre ſéjour où tout m'étonna.

J'apperçus de vaſtes pleines enrichies des dons de la féconde nature ; jamais un aſpect auſſi raviſſant n'avoit frappé mes regards. J'étois las, j'avois faim ; les arbres étoient chargés des plus beaux

fruits, & la vigne s'élevant à la faveur de leurs branches, y attachoit ſes grappes dorées qui pendoient en feſtons. Je courus, tranſporté de joie, pour étancher ma ſoif, en remerciant dans le fond de mon cœur le Dieu créateur de tous ces biens, lorſqu'un homme ſinguliérement vêtu oppoſa un bras de fer à mon paſſage. Innocent, me dit-il, je vois bien que tu ſors de l'enfance, & que tu ignores les uſages de ce monde; lis ſur ce portique de pierre; ſes loix y ſont gravées; il faut t'y ſoumettre ou mourir.

Je lus avec un étonnement inexprimable que tout ce vaſte & beau pays étoit ou loué ou vendu; qu'il ne m'étoit pas permis d'y boire, d'y manger, d'y marcher, même d'y repoſer ma tête, ſans la permiſſion expreſſe du maître. Il étoit poſſeſſeur excluſif de tous ces fruits que mon eſtomac à jeûn convoitoit vainement; & dans toute l'étendue de ce globe, je n'avois pas un point pour aſyle, pas une pomme en propriété; tout étoit envahi avant mon arrivée.

J'allois mourir de faim, faute de certaines petites boules de vif-argent, fort ſubtiles à ſe perdre, que me demandoit cet homme dur pour troquer contre les fruits nourriciers que produiſoit la terre. Je diſois en moi-même: cet homme n'a pas plus de droits que moi ſur ce terrein;

voilà un tyran assurément : mais je suis le plus foible, il faut se soumettre.

J'appris que, pour avoir quelques-unes de ces petites boules si fugitives, il falloit se mettre une grosse chaîne de fer autour du corps, au bout de laquelle pendoit encore un boulet de plomb, plus pesant au centuple que toutes les petites boules qu'on pouvoit jamais recevoir. En effet, je remarquai que l'homme qui m'avoit arrêté étoit suivant l'ordre. Il vit l'embarras où j'étois, & me dit d'un ton charitablement impérieux : Si tu veux manger, tiens, moi, je suis bon ; approche, mets-toi au col un anneau de cette grosse chaîne, en attendant que tu y prennes goût. Je mourois de faim ; je ne balançai point.

En me présentant de quoi manger, il accompagna ce don d'une rude chiquenaude sur le bout du nez. Je murmurai beaucoup, & je mangeai de même. Je grondois encore entre mes dents, lorsque je fus fort surpris de voir un autre homme, encore plus chargé de chaînes que le premier, appliquer à celui-ci un large soufflet qu'il reçut humblement en baisant la main qui l'avoit frappé. Il est vrai qu'en même tems il recevoit beaucoup de ces petites boules de vif-argent, qu'il sembloit idolâtrer.

Oubliant alors mon ressentiment, je ne pus m'empêcher de dire à celui auquel j'étois attaché :

Comment, vous ſouffrez un pareil affront ? Pourquoi cet homme a-t-il l'inſolence de vous outrager ? Il me regarda en ricanant, & me dit : Tu as l'air bien neuf, mon ami ; apprends que telle eſt la mode du pays : tout homme en place qui donne, ſatisfait toujours & au même inſtant ſon orgueil ou ſa dureté aux dépens de celui qui reçoit ; mais c'eſt, comme on dit, un prêté rendu. Quoique j'enrage du ſoufflet que je viens de recevoir, je ne fais ſemblant de rien, par la raiſon que celui qui me l'a donné en a reçu bien d'autres, & que j'eſpere moi-même en diſtribuer un jour tout à mon loiſir. Mais, malheureux que je ſuis ! à peine ai-je pu juſqu'ici donner par-ci-par-là quelques miſérables chiquenaudes. Quoi ! ce langage te rend ſtupéfait ? Pauvre jeune homme ! il n'eſt pas tems encore de t'étonner : oh ! tu en verras bien d'autres. Allons, ſuis-moi.

Je le ſuivis. Vois-tu, me dit-il dans le lointain ces montagnes eſcarpées. L'un de leurs ſommets eſt élevé preſque dans la nue ; eh bien ! là réſide l'objet éternel des deſirs de tous les hommes ; là jaillit d'entre les rochers une fontaine abondante de cet argent ſubtil, dont je n'ai, hélas ! que quelques gouttes. Viens avec moi ; franchiſſons les obſtacles, combattons ; ſupporte la moitié des chaînes dont je vais me charger ; plus elles ſeront peſantes, & plus tôt nous parviendrons.

Oh! ſi je peux jamais puiſer à ſouhait à cette heureuſe fontaine, je te jure que je t'en ferai part.

La curioſité, encore plus que la néceſſité fatale où j'étois, m'entraîna ſur ſes pas. Dieu, quel chemin de fer! quelle cohue! que d'affronts & de peines! je cachois la rougeur de mon viſage ſous le poids de mes chaînes. Mon conducteur affectoit une mine riante; mais je le ſurprenois quelquefois ſe mordant les levres juſqu'au ſang, & ſe déſeſpérant à voix baſſe, tandis qu'il me crioit tout haut, *courage*, *ami*, *cela va bien.* L'avidité lui donnoit des forces ſurnaturelles; & comme ma chaîne étoit liée à la ſienne, il me traînoit après lui. Nous arrivâmes au pied de la montagne. C'étoit bien un autre tumulte. Les vallons étoient couverts d'une multitude d'hommes qui s'agitoient avec leurs fers, & qui s'arrachoient avec toute la civilité poſſible quelques gouttes de ce vif-argent qui s'écouloit de la fontaine.

Il ne me paroiſſoit guere poſſible de traverſer cette foule impénétrable, lorſque mon conducteur, avec une audace téméraire, ſe mit à violer le droit des gens. Il frappa à droite & à gauche avec toute la violence de la cupidité; il foula inhumainement aux pieds ceux qu'il avoit renverſés. Je ſentis, en frémiſſant, que je marchois ſur les entrailles palpitantes de ces malheureux. Je

voulois reculer ; mais il n'étoit plus tems, j'étois entraîné malgré moi. Nous étions couverts de ſang ; l'horreur de leurs cris plaintifs & de leurs malédictions me glaçoit d'effroi. Nous parvînmes de cet horrible maniere ſur une petite colline ; il me regarda d'un œil de complaiſance. Nous proſpérons, me dit-il ; le premier pas eſt fait, le reſte ne doit pas nous effrayer. Vois-tu comme nous les avons fait rouler les uns ſur les autres ? Ici, c'eſt autre choſe ; nous ſommes près de la fontaine : il ne faut plus aller ſi fort ; il faut, avec une fineſſe adroite, étudiée, ſavoir donner le coup de coude à propos ; toujours ſans quartier ; on n'en abyme pas moins ſon homme : mais ce qu'il faut éviter avec le plus de ſoin, c'eſt le ſcandale. Tel eſt l'art du courtiſan.

J'avois le cœur trop ſerré pour lui répondre un ſeul mot. J'étois ſtupéfait de me voir attaché à lui : je redoutois à chaque moment qu'il ne voulût me prouver qu'il avoit raiſon d'en agir ainſi ; car il avoit beaucoup d'exemples qui lui ſembloient favorables. Quel ſpectacle ! quel tumulte ! que de ſcenes diverſement affreuſes ! Toutes les paſſions venoient marchander tous les crimes. On n'avoit des vertus que pour les vendre, & ſans ce ce trafic elles paſſoient pour ridicules. Un fantôme noir avoit pris le maſque de la juſtice, & rempliſſoit ſa balance ſacrée de poids mercenaires.

Des hommes encore couverts de la boue d'où ils ſortoient, étoient honorés, & inſultoient à la miſere publique.

D'autres ſe frottoient le corps avec ces boules de vif-argent, & marchoient la tête levée, l'orgueil dans les yeux, la débauche dans le cœur. Ils s'eſtimoient ſupérieurs aux autres hommes, & mépriſoient quiconque n'étoit pas blanchi comme eux. S'ils ne donnoient pas toujours des ſoufflets à ceux qu'ils rencontroient, leur geſte étoit une offenſe, leur ſourire un outrage : mais ſouvent ce vif-argent s'uſoit ; & ces mêmes hommes ſi fiers, ſi durs, redevenoient bas, ſoumis, rampans. On leur rendoit alors avec uſure le dédain dont ils avoient fait parade ; la rage les tranſportoit ſecrétement, & les iniquités ne leur coûtoient rien pour remonter à leur premier état. Il faut avouer auſſi que ce vif-argent ſi funeſte leur avoit monté à la tête, de ſorte qu'ils en avoient perdu la raiſon. J'en vis un qui étoit deſcendu du ſommet. Opprimé ſous le poids qui l'étouffoit, immobile & comme en extaſe, il contemploit ſon corps argenté, & ne vouloit ni boire ni manger. Je voulus l'aider à ſe relever ; il crut que je venois pour le voler, il m'oppoſa un poing fermé pour défendre ſon vif-argent, & en même tems il me tendit une main ſuppliante d'un air piteux, me priant de l'aſſiſter d'une petite boule, & qu'il mourroit content.

Un

Un peu plus haut, quarante hommes insatiables, à l'œil avide, emportoient dans des tonneaux une quantité prodigieuse de ce métal. Il n'avoit pas été puisé à la source; il avoit été arraché des mains foibles des femmes, des enfans, des vieillards, des cultivateurs, des pauvres; il étoit teint de leur sang, & arrosé de leurs larmes. Ces exacteurs avoient à leur solde une armée qui exerçoit le brigandage en détail, & pilloit les foyers de l'indigence. Je remarquai que ceux qui possédoient abondamment de cette matiere n'en étoient jamais rassasiés; plus ils en avoient, plus ils étoient durs & intraitables.

Cependant mon conducteur ne voyoit, dans ces objets, que des motifs d'émulation. Allons, allons, me dit-il, tu rêves, je crois, avec ton œil fixe & observateur; avançons. Vois-tu à travers ces rochers quel objet ravissant? Vois-tu couler à grands flots cette source éblouissante? Elle se précipite en cascades. Ah! courons; je crains qu'on ne la tarisse. Que de monde se la dispute! Mais en même tems prenons garde à nous, nous n'y sommes pas encore; les derniers pas sont les plus dangereux. Combien, faute de prudence, sont tombés du faîte dans l'abyme! En y renversant les autres, garantissons-nous d'une chûte horrible; il faut profiter habilement des malheurs d'autrui. Viens,

j'ai découvert un chemin qui nous conduira plus ſûrement au terme deſiré.

En me parlant ainſi, il me conduiſit par un petit ſentier que peu de perſonnes oſoient ſuivre; c'étoit une eſpece d'eſcalier tortueux, étroit, percé dans le roc, & couvert en voûte. Nous avançâmes quelque tems; mais bientôt le chemin ſe trouva barré par trois figures du plus beau marbre blanc. Il n'y avoit que leur blancheur éclatante qui pût détourner l'eſprit de l'idée de chair, tant elle étoit exprimée avec vérité & avec grace. Ces trois figures ſe tenoient les bras entrelacés, & unies entr'elles comme pour fermer le paſſage aux mortels imprudens. Elles repréſentoient la religion, l'humanité, la probité. Au bas étoit écrit : *Ces figures ſont le chef-d'œuvre de l'eſprit humain; les originaux en ſont dans les cieux. O mortels! reſpectez ces images; qu'elles ſoient ſacrées pour vous, puiſqu'elles ſont faites pour vous arrêter dans le chemin perfide qui conduit aux abymes. Malheur à qui ne ſera touché, & maudit ſoit à jamais le ſacrilege qui oſera les endommager!*

Je ſentis à cette vue une émotion reſpectueuſe, mêlée d'amour. Je regardai mon conducteur, il me parut un inſtant auſſi troublé qu'indécis; mais ayant entendu des cris ſur une nouvelle éruption de la fontaine, ſon viſage ſe colora d'un rouge

noir ; il saisit une pierre qu'il détacha du roc. En vain je cherchois à l'arrêter ; il brisa ce monument sacré avec une fureur impie, & passa outre sur ses débris. Mes efforts redoublés & contraires aux siens, briserent enfin la chaîne odieuse qui m'attachoit à ce monstre. Va, lui dis-je dans mon indignation, homme effréné, va, cours satisfaire ta cupidité ; la foudre de la justice divine est prête... Il ne m'entendoit déjà plus ; je le suivis des yeux : le malheureux, égaré par son forfait, en voulant puiser trop avidement dans cette fontaine funeste, s'y précipita en aveugle. Emporté par le torrent dont il avoit fait son dieu, il fut brisé sur les pointes des rochers, & son sang en rougit pour quelques momens l'éclatante blancheur.

Et moi, saisi, tremblant, je contemplois ces débris adorables, épars sur la terre, craignant de les fouler, n'osant faire un pas. Des larmes d'affliction ruisseloient de mes yeux ; je regardois le ciel, les mains jointes, le cœur navré de douleur, lorsqu'un pouvoir divin les rassembla tout-à-coup, aussi belles, aussi majestueuses, aussi touchantes qu'auparavant. Je me prosternai devant ces effigies sacrées. Pompeuses, inébranlables, elles ne seront jamais détruites par la main du sacrilege & de l'impie.

## CHAPITRE IX.

*D'un monde heureux.*

Je crus, en rêvant, me trouver dans un temple ſolitaire : je vis venir à moi une eſpece de fantôme ; mais en s'approchant, ſa taille ſe deſſina & devint plus qu'humaine : ſa robe tomba majeſtueuſement ſur ſes pieds ; ſix ailes plus blanches que la neige, & dont les extrêmités étoient dorées, couvrirent une partie de ſon corps : alors e le vis quitter la ſubſtance matérielle qu'il avoit priſe pour ne pas m'effrayer : ſon corps ſe colora comme l'arc-en-ciel. Il me ſaiſit par les cheveux, & je ſentis ſans effroi que je traverſois les plaines éthérées, avec la rapidité d'une fleche qui part d'un arc tendu par un bras ſouple & nerveux.

Mille mondes enflammés rouloient ſous mes pieds ; mais je ne pouvois jeter qu'un regard rapide ſur tous ces globes diſtingués par des couleurs frappantes qui les diverſifioient à l'infini.

Tout-à-coup j'apperçus une terre ſi belle, ſi floriſſante, ſi féconde, que je ſentis un vif deſir d'y deſcendre. A l'inſtant mes ſouhaits furent exaucés : je me ſentis porté doucement ſur ſa ſurface, je fus plongé dans une athmoſphere embaumée,

& à la naiſſance de l'aurore je me trouvai aſſis ſur un ſiege de gazon : j'étendis mes bras en ſigne de reconnoiſſance vers l'envoyé céleſte : il me montra du doigt un ſoleil reſplendiſſant, & s'élançant vers lui il entra & ſe perdit dans ſon diſque enflammé.

Je me levai, & je me crus tranſporté dans le jardin d'Eden. Tout inſpiroit à l'ame une douce tranquillité. La paix la plus profonde couvroit ce globe ; la nature y étoit raviſſante & incorruptible : une fraîcheur délicieuſe tenoit mes ſens ouverts à la joie ; une odeur ſuave couloit dans mon ſang avec l'air que je reſpirois ; mon cœur, qui treſſailloit avec une force inaccoutumée, entroit dans une mer de délices ; & le plaiſir, comme une lumiere immortelle & pure, éclairoit mon ame dans toute ſa profondeur.

Les habitans de ce ſéjour heureux s'avancerent au-devant de moi : après m'avoir ſalué, ils me prirent par la main. Leur phyſionomie noble inſpiroit le reſpect & la confiance : l'innocence & le bonheur ſe peignoient dans leurs regards ; ils levoient ſouvent les yeux vers le ciel ; ils prononçoient un nom que je fus depuis être celui de l'Éternel, & des larmes d'attendriſſement inondoient leurs paupieres.

Je me ſentis tout ému en converſant avec ces hommes ſublimes ; leur cœur s'épanchoit avec la

tendreſſe la plus ſincere ; & en même tems la voix de la raiſon, voix majeſtueuſe & non moins attendriſſante, ſe faiſoit entendre à mon oreille charmée.

Je reconnus bientôt qu'une telle demeure ne reſſembloit pas à celle que je quittois. Une force divine me fit voler dans leurs bras : je voulus fléchir le genou devant eux ; mais relevé d'une main careſſante, & preſſé ſur le ſein qui renfermoit des cœurs auſſi nobles, je connus un avant-goût de l'amitié céleſte, de cette amitié qui uniſſoit leurs ames & qui compoſoit la plus belle portion de leur félicité.

Jamais l'ange des ténebres, avec toutes ſes ruſes, n'a découvert l'entrée de ce monde : malgré ſa malice vigilante & profonde, il n'a point ſu verſer ſes poiſons ſur ce globe fortuné ; la colere, l'envie & l'orgueil y ſont inconnus ; le bonheur de l'un fait le bonheur de tous ; un tranſport extatique éleve ſans ceſſe leurs ames à la vue de cette main prodigue & magnifique qui raſſembla ſur leur tête les plus merveilleux prodiges de la création.

L'aimable matinée, de ſes ailes humides & dorées, diſtilloit les perles de la roſée de deſſus les arbuſtes & les fleurs, & les rayons d'un ſoleil naiſſant multiplioient les couleurs les plus vives,

lorſque je découvris un bois que rempliſſoit une douce clarté.

Là, des jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe envoyoient au ciel des cantiques d'adoration ; ils ſe rempliſſoient en même tems de la grandeur & de la majeſté du Dieu qui rouloit preſque viſiblement ſur leur tête ; car dans ce monde innocent, il daignoit ſe manifeſter par des traits inconnus à nos foibles yeux.

Tout annonçoit ſon auguſte préſence : la ſérénité de l'air, le coloris des fleurs, l'inſecte brillant, je ne ſais qu'elle ſenſibilité univerſelle, répandue dans tous les êtres, & qui vivifioit les corps qui en paroiſſoient le moins ſuſceptibles, tout donnoit des marques de ſentiment : & l'oiſeau arrêtant ſon vol au-deſſus de leur tête, ſembloit devenir attentif aux modulations touchantes de leur voix.

Mais quel pinceau exprimera le front raviſſant des jeunes beautés dont le ſein reſpiroit l'amour ? qui peindra cet amour dont nous n'avons point l'idée, cet amour qui n'a point de nom ici-bas, cet amour, partage des pures intelligences, amour divin, qu'elles ſeules peuvent concevoir & ſentir ? La langue de l'homme ſe trouve impuiſſante & muette, & le ſeul ſouvenir de ces beaux lieux ſuſpend en ce moment toutes les facultés de mon ame.

Le ſoleil ſe levoit ; le pinceau me tombe des mains. O Thomſon, tu n'as point vu ce ſoleil ! Quel monde & quelle magnifique ordonnance ! Je foulois, comme à regret, les plantes fleuries, douées, comme notre ſenſitive, d'un ſentiment vif & prompt : elles s'affaiſſoient ſous mes pas pour ſe relever plus brillantes, le fruit ſe détachoit mollement de la branche complaiſante ; à peine il humectoit le palais qu'on en ſentoit le ſuc délicieux couler dans ſes veines : alors l'œil plus perçant étinceloit d'un feu plus vif, l'oreille étoit plus gaie : le cœur qui s'épanouiſſoit ſur toute la nature, ſembloit poſſéder & jouïr de ſa féconde étendue ; le plaiſir univerſel ne cauſoit le tourment de perſonne ; l'union multiplioit les délices, & l'on s'eſtimoit moins heureux par ſon propre bonheur que par celui des autres.

Ce ſoleil ne reſſembloit point à la lueur pâle & foible qui éclaire notre priſon ténébreuſe : on pouvoit le fixer ſans baiſſer la paupiere ; l'œil ſe plongeoit avec une ſorte de volupté dans ſa lumiere douce & pure ; elle récréoit à la fois la vue & l'entendement ; elle paſſoit juſqu'à l'ame. Les corps de ces hommes fortunés en devenoient comme tranſparens : chacun liſoit alors dans le cœur de ſon frere les ſentimens de douceur & de tendreſſe dont lui-même étoit affecté.

De toutes les feuilles des arbriſſeaux que cet

aſtre éclairoit, s'élançoient au loin des germes de matiere lumineuſe, où ſe peignoient toutes les couleurs de l'iris : ſon front qui ne s'éclipſoit jamais étoit couronné de rayons étincelans que le priſme audacieux de notre Newton n'auroit point ſu décompoſer. Lorſque cet aſtre ſe couchoit, ſix lunes brillantes flottoient dans l'athmoſphere : leur marche, diverſement combinée, formoit chaque nuit un ſpectacle nouveau. Cette multitude d'étoiles qui nous paroiſſent jetées au haſard, ſe découvroient là ſous leur vrai point de vue, & l'ordre éclatant de l'univers apparoiſſoit dans toute ſa pompe.

Quand ſur cette terre heureuſe l'homme s'abandonnoit au ſommeil ; ſon corps qui ne participoit en rien aux élémens terreſtres, n'oppoſoit aucune barriere à l'ame ; elle contemploit, dans un ſonge qui tenoit de la vérité, la région lumineuſe, trône de l'Éternel, où elle devoit bientôt s'élever. L'homme ſortoit d'un ſommeil léger, ſans trouble & ſans inquiétude jouiſſant de l'avenir par le ſentiment intime de l'immortalité, il s'enivroit de l'image d'une félicité prochaine plus grande encore.

La douleur, ce réſultat funeſte de la ſenſibilité imparfaite de nos corps groſſiers, ne ſe faiſoit point connoître à ces hommes innocens : avertis par une ſenſation légere des objets qui pouvoient les bleſſer, la nature les éloignoit du péril, ainſi

qu'une mere tendre écarte ſon enfant du foſſé, en le tirant doucement par la main.

Je reſpirois plus librement dans ce ſéjour de concorde & d'alégreſſe ; mon exiſtence me devenoit chere : mais plus le charme qui m'environnoit étoit vif, plus mes idées ſe reportoient triſtement ſur le globe que j'avois quitté. Toutes les calamités de la race humaine ſe réunirent comme en un ſeul point pour affliger mon cœur, & je m'écriai douloureuſement : Hélas ! autrefois le monde que j'habite reſſembloit au vôtre ; mais bientôt l'innocence, la paix, les plaiſirs purs s'évanouirent. Que ne ſuis-je né parmi vous ! Quel contraſte ! La terre qui fut ma triſte demeure, retentit ſans ceſſe de cris & de gémiſſemens : là-bas le petit nombre opprime le plus grand ; le démon de la propriété infecte & ce qu'il touche & ce qu'il convoite. L'or y eſt un dieu, & l'on fait ſur ſes autels le ſacrifice de l'amour, de l'humanité, des vertus les plus précieuſes.

Frémiſſez, vous qui m'écoutez ! Le plus grand ennemi de l'homme c'eſt l'homme même ; ſes chefs ſont ſes tyrans ; ils veulent tout ployer ſous le joug de leur orgueil ou de leur caprice : les chaînes de l'oppreſſion s'étendent, pour ainſi dire, d'un pole à l'autre ; un monſtre, prenant le maſque de la gloire, a légitimé ce qu'il y a de plus effroyable, la violence & le meurtre ; depuis la

fatale invention d'une poudre enflammée, aucun mortel n'y peut dire : Demain je repoſerai en paix, demain le bras du deſpotiſme n'écraſera pas ma tête, demain l'affreuſe douleur ne broiera point mes os, demain les cris d'un déſeſpoir inutile ne ſortiront point de mon cœur oppreſſé, lorſque la tyrannie m'aura plongé vivant dans un cercueil de pierre.

O mes freres, pleurez, pleurez ſur nous ! Non-ſeulement les chaînes & les bourreaux nous environnent ; mais nous dépendons encore des ſaiſons, des élémens, des plus vils inſectes : la nature entiere nous eſt rebelle ; & ſi nous la domtons, elle nous fait payer cher les biens que le travail lui arrache. Le pain que nous mangeons eſt arroſé de notre ſueur & de nos larmes ; des hommes avides viennent enſuite, & nous en raviſſent une partie pour le prodiguer à leurs complaiſans oiſifs.

Pleurez, pleurez avec moi, mes freres ! La haine nous pourſuit, la vengeance aiguiſe dans l'ombre ſon poignard ; la calomnie nous flétrit & nous ôte juſqu'au pouvoir de nous défendre ; l'ami trahit notre confiance & nous fait maudire ce ſentiment conſolateur, & il faut vivre au milieu de tous les coups de la méchanceté, de l'erreur, de l'orgueil & de la folie.

Dans le tems que mon cœur donnoit un libre

cours à ſes plaintes, je vis deſcendre du ciel des ſéraphins reſplendiſſans, & des cris d'alégreſſe s'éleverent dans toute la race de ces hommes fortunés. Comme je reſtois dans l'étonnement, un vieillard me dit : Adieu, mon ami ; l'inſtant de notre mort approche, ou plutôt l'inſtant d'une nouvelle vie. Ces miniſtres du Dieu clément viennent pour nous enlever de deſſus cette terre ; nous allons habiter un monde plus parfait encore.... Quoi, mon frere, lui répondis-je, vous ne connoiſſez point les agonies du trépas, cette angoiſſe, ce trouble, cette inquiétude qui accompagnent nos derniers momens ?.. Non, mon fils, reprit-il ; ces anges du Seigneur, à une époque marquée, viennent nous enlever tous & nous ouvrir le chemin d'un monde inconnu, mais que nous appercevons par la conviction intime de la bonté & de la magnificence du Créateur, qui n'ont point de bornes.

Tout-à-coup un ſourire lumineux brilla ſur leurs levres ; leur tête ſembloit déjà couronnée d'une ſplendeur immortelle ; ils s'éleverent légérement de terre à mes regards ; je preſſois pour la derniere fois leur main ſacrée, tandis qu'en ſouriant ils abandonnoient l'autre au ſéraphin, qui étendoit déjà ſes ailes pour les porter au ciel.

Ils s'envolerent tous à la fois, comme une troupe

de cygnes éclatans qui prennent leur eſſor & s'élevent d'un vol majeſtueux & rapide au-deſſus du faîte de nos palais. Mes regards triſtement prolongés les ſuivirent dans les airs ; leurs têtes vénérables ſe perdirent bientôt dans les nuages argentés ; & moi, je reſtai ſeul ſur cette terre magnifique & déſerte.

Je ſentis que je n'étois pas encore fait pour l'habiter ; je ſouhaitai de revenir ſur cette terre infortunée & expiatoire ; & c'eſt ainſi que l'animal, échappé à ſon conducteur & ſorti de ſa loge, revient ſur ſes pas, ſuit les traces de ſa chaîne, baiſſe un front docile & rentre dans ſa priſon. Le réveil diſſipa une illuſion qu'il n'eſt pas permis à la foibleſſe d'une langue indigente de peindre dans tout ſon éclat : mais cette illuſion me ſera toujours chere ; & appuyé ſur la baſe de l'eſpérance, je la conſerverai juſqu'à la mort dans le fond de mon cœur.

## CHAPITRE X.

*Sémiramis.*

Je rêvois que j'étois devenu antiquaire, & que j'avois formé l'un des plus beaux cabinets de l'Europe. J'avois donné ſur-tout dans les momies, & je les achetois de tous côtés.

J'avois appris à diſtinguer les vraies momies d'Egypte des contrefaçons que les juifs font de ces ſquélettes pour attraper les Européens : en mâchant un petit morceau de la momie, j'étois parvenu à diſtinguer le ſquélette Egyptien du ſquélette d'un pendu mis au four par ces contrefacteurs, puis embaumé, puis couvert de bandelettes & d'hiéroglyphes, puis vendu par ces adroits fripons qui ſe moquent des profonds ſavans.

Je n'étois pas dupe de ces impoſteurs ; je reconnoiſſois preſque, à la forme de la tête, ces anciens Egyptiens aromatiſés par un ſecret particulier, & qui ont été jaloux de nous tranſmettre leurs figures deſſéchées.

Ils étoient rangés dans mon cabinet, & je me réjouiſſois en diſant : Tout cela parloit il y a trois mille ans ; ils ne ſe doutoient guere qu'ils ſortiroient des catacombes qui ſe trouvent près

du Grand-Caire, pour voyager en Europe, & venir à Paris ſatisfaire ma curioſité. Me voilà environné de gens morts & non enterrés, qui ne ſoupçonnoient pas que leurs corps m'appartiendroient un jour en toute propriété. Cette idée me plaiſoit, & je me promenois au milieu de ces corps embaumés qui n'avoient plus de noms, & auxquels je prêtois ceux qui plaiſoient à mon imagination.

Faiſant la revue un jour de mes richeſſes antiques & noires, je pris la tête d'une momie & la conſidérai attentivement. Qui es-tu, lui diſois-je tout bas, qui es-tu? Tout-à-coup la tête fit un mouvement entre mes mains & dit: Je ſuis Sémiramis. — Toi? As-tu été belle? — Oui, j'appaiſai une ſédition en me montrant le ſein nu & les cheveux épars. — As-tu bâti ces ſuperbes jardins ſi vantés? — J'ai fait conſtruire Babilone; j'ai bâti avec magnificence ſur le Tigre & ſur l'Euphrate. — Tu as fait des choſes vraiment extraordinaires! — J'ai régné comme un grand homme; j'en ai réuni les talens & le courage. — Et vos expéditions militaires? — J'ai fait pluſieurs conquêtes dans l'Ethiopie; j'ai pénétré dans les Indes. — Vous aimiez la gloire, madame, avec paſſion? — J'étois née pour elle. — Et ces foibleſſes dont parle l'hiſtoire? — Qu'importe? les devoirs de l'empire

n'en ont pas ſouffert ; j'ai rendu l'Aſſyrie heureuſe ; j'ai mérité les honneurs de l'apothéoſe. --- Toutes vos idées étoient élevées, madame ; je vous reſpecte beaucoup : mais quelque choſe me chagrine, vous étiez deſpote. — Une femme eſt très-bien aſſiſe ſur un trône deſpotique. — Pourquoi, madame ? — Parce que la dureté de ce gouvernement eſt toujours adoucie par la pitié naturelle à mon ſexe, & par l'aſcendant que le ciel a voulu donner aux femmes. L'orgueil rougit moins de s'humilier devant elles ; puis j'aimois les arts & ceux qui les cultivoient ; ils n'étoient point aſſimilés au reſte de mes ſujets. — Mais, madame, avez-vous refuſé de remettre à votre fils Ninias le ſceptre dont vous n'étiez que dépoſitaire ? — Le ſceptre que je portois n'étoit point un dépôt. — Mais encore, oſerai-je vous le demander ? avez-vous en effet mis à mort votre époux Ninus ? — Non. — L'hiſtoire le dit. — L'hiſtoire ment. — Mais M. de Voltaire a fait une tragédie là-deſſus, & vous donne des remords. — Les tragédies ſont des romans. — Et la voix de l'univers qui vous accuſe ? — L'univers ſera déſabuſé. — Et quand ? — Quand le jour néceſſaire pour la vérité ſera venu. — A ces mots, la tête devint plus peſante ; elle s'échappa de mes mains, & retomba dans ſon coffre.

CHAPITRE

## CHAPITRE XI.

### *L'Égoïſme.*

Je crus en dormant, qu'un ſpectre vêtu de blanc me prenoit par la main. Sa main étoit froide, ſi froide, que je fis des efforts pour me dégager; mais le ſpectre plus fort m'entraîna, me fit paſſer ſous une voûte ſouterreine, longue, très-longue, au bout de laquelle ſe trouvoit une entrée étroite & fort baſſe : il me fallut baiſſer la tête ſous cette porte; après avoir rampé ſur les mains, j'entrai dans un endroit très-vaſte, mais ténébreux & lugubre.

Cet immenſe & triſte édifice n'avoit pour toute lumiere que trois lampes ſuſpendues fort haut, & qui brûloient dans les voûtes. Auſſi les ténebres l'emportoient ſur la clarté. En baiſſant les yeux, je vis des ſépulcres, des urnes cinéraires, des cercueils, des mauſolées rangés contre les murailles, & qui en ceignoient le vaſte contour.

Tout-à-coup une eſpece de ſiege s'éleva au milieu de cette ſalle vuide & ſpacieuſe : je vis un fantôme habillé de drap verd, & j'entendis une foule de peuple qui s'attroupoit vers une porte entr'ouverte.

Elle étoit gardée par une figure dont la taille étoit courte, la tête groſſe & peſante, l'air ignoble, les ongles crochus & pleins d'encre; elle parloit en ronflant; un hoquet continuel marquoit que ſa digeſtion étoit laborieuſe : ſur ſon front étoit écrit, *Finance.* De l'autre côté, une figure timide, ſeche & louche, au regard aſſuré, malgré ſa miſere & ſa maigreur, tenoit le ſecond battant. On liſoit ſur ſa joue droite qu'elle cachoit, *Reſſource.*

Toutes deux ouvrirent la porte à la multitude, qui ſe preſſoit & ſe coudoyoit : les uns avoient une face enluminée, un ventre prodigieux, des jambes goutteuſes, le col apoplectique. Les autres étoient maigres, efflanqués, portoient des mines blêmes avec des perruques plates & des manchons pelés.

Auſſi-tôt chacun de ces individus ſortit un ſac d'argent plus ou moins gros, & l'offrit preſqu'à mains jointes au fantôme, en lui demandant un parchemin paraphé. Chacun crioit : *Après moi le déluge; je double mon revenu; je vivrai ſans travailler; je déshérite tout ce qui m'appartient; j'augmenterai ma table; je nourrirai des chevaux, & je ne me marierai point.* Un cri univerſel, qui avoit quelque choſe de lugubre & d'attriſtant, fit entendre de toutes parts : *Moi, moi, moi, & encore moi, jamais autre que moi!* Ce *moi*

terrible déchiroit l'oreille & l'ame de tout le monde, & chacun le répétoit avec un tranſport effréné.

Les plus honteux ne crioient point, mais ils diſoient tout bas : *Que m'importe autrui ? il faut vivre pour ſoi : je vis pour moi, pour moi.* Et leurs levres, interpretes fideles de leur cœur, répétoient inceſſamment ce monoſyllabe.

Le fantôme verd fit un ſigne, & ce fut à qui ſe précipiteroit vers lui. On verſa l'or & l'argent autour de ſon ſiege ; bientôt il en fut environné juſqu'aux épaules, quoiqu'il eût huit coudées de haut. Alors il ſe leva, prit une dixieme partie de cet argent, & le rejeta à ceux qui le lui avoient apporté ; mais à meſure qu'il diſperſoit ce métal, pluſieurs individus tomboient & mouroient : auſſitôt les voiſins les rangeoient froidement & l'œil ſec dans les ſépulcres qui environnoient la ſalle.

Les ſurvivans ramaſſoient l'argent du décédé, & le rejetoient au tas en criant : *Moi, moi, moi, rien après moi, ainſi que l'a dit & pratiqué mon prédéceſſeur ; ſuivons ſon exemple !* Ils tiroient en même tems une petite fiole où étoit un élixir, & ils diſoient en buvant : *C'eſt pour me faire vivre cent années, & pour bien attraper le fantôme verd.* Ce qui m'étonnoit, c'eſt qu'étant ſi avides de recevoir, ils l'étoient encore plus de remettre au tas qui s'accroiſſoit ſans ceſſe.

Le fantôme tournant sur lui-même & en douze tems égaux, arrosoit circulairement la multitude d'une pluie d'especes monnoyées; il s'arrêtoit pendant cette fonction, & tâchoit de gagner le plus petit espace de tems, car il savoit calculer la valeur du retard; mais la foule impatiente crioit: *Ah, que le tour est long & mesuré! Malheureux que je suis d'avoir été baptisé* Zacharie *au lieu d'*Abraham! *Tournez donc plus vîte.* . . Le fantôme immobile à ces clameurs, lisoit sans s'émouvoir un petit livre intitulé; *Probabilités de la vie humaine*, avec son commentaire particulier; livre que la multitude ne lisoit pas, & qu'elle n'auroit pas su lire.

Les especes enlevées du tas énorme descendoient sur la foule expectante qui s'éclaircissoit à mesure qu'elles tomboient: l'un expiroit tandis que l'écu étoit en l'air; & son voisin, le traînant charitablement au cercueil, trébuchoit sur son camarade en murmurant: *J'ai signé ma quittance.*

Ils s'enterrerent ainsi réciproquement, sans qu'il y eût une larme sincere de répandue. On fouilloit les poches des morts; elles étoient vuides, & on les maudissoit. L'écu, tombé à leurs pieds, ramassé par celui qui étoit le plus proche, par une tendance magique, revoloit toujours au fantôme; de sorte qu'il se trouva enfin seul au milieu.

d'un tas d'or & d'argent d'une groſſeur prodigieuſe.

Il n'y avoit plus que moi de vivant dans la ſalle ; & le fantôme me lançant un regard effroyable, me dit : *Qui es-tu ? que fais-tu ? qui t'a conduis ici ? que veux-tu ?* — *Eh, jouir, ſans parchemin, des rayons du ſoleil, des pommes de terre, & de celles que portent les arbres.* Il ſe tut, voyant qu'il n'avoit rien à me compter ; mais il ſembloit me reprocher d'être encore debout parmi ces corps giſſans par terre.

Je contemplois avec terreur ce fantôme, lorſque la robe verte qui le couvroit, tomba à ſes talons. Je vis un ſquélette noir qui monta ſoudain un cheval qui n'étoit lui-même qu'un ſquélette. Je crus relire un verſet myſtérieux de l'Apocalypſe : j'entendis le craquement effroyable de leurs os ; le cavalier & le courſier n'avoient pas acquis de l'embonpoint au milieu de cette maſſe d'argent : elle s'envola, elle ſe changea même en ces vapeurs fluides qui montent au plancher ; elles percerent le toit de pierre ſans l'ouvrir : rien ne reſta qu'un tas de petits quarrés chargés de paraphes.

Tout-à-coup un bourdonnement confus ſe fit entendre : tous les décédés qui avoient crié pendant leur vie, *moi, moi, moi*, ſe leverent, le coude appuyé ſur leur tombe ; leurs figures pâles & repentantes ſe regardoient l'une l'autre, en di-

ſant : *Mes enfans, mes neveux, mes amis oubliés !* Elles firent quelques efforts pour élever la voix, elles ne purent que murmurer ces mots d'une maniere foible & lamentable : *Nous avons joué contre la mort, ce ſquelette aride & dévorant ! Nous avons joué contre la mort ! La mort ! elle a gagné la partie ; elle a gagné la partie, la mort ! elle a eu tout notre argent. La mort ! moi, moi, moi.... La mort !* Et à ces mots, ils retombèrent en ſilence dans leurs cercueils.

Me voyant ſeul au milieu de ces ombres plaintives, de ce murmure & de ce ſilence plus effrayant, l'épouvante s'empara de mon ame ; une ſueur froide coula ſur tous mes membres ; je pouſſai un cri perçant, & je me réveillai.

## CHAPITRE XII.

### *L'Opulence.*

JE me trouvois dans un laboratoire de chymie. Un petit homme pâle rêvoit attentivement près d'un fourneau ſur lequel étoit une veſſie de cuivre rouge. La réverbération du feu illuminoit ſa face blême ; il avoit les cheveux hériſſés, la barbe longue & négligée ; un maſque de verre lui couvroit le viſage, & il étoit ceint d'un linge ſale.

Dès qu'il m'apperçut, il porta le doigt ſur ſa bouche.

Je me tus. Il ſouffla pendant quelques minutes, & tout-à-coup regardant au ciel, il me montra un nuage noir & orageux; il prêta l'oreille, en diſant: *Il tonne; bon!* La joie brilla ſur ſon viſage terne. *Voici un orage*, ajouta-t-il, *ſortons.*

Un éclair vint à luire; il me prit par la main: *Ah, que cela eſt heureux! Le tonnerre va gronder dans les airs, & peut-être. . . Soyons en plein air.* Il ſembloit vouloir aller au-devant de l'orage: il monta ſur une colline; il tendit les bras à un homme qui venoit de loin. L'homme qui l'apperçut lui fit ſigne, & courut à nous. Tout-à-coup un ſillon de feu s'échappa de la nue embraſée, tomba ſur l'homme qui couroit, & le conſuma comme un phoſphore. Le chymiſte jeta un long cri de joie, accourut ſur la place où le feu du ciel avoit décompoſé ce corps humain; il ſe baiſſa, ramaſſa une petite pierre triangulaire, & ſe relevant, s'écria: *Nous n'avons plus beſoin de rien; voici la pierre philoſophale. . .* Et comment eſt-elle là plutôt qu'ailleurs? Oh! reprit-il, depuis quarante ans je guette la foudre & le tonnerre; ce grand œuvre, qu'on cherche depuis ſi long-tems, ne peut s'opérer que par la décompoſition ſubite & inſtantanée d'un homme: c'eſt

la foudre qui ſeule eſt capable de fondre cette matiere précieuſe.

Il me mit en main cette pierre philoſophale ; & tandis qu'il faiſoit des geſtes qui exprimoient les divers mouvemens qui naiſſoient dans ſon ame, un ſecond coup de foudre plus terrible que le premier, le décompoſa à ſon tour. Je ne fus pas tenté de regarder ſur la place pour voir ſi j'y trouverois une ſeconde pierre, ſans doute plus parfaite, puiſque l'homme qui en auroit fourni la matiere, étoit un philoſophe. Je me ſauvai précipitamment, ayant en main la pierre dont j'avois hérité par un coup auſſi extraordinaire.

J'allai m'établir dans une grande ville, où je louai un galetas ſpacieux : j'achetai toute la boutique d'un chauderonnier ; & le ſoir même, la porte bien cloſe, je métamorphoſai toutes les marmites en or pur ; je les briſai, ou plutôt je les ſciai, & avec ces fragmens précieux j'eus en peu de tems des ſommes prodigieuſes.

Alors tout le monde me fit la cour : j'eus un hôtel, un cuiſinier, des voitures diſtinguées par la ſoupleſſe des reſſorts. Les femmes me trouverent unique, & le peu d'eſprit que j'avois devint du génie.

J'étois garçon, & c'étoit à qui m'épouſeroit. On employa toutes les minauderies pour parvenir à ce but ; les éloges pleuvoient, les attentions

n'avoient point de fin. Au milieu de toutes ces demoiſelles coquettes, ambitieuſes, qui recherchoient ma main & qui déployoient une artillerie de ſoupirs & de graces artialiſées, je pris une petite perſonne à l'air ingénu, qui ne m'avoit adreſſé ni paroles ni regards.

Mes noces furent pompeuſes, éblouiſſantes, & je me félicitois d'avoir choiſi parmi ce nombre prodigieux de filles celle qui paroiſſoit la plus modeſte & la plus timide.

Un généalogiſte me découvrit un ancêtre tué à Ceriſoles, & me gratifia d'un écu à trois pals flamboyans de ſable ſur un champ d'or. Pour mon épouſe, on la fit deſcendre de Froïla Ier., quatrieme roi des Aſturies.

J'étois couché auprès d'elle, dans un lit magnifique, & je contemplois la ſomptuoſité de mes meubles, lorſque je vis entrer une foule de vampires qui ſe mirent à démeubler mon appartement. J'avois beau leur faire ſigne de diſcontinuer; ils enlevoient tout, en me faiſant de profondes révérences. Tous les gens de ma maiſon, en m'appellant *monſeigneur*, chargeoient leurs mains de quelques-uns de mes effets. Des robes noires, des robes rouges, mille gens que je ne connoiſſois pas, venoient réclamer leur part, & chacun s'emparoit de ce qui m'appartenoit : on me montroit des papiers qui avoient

la vertu d'enlever à mes yeux tous mes meubles. Je vis emporter juſqu'au coffret où étoit ma pierre précieuſe ; il fut ſaiſi par une figure d'homme qui tenoit en main une verge, & qui crioit, *Juſtice !*

Alors je me retournai vers ma bien-aimée, & lui dis dans l'effuſion de mon ame : Les vampires m'ont tout emporté ; mais tu me reſtes. Je la vis pleurer. Je crûs que c'étoit d'attendriſſement ; mais ma moitié, ſi douce, ſi ingénue, s'arracha de mes bras, parcourut l'appartement avec le geſte & l'œil d'une Mégere, & voyant qu'il étoit dégarni, ſauta ſur une bourſe que les vampires avoient oubliée dans une des poches de ma veſte, vint à moi, m'appliqua un vigoureux ſoufflet, & diſparut.

Encore tout étourdi de cette ſcene, je me levai ſur mon ſéant pour courir après ma femme, car je l'aimois. J'étois devenu un peu gros par la bonne chere, lorſqu'un petit vampire, plus maigre encore que les autres, s'élança ſur moi, & me ſuça tout vivant. Il ſe gonfloit ſur mon corps à meſure que je maigriſſois ; il me deſſécha des pieds à la tête en ſe rempliſſant de mon ſang, & je devins ſi léger que le vent m'emporta de deſſus mon lit magnifique aux riches courtines, & que je ſortis par la fenêtre. Je voltigeai quelque tems dans l'air, & je tombai ſur un rocher nu, qui par bonheur ſervit à m'éveiller.

## CHAPITRE XIII.

### *Mahomet.*

J'ÉTOIS au bord de la mer, & je me plaiſois à conſidérer ces montagnes écumeuſes & mugiſſantes qui viennent ſe briſer ſur un grain de ſable; elles accourent avec impétuoſité comme pour dévorer la terre; elles reculent devant le doigt qui ſemble avoir écrit ſur la limite inapperçue : *Tu n'iras pas plus loin.*

Une huître étoit reſtée à ſec à demi-pied de l'eau; la vague blanchiſſante & courroucée ne pouvoit la recouvrir. Elle s'entr'ouvroit tranquillement au ſoleil comme pour s'abreuver de ſes rayons. J'apperçus dedans quelque choſe qui brilloit; j'achevai de l'ouvrir, & je vis que ce qui avoit frappé ma vue de ſon éclat, étoit une petite ſonnette d'or; le battant étoit une perle, & la perle étoit couverte de caracteres extrêmement fins. Je pris une forte loupe pour les déchiffrer, & je lus avec étonnement ces mots : *Tu pourras évoquer de la région des morts l'ombre que tu voudras.* Je m'écriai : Graces ſoient rendues à l'auteur de ce don! & j'agitai la ſonnette.

Tout-à-coup le ſpectacle le plus éblouiſſant frappa mes yeux : un rayon immenſe du ſoleil

descendoit en droite ligne depuis l'orbe de cet astre jusqu'à mes pieds ; & un ange gliſſant avec rapidité ſur cette échelle radieuſe, & effaçant ſes plus vives couleurs, ſe préſenta devant moi.

Je me proſternai, me cachant le viſage avec les mains ; mais une voix douce & majeſtueuſe m'appella, je levai la tête, & je ne vis plus qu'un beau jeune homme. Ses cheveux blonds étoient noués avec grace ; un bandeau couleur d'azur lui ceignoit le front ; ſa robe, d'une blancheur éblouiſſante, ſe retrouſſoit avec une ceinture d'or. L'Ancien des tems, me dit-il, celui qui a peſé l'océan dans le creux de ſa main, daigne m'envoyer vers toi, & il ſatisfera à tes demandes.

Auſſi-tôt un temple en rotonde & tout d'albâtre fut édifié en un clin-d'œil autour de moi ; j'entendis une voix qui me cria : *Nomme donc parmi les enfans des hommes, & qui attendent la ſplendeur du jour éternel, nomme celui que tu veux voir.* Pluſieurs noms ſe preſſérent en foule dans ma mémoire : Séſoſtris, Abraham, Alexandre, Céſar, Charlemagne, Cromwell, &c. lorſque dans le trouble où j'étois, je nommai tout haut *Mahomet !* Je voulois dire. . .

Son ombre ſortit du pavé du temple, & je contemplai à loiſir le fondateur de la religion & de la puiſſance muſulmane, le vainqueur de la Mecque & de l'Arabie, l'époux fortuné de tant

de belles femmes. Il avoit un air d'autorité, une phyſionomie auguſte, des yeux perçans. *Pourquoi*, lui dis-je, *t'es-tu érigé en prophete? pourquoi as-tu trompé les hommes?* Mahomet me jeta un regard, & je fus atterré de ſa grandeur. Il garda le ſilence; mais ſon ſilence étoit celui de la majeſté & du mépris. Il portoit ſous ſon bras un *livre*, & ſous ſon pied fouloit un *glaive*, comme s'il eût rougi de l'avoir employé. Mais ſon *livre* lui étoit cher: il s'en échappoit un rayon lumineux, & je ſentis que ce livre étoit plein du Dieu dont il annonçoit ſi dignement la puiſſance & la gloire.

Je repris: *Pourquoi as-tu abuſé de la crédulité de tes concitoyens? pourquoi as-tu feint des révélations?* En parlant ainſi, j'étois près d'une haute colonne de marbre jaſpé, & de cette colonne ſortit une voix inviſible qui proféra ces mots:

N'accuſe point un grand homme révéré d'une partie du monde, & qui a détruit l'idolatrie. Sais-tu lire ce qu'il a écrit? La calomnie poétique eſt montée ſur le théatre d'une nation, elle a chargé ſon perſonnage de crimes imaginaires; mais peut-elle combattre le reſpect univerſel des peuples, & leur antique reconnoiſſance? Ces préceptes encore vivans & répandus ſur une vaſte ſurface du globe, étoient fondés ſur de grandes

lumieres. Oui, tel législateur sentant bien que l'homme rejetteroit toujours l'autorité de l'homme, son semblable & son égal, a fait descendre du ciel les ordres qu'il vouloit intimer à la terre. Garde-toi de l'en blâmer ; garde-toi de l'appeller *fourbe*, *imposteur*, parce qu'il y a des loix sages & utiles qui sont l'expression de la volonté divine, parce qu'on ne porte aucun préjudice à l'homme quand on lui persuade ses véritables devoirs, parce que le monde entier, offrant la conviction d'un pouvoir qui a établi les loix morales ainsi que les loix physiques, le grand homme se rend le héraut, l'interprete éclairé de ces loix divines ; il les révele d'un ton relatif à leur majesté ; il donne une base religieuse à la police civile, base sacrée & nécessaire ; son droit est dans la noblesse & dans la pureté de sa cause.

Si les anciens législateurs ont mêlé des fables & des rêveries à des vérités importantes & sublimes, c'étoit peut-être le seul moyen de faire passer celles-ci. Les tems, les circonstances, l'esprit humain, toujours amoureux du merveilleux ; tout a pu forcer le législateur à amalgamer le culte & la morale : l'un étoit le corps, & susceptible d'être modifié sans danger ; l'autre étoit l'ame de sa police.

Rangerez-vous donc, petits observateurs à vue myope, rangerez-vous ingratement parmi les

*impoſteurs* pluſieurs bienfaiteurs éclairés du genre humain, parce qu'ils ont compati à ſes foibleſſes, & qu'ils lui ont laiſſé quelques erreurs inévitables, pour mieux leur faire adopter de nouvelles lumieres & de nouvelles vertus ?

Ces erreurs n'étoient pas leur propre ouvrage, mais bien avant eux l'œuvre confuſe d'une multitude aveugle : une religion purement métaphyſique n'auroit pas été entendue alors, & ne le ſeroit pas davantage aujourd'hui.

Soyez plus juſtes, foibles humains ; rendez graces à ceux qui les premiers ont enſeigné l'idée de la Divinité, laquelle obſerve toutes nos actions, & qui doit les punir ou les récompenſer ; qui ont inſtitué les fêtes, leſquelles réuniſſent les hommes ; qui leur ont défendu le meurtre, le vol & l'injuſtice ; qui ont enſeigné l'immortalité de l'ame, dogme ſublime & conſolateur ; qui ont établi la ſépulture des morts ; qui ont recommandé la charité, le reſpect pour les parens, la foi des ſermens, & une ſubordination légitime ; qui ont fait chérir ces préceptes ; qui ont tracé enfin le code moral, auquel de nos jours nous ne pouvons rien ajouter, & qui plus que les autres ſciences porte l'empreinte de l'unité ; image de la volonté éternelle.

Il ſeroit difficile, même de nos jours, de décider juſqu'à quel point un homme qui voudroit

faire passer ses opinions dans l'esprit d'un peuple neuf, pourroit se servir du ressort de l'enthousiasme & du merveilleux. Le chemin seroit long & incertain, s'il vouloit procéder par les moyens de conviction ; mais s'il frappoit fortement l'imagination, il causeroit tout-à-coup une révolution utile. Et, dis-moi, qui ne pardonneroit aujourd'hui quelque supercherie innocente au législateur moderne qui auroit réussi à faire adopter à un peuple ignorant, superstitieux & barbare, des loix sages, raisonnables & bienfaisantes ?...

La voix se tut, Mahomet toujours muet, immobile, le dédain gravé sur le front, me fit un signe de supériorité & rentra en terre avec une majesté tranquille. Aussi-tôt le temple avec son dôme s'écroula sur ma tête.

Je m'évaillai, me proposant d'envoyer au docteur Lavater, mon voisin & grand physionomiste, la *silhouette* du prophete armé, de l'auteur du *Coran*. Les grands hommes anciennement étoient auteurs & par fois souverains. O mes confreres, le bon tems !

CHAPITRE

## CHAPITRE XIV.

### *Le Ballon - Montgolfier.*

On connoît l'Athénien Dédale, qui attacha des ailes à ſon fils Icare ; mais comme le ciment étoit de la cire, elles ſe fondirent aux rayons du ſoleil. On connoît Simon le Magicien, qui s'éleva fort haut aux yeux du peuple Romain ; mais un apôtre chrétien le fit tomber, & il ſe caſſa le col. On a entendu parler de Perſée, de Bellérophon combattant la chimere, du char de feu d'Elie, qui en partant laiſſa tomber ſon manteau que ramaſſa ſon diſciple Eliſée ; du char-volant de Médée, fuyant après le maſſacre de ſes enfans ; de Mercure ayant des ailes aux talons ; du cheval ailé, qui partageoit avec l'aigle de Jupiter la redoutable fonction de porter ſes foudres & ſes éclairs.

On a écrit qu'Apollonius de Thyane avoit fait un voyage de trois cents lieues par les airs, puiſqu'il s'étoit montré le même jour dans deux endroits que ſéparoit cette diſtance.

Sous le regne de Néron, un homme s'éleva fort haut ; l'hiſtoire dit à quatre cents-pieds de hauteur : il tomba & ſe tua ; ſon ſang rejaillit juſqu'à l'empereur. *Voyez* Suétone.

Jean-baptiſte Dante, de Pérouſe, a volé & s'eſt caſſé la jambe. Campanella parle d'un habitant de la Calabre, qui tenta un vol réel & paya cher ſon entrepriſe téméraire.

Les anciens, qui nous ont tranſmis les premiers voyages aériens, avoient-ils trouvé le gaz inflammable qui rend le ballon où il eſt contenu plus léger que l'air athmoſphérique ? Le haſard qui fait naître les grandes découvertes qui s'enſeveliſſent enſuite avec les peuples, ne peut-il pas repréſenter le même fait à des époques extrêmement éloignées ? Tous ces dieux aſcendans, dont la mythologie eſt pleine, qui volent ſur les nues & plus vîte que les nuages, n'annonceroient-ils pas des chymiſtes intelligens qui avoient trouvé ce que Montgolfier a rencontré depuis peu ?

Nous ne faiſions aucune attention aux divinités d'Homere, marchant dans le vague des airs ; à la Pallas deſcendant de l'Olympe & arrêtant le fougueux Achille par ſa blonde chevelure ; à la Junon aux yeux pers, ſe cachant dans un nuage ; à la meſſagere Iris ; au char de Vénus, traîné par deux colombes : tout nous revient enfin de l'antiquité, juſqu'au *chant des cygnes*, dont nous nous moquions. Les cygnes de Chantilly nous dirons qu'il faut être circonſpect, quand, ſans aucune connoiſſance du paſſé, l'on veut taxer les anciens d'avoir méconnu la phyſique. Nous

reviendrons peut-être à la physique des anciens.

Voici que l'homme vient de s'assujettir le royaume qui lui sembloit interdit ; il a rencontré l'aigle dans son vol, & il partage aujourd'hui son empire. Il ne manque plus que d'entendre un capucin en chaire prêcher contre Montgolfier.

Il y eut des essais malheureux. On a vu, il y a quarante années, M. de B***** s'ajuster des ailes au haut d'un donjon du quai des Théatins ; il avoit orné des mêmes ailes les épaules de son domestique, & il l'exhortoit fort à le devancer, lorsque celui-ci répondit *qu'il étoit fait pour suivre son maître.* Le marquis de B***** goûta ce raisonnement, s'élança sans son domestique, pirouetta quelques toises, & se cassa la cuisse en tombant à vingt toises sur un bateau de blanchisseuses.

M. Blanchart, composant une très-lourde machine qu'il appelloit *bateau volant*, & s'appuyant sur les forces purement méchaniques, nous avoit promis de partir de Saint-Germain-en-Laye, & d'arriver aux Champs-Elisées en face des Tuileries. Ce M. Blanchart, malgré ses annonces, n'a pas tenu parole. Je ne parle plus ici du chanoine d'Etampes.

Ces promesses de s'élever en l'air rencontroient des incrédules & des rieurs ; des gens qui ne soupçonnoient pas jusqu'où pouvoit aller la possibilité

physique, armés de ce scepticisme froid & moqueur qui rejette tout ce qui est inconnu, (*a*) étoient loin d'avouer que l'homme pouvoit, par hasard ou par étude, découvrir des prodiges nouveaux.

Aristote, Bacon, Descartes, Galilée, Newton, tous les physiciens de l'Europe, en se chauffant devant leur âtre, avoient vu la fumée s'élever : aucun d'eux ne devina qu'en enfermant cette fumée dans un ballon, il s'éleveroit facilement dans les airs, & qu'en augmentant son volume, la chaîne de la pesanteur seroit rompue, pour le coq emplumé & pour le coq à deux pieds sans plumes.

M. Montgolfier a imaginé le premier ce que chacun auroit pu découvrir au coin de sa cheminée. Plus la chose étoit simple, plus elle se déroboit à l'esprit de recherche, & c'est ainsi que nous sommes entourés de vrais phénomenes auxquels l'habitude nous rend insensibles ; car, malgré notre sagacité, l'habitude fait de nous des hom-

(*a*) Il y a une physique inconnue, que les physiciens à système rejettent ; mais elle n'en existe pas moins : la grande physique c'est la physique inconnue. De même que les empyriques guérissent mieux que les médecins, de même les physiciens sans chaire expérimentale ont des connoissances qui échappent aux *brevetés* : ce n'est point de la magie, c'est toujours de la physique.

mes distraits sur ce qui nous environne, & rien de plus difficile que de bien voir ce qu'on a perpétuellement sous les yeux.

M. le marquis d'Arlandes & M. Pilâtre de Rozier ont eu le courage de s'asseoir les premiers sur ce globe ascendant & abandonné ; ils ont voyagé ainsi dans l'espace, au-dessus de la ville de Paris.

Cette merveilleuse découverte a dû commander l'admiration universelle, & échauffer jusqu'au vulgaire, que rien ne frappe ordinairement en physique, & pour qui tous les miracles de la nature sont perdus : il est sorti de son apathie ; il a marqué de la curiosité, de l'intérêt, de l'étonnement, & toutes les têtes grandes & petites se sont exaltées à l'unisson.

Bientôt MM. Charles & Robert, doués d'une intrépidité éclairée & calme, nous ont donné un spectacle bien neuf & jusqu'alors incroyable. Jamais leçon de physique ne fut publiée devant un plus nombreux & plus solemnel auditoire. L'effet, quoique suite d'un principe simple & certain, étoit inconnu à l'homme & étranger à ses fastes, depuis. . . . depuis tous les renseignemens connus.

Or, si tous les siecles passés s'étoient relevés au moment où montoit si majestueusement dans les airs le *navigateur aérien*, ils n'en auroient pas

cru leurs yeux, ou auroient cru voir quelque dieu retourner de la terre chez lui.

Cette découverte aura sûrement son utilité dans bien des choses ; mais, ne fût-elle qu'une simple curiosité, ce seroit toujours une belle & brillante expérience que cette *assomption*. Il est satisfaisant de pouvoir enfin quitter vivant cette terre où nous rampons, & de voyager quelques heures dans les airs avec tant de rapidité.

M. Charles assure qu'à une certaine hauteur, plongé dans un air subtil, on se sent une hilarité inconnue à nous qui rampons dans les plaines. Je le crois ; car quand dans mon voisinage je m'éleve seulement à six cents pieds, je me sens un tout autre être. Le ballon-Montgolfier ! c'est la planche jetée sur l'océan ; c'est l'arbre creusé en canot : la planche & le canot se sont métamorphosés en vaisseaux qui ont fait le tour du monde, portant l'homme sur des gouffres mouvans ; paisible vainqueur des ouragans & des tempêtes. Et l'on sait comment Horace, plus voisin que nous de cette découverte, appelloit celui qui le premier affronta la mer blanchissante d'écume, entre des écueils :

*Audax Japeti genus*, &c.

L'agent principal de cette ascension est trouvé ; la nation françoise a tout l'honneur de la décou-

verte, & l'Anglois en eſt jaloux : il a voulu ripoſter par des épigrammes ; il a encore été battu. La royale ſociété de Londres ( malgré le reſpect que je lui dois ) n'a pas eu le ſens commun en cette occaſion : jalouſie, pure jalouſie ; j'en ſuis fâché pour elle.

Cette découverte immortaliſera le regne actuel. Dans quatre mille ans on dira : Les *hommes volans* datent du regne de Louis XVI, & il a fait préſent à l'empereur de la Chine de douze ballons aéroſtatiques.

Que ce préſent eſt bien imaginé ! Comme l'empereur de la Chine ſera émerveillé du génie françois ! En croira-t-il ſes yeux ?

Laiſſons faire préſentement l'induſtrie humaine ; elle va tourmenter cette découverte importante, la manier en tous ſens, & parcourir l'ordre des poſſibles.

Les nations voiſines voudront du moins obtenir une gloire ſecondaire ; & ce ballon, déjà ſi curieux, va apprendre à l'homme qu'il ne doit jamais déſeſpérer de ſes forces, que ſon intelligence eſt faite pour deſcendre dans tous les ſecrets de la nature, & qu'il peut ſe les approprier pour l'intérêt de ſes beſoins, ou pour le luxe de ſa grandeur.

Qui aſſignera des bornes à la ſagacité de l'homme & aux connoiſſances que le tems, le haſard

& la méditation peuvent lui amener ? Qui connoît toute la capacité du cerveau de l'homme, cet être qui paroît ſi foible ?

Scrutons, analyſons, cherchons : les plus importantes vérités dorment ſous nos mains ; frappons, interrogeons tout ce qui nous environne. Examinons les ſimilitudes, les *analogues* juſque dans les infiniment petits ; là peut-être eſt le grand ſecret. Le poiſſon dans l'eau monte, s'éleve, deſcend, tournoie ſans point d'appui dans ſon propre élément, parce qu'il ſe rend plus léger que l'eau, au moyen de la veſſie qu'il a dans le corps, qu'il contracte & qu'il dilate à ſon gré : l'homme a fait ſa veſſie, & l'a déployée ſur ſa tête, & cette veſſie artificielle lui a complétement réuſſi. (*a*)

Maintenant, quand je leve les yeux au firmament, je ne vois plus la lune que comme un ballon aéroſtatique ; ce ſatellite flotte ſûrement par les mêmes loix que le ballon-Montgolfier : les planetes ſont des globes creux, remplis d'un *gaz* particulier, peut-être ſoixante fois plus léger que l'air : c'eſt un pareil gaz qu'il nous faudroit trouver. Que nous ſerions alors forts & leſtes !

(*a*) Un globe de cuivre laminé empêcheroit peut-être les déchirures promptes & l'embraſement toujours à craindre. La veſſie plus compacte ſeroit douée d'une réſiſtance qui, en exigeant d'autres combinaiſons, auroit un effet plus étonnant.

Notre terre balancée dans le vuide recele visiblement un *feu central* qui s'échappe ; elle flottera tant que l'enveloppe épaisse retiendra son fluide gazeux. J'explique de ce coup une foule de phénomenes non encore expliqués, tels que les volcans, les tempêtes, les tremblemens de terre, la variation des climats ; c'est la déperdition de l'air inflammable, c'est le combat éternel du gaz & de l'air athmosphérique : l'équateur est enflé, tandis que les poles sont applatis : la charpente du ballon est dans les poles ; c'est l'effet inévitable de la matiere ignée qui gonfle notre globe à l'équateur : elle a chassé des entrailles de la terre tout corps étranger ; elle y a établi le *fluide* moteur qui suspend le monde en l'air, qui l'appuie sur rien. Toute *planete* est un ballon aérostatique. Je le soutiens, que dis-je ! tout *astre*, tout *soleil*, toute *étoile*, autant de globes *creux*, ballons ! ballons ! qui enferment le *gaz* contenu dans leur intérieur. Il n'y a qu'une seule loi pour le petit poisson comme pour le pesant Saturne.

L'ascension du *globe-Montgolfier* m'a donné l'idée d'un nouveau système physique plus raisonnable, je crois, que les précédens, & qui rend compte de toutes les crises de la nature. Notre globe, flottant dans l'éther, est un ballon aérostatique, & dès lors tout s'explique avec clarté : les conséquences sont lumineuses & fécondes.

Quand l'enveloppe ſe déchirera, il périra par le feu. *Et ſæculum per ignem.*

Je détrône en ce jour & Deſcartes & Newton, & je compoſerois là-deſſus un volume plein de *calculs* & ſur-tout d'évidence, ſi je n'avois pas un *drame* à faire.

Incrédules eſprits, froids ignorans, rampez dans vos ſtériles négations : l'homme devient le maître des élémens. Les plus énormes fardeaux s'éleveront des abymes : on ira viſiter les ſommets du *Ténériſe*. C'eſt peu ; l'on prendra ſans doute un jour un vaiſſeau de cent dix canons, agrès, charge, équipage, avec de bonnes pincettes, & on le portera proprement & ſans avarie dans la mer Rouge, ce qui évitera le long circuit pour le voyage des Indes Orientales.

Pourquoi dans cent années ne parleroit-on pas d'un ballon aéroſtatique comme on parle aujourd'hui d'un cheval & d'une paire de bottes pour faire un voyage par terre ? Quant à la maniere la plus ſûre & la plus ſimple de diriger à volonté horizontalement le ballon aéroſtatique, il ne faudra pas vingt-cinq ans pour la trouver. Nous étudierons ſur-tout le méchaniſme du corps & des ailes de l'oiſeau, qui ſe ſoutient, lui, par ſes forces organiques, & nous en ferons un bel attelage.

Un Anglois a avancé que les oiſeaux qu'on

nomme oiſeaux de paſſage, ſe retirent dans le globe de la lune, lorſqu'ils diſparoiſſent de nos climats : ils prennent en effet leur eſſor en-haut quand ils partent, & s'élevent perpendiculairement ; ils deſcendent d'en-haut quand ils reviennent. Si cette hypotheſe ſemble haſardée, il paroît du moins que l'homme peut reſpirer à une certaine hauteur, puiſque ces oiſeaux vivent dans l'air le plus ſubtil.

En attendant le prochain voyage dans la lune, nos travaux vont développer & étendre ſingulièrement la connoiſſance de l'aſtronomie, de l'air, des météores, de la géographie, &c. Nos ballons aéroſtatiques ſeront nos obſervatoires, la guérite céleſte, d'où nous découvrirons les grands effets de la nature ; & tout cela tenoit à partir d'un petit principe de chymie. Mais que la frivolité n'oublie pas mon *ſyſtême* ; que les géometres le travaillent, je le leur abandonne ; la terre, je le répete, eſt un *ballon-Montgolfier* : voilà le vrai ſyſtême du monde enfin découvert, & je ſuis tenté de m'écrier comme Archimede : *Je l'ai trouvé.*

Encore un petit mot qui me vient à l'imagination. L'art de ſe promener librement dans les airs étant connu, il s'agiroit ſur-tout de ſe tenir immobile dans l'athmoſphere contre le mouvement de direction qui l'entraîne avec la terre, de jet-

ter l'ancre, pour ainſi dire, à quinze cents toiſes au-deſſus de nos tours & de nos clochers. Ainſi nos nouveaux Argonautes, en laiſſant paiſiblement la terre tourner ſous leurs pieds, pourroient ſans ſe mouvoir ſe trouver au-deſſus de Pekin, y deſcendre, y ſaluer l'empereur de la Chine de la part du roi de France, remonter & revenir quelques heures après rendre compte à Louis XVI de la ſanté de ſa majeſté Tartaro-Chinoiſe, à qui Dieu prête longue vie, puiſqu'elle ſait ſi bien punir ces mandarins exacteurs qui vexent les pauvres peuples, plantant du riz ſur le *gros ballon aéroſtatique* vers le 39e degré 54 minutes.

Aucun accident n'eſt encore arrivé à ces hommes volans; puiſſe l'hiſtoire ne dire jamais d'aucun d'eux: *Suo ſepultus eſt triumpho!* Le ballon de Lyon à porté ſept perſonnes (*a*), & ce char aérien s'eſt élevé à 522 toiſes.

On a fait diverſes expériences dans pluſieurs villes, & par-tout le peuple, ſatisfait de ce nouveau ſpectacle, crioit de ſurpriſe, levoit d'étonnement les mains au ciel, rioit de joie, pleuroit de

(*a*) Ces perſonnes ſont, MM. Montgolfier l'ainé, Pilâtre de Rozier, le prince Charles, fils ainé du prince de Ligne, le comte de la Porte-d'Anglefort, lieutenant-colonel d'infanterie & chevalier de S. Louis, le comte de Laurencin, chevalier de S. Louis, le comte de Dampierre, officier aux Gardes-Françoiſes, & le ſieur Fontaine, de Lyon, coopérateur très-zélé.

crainte, manifeſtoit à ſa maniere ſon admiration & les mouvemens extraordinaires dont ſon ame étoit profondément agitée.

Quel prodige en effet que cette pyramide immenſe s'élevant d'un vol majeſtueux qui monte au haut de l'athmoſphere, & qui traîne avec ſon poids & ſon volume d'intrépides phyſiciens, ſaluant cent cinquante mille hommes aſſemblés, & leur jetant leurs chapeaux d'un air calme & ſerein.

On vient d'en lancer un à Neuchatel, ſous ma fenêtre, le 24 janvier, jour anniverſaire de la naiſſance de Sa Majeſté Pruſſienne, en l'honneur de ce monarque. On avoit écrit deſſus: *à Frédéric.*

Roi, le plus roi qui fut onc couronné.

MAROT.

Il s'eſt élevé à une majeſtueuſe hauteur en préſence des Alpes.

Tel légiſlateur Européen, jeté chez tel peuple ſauvage, ne pourroit-il pas un jour faire ſervir la machine aéroſtatique à ſes deſſeins utiles, donner des loix du haut des airs à des hordes errantes, & opérer ainſi de grandes choſes par le ſimple appareil de ce globe merveilleux?

Et nous, déchirons les cahiers de nos ſyſtêmes phyſiques. Profeſſeurs, adoptez le mien; tout aſtre, toute planete porte ſon gaz abondant; ce fluide moteur eſt le ſeul contrepoids de tous les corps

céleſtes. Voilà ſa baſe, ſi vainement cherchée juſqu'à nos jours. Les corps n'ont plus de peſanteur, malgré leur maſſe, quand ils ſont animés par le *fluide gazeux*; & la main de la nature ſe joue des aſtres avec cette puiſſance unique, ainſi que nous nous jouons de ces ballons ronds ou ſphériques, objets de nos amuſemens; la forme ne fait preſque rien, quand le gaz eſt puiſſant: nouvelle analogie avec la forme des corps planétaires.

Une réflexion attriſtante ſe mêle au plaiſir qu'inſpire ce nouvel ordre de choſes. Il y a du danger pour ces hardis phyſiciens qui veulent nous ouvrir la route des airs; mais tout état a ſes riſques & ſes périls.

Si tant d'hommes ont prodigué leur vie pour des intérêts équivoques, laiſſons ces nobles & généreux enfans des arts faire pour la navigation aérienne ce que les anciens ont fait pour la navigation maritime.

N'y a-t-il pas eu des naufrages, & les naufrages n'ont-ils pas appris à la poſtérité à ſe jouer des vents & des écueils? Quand l'homme s'abandonne au caprice des flots, pourquoi ne ſe livreroit-il pas aux bouraſques de l'air? Ces deux élémens lui appartiennent, puiſque la nature lui a donné les moyens de les aſſujettir. Ce droit précede toutes les loix: il n'eſt pas plus téméraire de tenter un vol audacieux que d'avoir affronté la premiere fois

l'indomtable océan. Le char aérien eſt tout auſſi ſûr que la premiere nacelle.

D'ailleurs, il eſt utile en politique, & même glorieux pour une nation, d'offrir à l'univers des hommes qui ne tiennent pas aſſez à la vie pour craindre la mort, lorſqu'il s'agit de reculer les bornes de la puiſſance & de l'induſtrie humaine. Ne limitons pas l'empire du génie, laiſſons-le luire ſur les humains; il en eſt le vrai ſoleil.

On avoit parlé de faire monter des *malfaiteurs* lors des premiers eſſais de la machine aéroſtatique. Cette idée étoit rampante, vile & meſquine: les arts veulent être achetés par des mains dignes de les conquérir.

Il appartenoit à des citoyens diſtingués par leur nobleſſe & leur courage, de donner ce grand exemple. Qui ſert bien ſa patrie ſait ſervir l'humanité. J'oſe croire qu'il y a un rapport intime entre ces deux vertus; qu'il ne faut jamais les ſéparer ni les oppoſer l'une à l'autre. La nation y perdroit: il faut ſavoir affronter la mort. Qu'eſt-ce que la vie, quand on la ſacrifie à l'utilité & à la reconnoiſſance des ſiecles à venir? Qui ne haſarde pas ſa vie dans les fonctions les plus ordinaires de la ſociété? On ne devroit même permettre qu'au phyſicien, au militaire & à l'homme de lettres de s'élever ainſi & de planer au-deſſus de nos têtes: cet horizon ne me ſemble fait que pour eux.

L'année 1783 a été l'année des merveilles : on a fait de l'eau avec de l'air, & de l'air avec de l'eau ; on a imité la formation du givre & de la neige ; on a vu de quelle maniere la feuille de l'arbre tranſpire ; on a parlé ſavamment de l'électricité des végétaux ; le phyſicien connu ſous le nom de *Comus* a ſoumis le fluide électrique, & l'a appliqué avec ſuccès à la guériſon de nos maux ; l'abbé Spallanzani a publié ſes neuves expériences ſur la digeſtion, & a laiſſé tranſpirer celles ſur la génération, non moins nouvelles & encore plus étonnantes ; d'habiles théoriciens ont fait des recherches fines & des expériences délicates ſur l'hygrometre ; l'Anglois Wright a marché ſous les eaux ; & ſi l'eſpoir d'un air déphlogiſtiqué ſe réaliſe, on touchera le fond de la mer, & l'on en retirera les richeſſes curieuſes que ſon ſein avide a ſouſtraites à nos regards.

On a greffé les vieux ceps de vigne, & cette méthode a pluſieurs avantages. On a trouvé dans les tiges de guimauve une filaſſe plus douce que celle du chanvre & plus forte que le lin.

Meſmer, armé d'une médecine nouvelle & qui confond la faculté, eſt revenu ſur la ſcene. Par un jeu d'acouſtique très-ſurprenant, une poupée a parlé entre nos mains. Un phyſicien ingénieux, & qui a vraiment l'air d'un magicien, a mis ſous nos yeux la marche progreſſive de la végétation.

Dans

Dans un coin ignoré, mais qui deviendra célebre par cette découverte, la doctrine des *fermens assimilateurs* a commencé à percer. L'eau peut se changer en vinaigre, en vin, en liqueurs de toute espece, sans passer par le bois tortu, ou par les lentes filieres des végétaux. La métamorphose s'opere presque subitement, par la grande loi, *aut superat, aut superatur; ubi virus, ibi virtus.* Qui comprendra la valeur de ces mots? Cette découverte, encore au berceau, fera révolution en chymie; j'ose le croire.

Autre phénomene de la même année; ce sont des *têtes d'airain* imitant la voix humaine, articulant & prononçant comme nous les mots & les phrases. Si les anciens en eussent créé de pareilles qui eussent passé jusqu'à nous, il n'y auroit point de langues mortes; elles vivroient dans ces bouches d'airain, qui en rendroient aux générations éloignées tous les sons & les accens; & nous saurions comment se parloient le grec & le latin.

Vous qui courez les plaines salées de l'océan, ne craignez plus le fléau le plus cruel, le manque d'eau: l'eau de la mer va devenir potable par un moyen facile & prompt.

Ajoutez au prodige de la navigation aérienne les faits extraordinaires de l'année qui l'a vu naître; les tremblemens de terre qui ont renversé Messine

& ébranlé la Calabre ; les volcans de l'Islande ; la paix qui a fondé en Amérique un état immense composé de plusieurs états qui vont croître, se développer & montrer au reste de l'univers le drapeau invitateur de la liberté ; le Croissant en alarmes aux apprêts de deux puissances qui, réunissant leurs forces, semblent devoir frapper un coup qui tient d'avance l'Europe attentive & en suspens, & qui embarrasse la politique des nations ; les crises singulieres du gouvernement anglois ; la situation de la Hollande toujours indécise ; la ville de Dantzig bloquée & abandonnée à elle-même ; le décès des mathématiciens célebres ; enfin je ne sais quelle commotion répandue dans les esprits & qui les dispose aux entreprises les plus hardies, aux événemens les plus rares : tout doit faire ranger l'année 1783 parmi les années les plus remarquables par des faits étonnans.

Siecle d'Auguste, siecle des Médicis, siecle de Louis XIV, si vantés pour des peintres, des sculpteurs, des orateurs, des architectes & des poëtes, vous pourriez fort bien disparoître devant un siecle déjà marqué par tant d'époques mémorables ! Le génie impatient de mes contemporains, réclamant son libre essor, demande à se déployer ; il veut modifier l'univers, malgré les obstacles des esprits froids & bornés ; il veut imposer silence aux dé-

tracteurs, & ſervir juſqu'à ces caracteres ſombres, petits, envieux, jaloux & méchans, qui ſe plaiſent à arrêter le progrès des ſciences ; il veut que le regne actuel, puiſqu'il protege & récompenſe les arts, illuſtré par les plus brillantes découvertes, ſoit à jamais célebre dans la mémoire des hommes.

Et que contera-t-on dans mille ans des actions paſſageres de la génération préſente ? Les glorieuſes conquêtes du génie des arts ſur les pages muettes & ténébreuſes du livre de la nature ; l'Eternel l'a ouvert ſous nos regards, apprenons à y lire. O phyſique ! ô chymie ! ô rois ! protégez ces importantes ſciences.

## CHAPITRE XV.

### *Dialogue des morts. Entre un Faquir & une Veſtale.* (*a*)

LE FAQUIR.

DE quoi m'a-t-il ſervi de m'enfoncer pendant quarante ans des cloux dans les feſſes, de dormir debout, ſuſpendu à une corde, de me balancer

(*a*) M. de la Dixmerie a déjà traité ce ſujet ; mais nos dialogues comparés n'offrent aucun trait de reſſemblance.

ſur les flammes, de regarder le bout de mon nez juſqu'à ce qu'il s'illuminât ? Je croyois monter tout droit au paradis du ſaint prophete, & là ſerrer dans mes bras les Houris aux yeux bleus. Me voilà bien attrapé ! Je n'ai ni femme, ni corps ; je ne ſuis plus qu'une pauvre ombre errante, qu'un ſouffle de vent promene de côté & d'autre ; & je n'ai plus même les deſirs que je réfrénois, le tout pour mieux goûter les jouiſſances céleſtes.

LA VESTALE.

C'eſt bien à vous de vous plaindre ! Fûtes-vous enterré vivant ? On a ſans doute attendu votre mort pour ordonner votre ſépulture.

LE FAQUIR.

Vous étiez donc tombée dans une furieuſe ſyncope ?

LA VESTALE.

Non : un ſénat qui ſe diſoit législateur de la terre, & un peuple qui avoit triomphé d'elle par les armes, me condamnerent à ce ſupplice.

LE FAQUIR.

Vous aviez donc trahi l'état ?

LA VESTALE.

Non.

LE FAQUIR.

Qu'aviez-vous donc fait ?

LA VESTALE.

Ah, ce que j'avois fait !...

LE FAQUIR.

Vous héſitez ?

LA VESTALE.

Il y a certaines choſes qui coûtent toujours à dire....

LE FAQUIR.

Pourquoi ? Ce que nous avons fait là-haut avec nos corps ne nous regarde plus ici-bas ; c'eſt une eſpece d'enveloppe que nous avons dépoſée, & qui nous devient étrangere. Avouons de bonne-foi nos ſottiſes paſſées. J'ai été un imbécille pendant toute ma vie, macérant, fuſtigeant, tailladant mon pauvre corps qui n'en pouvoit mais.... Vous ne paroiſſez pas en avoir fait autant.... Allons, ne rougiſſez point, dites-moi tout ; qu'importent les petites taches du vêtement qui ne nous appartient plus ?

LA VESTALE, *pouſſant un ſoupir.*

Connoiſſez-vous Rome ?

LE FAQUIR.

Non.

LA VESTALE.

Comment ! Elle a cependant conquis le monde entier.

LE FAQUIR.

Le monde entier ! Il s'en faut de quelque choſe ; je vous proteſte que je n'ai jamais entendu parler de cette Rome. Mais qu'y a-t-il de commun entre cette ville & votre extraordinaire ſépulture ?

LA VESTALE.

J'étois née dans cette cité maîtreſſe de l'univers. Elle attachoit ſa conſervation à certains boucliers tombés du ciel, & à l'entretien d'un feu deſcendu par le même chemin.

LE FAQUIR.

Voilà une ſinguliere ſuperſtition pour un peuple que vous me repréſentez comme dominant la terre par ſes loix & par ſes armes !

LA VESTALE.

L'entretien de ce feu ſacré, dépoſé dans un temple, étoit confié à de jeunes filles. Je fus choiſie pour veiller auprès de cette flamme céleſte ; & comme on croyoit l'empire en danger ſi elle venoit à s'éteindre, la loi puniſſoit de mort notre négligence. Il nous étoit de plus ordonné de demeurer vierge, ſous peine d'être enterrées toutes vives.

LE FAQUIR.

Ah ! j'apperçois à préſent, madame, très-diſtinctement pourquoi vous êtes deſcendue au tombeau avant que d'être morte. Mais j'admire fort ce peuple conquérant, qui attachoit ſes grandes & ſuperbes deſtinées au frêle ſceau de la virginité.

LA VESTALE.

Il faiſoit tout pour nous faire oublier ce ſacrifice. Rangs, dignités, honneurs, richeſſes, tout nous étoit accordé. Les premieres places au ſpectacle nous étoient conſacrées. Les haches & les faiſceaux nous précédoient, & ceux des conſuls ſe baiſſoient en notre préſence. Si ſur notre paſſage s'offroit un criminel, notre rencontre déterminoit ſa grace, & le ſauvoit du ſupplice.

LE FAQUIR.

Voilà de beaux privileges. Mais au milieu de ces honneurs & de ce reſpect univerſel, vous ne vous crûtes donc pas dédommagée ?

LA VESTALE.

Malgré la loi redoutable, la honte, la mort la plus cruelle dont j'étois menacée, je devins... ſacrilege.

LE FAQUIR.

La violation de votre ſerment avoit donc pour vous un attrait bien vif, madame ?

LA VESTALE.

Les ſatellites, les bourreaux, la déſolation de Rome, de ma famille, des pontifes, les fulminations du ciel & de la terre, tout diſparut devant les larmes enflammées de mon amant... Il riſquoit autant que moi.

LE FAQUIR.

Ah! je n'ai plus rien à dire....

LA VESTALE.

Quand je promis d'être chaſte, le calme alors rempliſſoit mon ame, & l'innocence où je vivois ne pouvoit m'enſeigner l'étendue du ſacrifice. Bientôt dans la ſolitude le voile de l'enfance ſe déchira, je ſentis un vuide inſupportable : mon imagination perçoit les murs du temple, & loin de ſa triſte enceinte alloit choiſir l'objet qu'elle ſe plaiſoit à orner de toutes les perfections. Mes devoirs me parurent auſteres. Environnée des hommages de la patrie, j'ambitionnois la liberté obſcure de la derniere citoyenne. Je ne vis plus enfin dans ce feu inextinguible, placé ſur l'autel de Veſta, que l'emblême de la flamme inutile qui brûloit mon cœur.

LE FAQUIR.

Vous étiez du moins plus éclairée que moi. Je fus dupe le premier de toutes ces extravagances

dont je devins la victime. Je fus martyr de bonne-foi, ce qui eſt aſſez rare. Mais parlez-moi de votre amant... Le nom de ce ſacrilege... Il m'intéreſſe.

LA VESTALE.

Il s'appelloit Valerius. Je le vis un jour au temple, attentif à me conſidérer; il me ſembla qu'un trait de flamme paſſoit dans mon cœur; je ſurpris un regard, & je fus comme éclairée d'un jour nouveau, comme environnée d'une nouvelle exiſtence. La nature me parut embellie, je reſpirai pour la premiere fois l'avant-goût du bonheur. Dès que je ſoupçonnois mon amant dans l'enclos du temple, je marchois avec plus de graces & de fierté; caché dans la foule, il me contemploit; ſouvent des acclamations s'éleverent autour de moi dans ces jours de ſolemnité, & cette foule profane ignoroit pour quel œil je me plaiſois à développer la nobleſſe de mes pas & à ajouter à la pompe du culte dont mon amant étoit le dieu ſecret. Mais quand la foule étoit écoulée, que le temple ſe fermoit, tout s'obſcurciſſoit autour de moi; je n'avois plus une ame que pour ſentir les friſſons de la mélancolie & les traits du déſeſpoir. Je frappois de mes cris étouffés ces murailles ſolitaires. J'aime, me diſois-je; & Valerius au ſein de Rome, environné

de beautés faciles & ſéduiſantes, dédaignera un triomphe qui doit lui coûter; il n'aura pas le courage d'affronter pour moi la mort : les charmes de toutes les Romaines lui ſont offerts ; elles ſe le diſputent, elles l'entraînent tour-à-tour. Faut-il donc ignorer s'il m'aime, & ſuis-je condamnée à vivre dans cette cruelle incertitude ?

LE FAQUIR.

Votre amant en diſoit peut-être autant de ſon côté.

LA VESTALE.

Il m'avoit deviné, & dès ce moment il fut digne de moi... Au premier jour de fête il ſe rendit au temple ; mes compagnes & moi rangées en ordre, nous portions les vaſes ſacrés, & parcourions l'enceinte du ſanctuaire à pas lents ; un voile léger nous permettoit de voir ſans être abſolument vues. Valerius s'étoit placé à la premiere file des rangs ſerrés de la foule : arrivée devant lui, je lui jetai un regard à moitié éteint ſous le voile ; pour réponſe il porta la main ſur ſon cœur, & dans un inſtant indiviſible, je vis ſes yeux briller comme l'éclair, & devenir humides de larmes ; les miens ſe couvrirent de ténebres. Je ſerrois, défaillante, le vaſe qui faillit échapper de ma main ; mais la joie & l'eſpérance remplirent mon cœur : orgueilleuſe & ſatisfaite,

je m'avançai d'un pas plus ferme jusqu'aux marches de l'autel, & je ne doutai plus qu'il n'osât tout entreprendre.

LE FAQUIR.

Vous m'intéressez, prêtresse. Moi qui n'ai point voulu parler d'amour pendant ma vie, vous m'en faites écouter les peintures après ma mort. Je sens que c'est toujours quelque chose; allons, racontez-moi la fin de l'aventure.

LA VESTALE.

La nuit suivante, j'étois de garde dans le temple : on y passoit la nuit entiere en présence du feu sacré, pour lui fournir son aliment. Cette flamme unique & tremblante éclairoit cet enclos majestueux : quand la flamme pâlissoit, les voûtes plus profondes inspiroient un effroi religieux; mais dans cette imposante solitude, il me sembloit voir l'image de mon amant errer & se multiplier autour de moi : je tendois les bras vers le ciel, poussant quelques cris inarticulés, n'osant lui offrir mes coupables vœux; & par un sentiment contraire, embrassant la statue de Vesta, je lui criois : O déesse ! si je t'offense, fais que les glaces de ce marbre que je presse passent dans mon être ! Je brûle & j'appartiens à un autre dieu. Que t'importe que le feu sacré soit alimenté constamment par la main d'une vierge ? Pourquoi mes

hommages deviendroient-ils moins purs en partageant mon cœur entre ton culte & l'amour?... En prononçant ces mots, j'entendis un certain bruit dans les voûtes du temple; je tournai la tête, & à l'une des travées qui s'ouvrent, j'apperçus un homme prêt à franchir l'élévation qui nous ſéparoit. Je veux crier; ma voix s'arrête; il gliſſe le long d'une corde, & tombe de tout le poids de ſon corps ſur ſes genoux. Je frémis; je crois qu'il vient d'enſanglanter le pavé du temple. Je cours à lui, je le releve; il ne pouvoit parler. Pendant quelque tems il s'appuya la tête & les mains ſur une colonne: mon cœur étoit déchiré; mais bientôt revenu à lui, nous errons les mains entrelacées dans les vaſtes détours de cette ſolitude: nos paroles, nos bouches, nos cœurs ſe confondent; l'ivreſſe & le délire de l'amour m'ôtent l'idée & des lieux où je ſuis & du dépôt qui m'eſt confié. Égarée dans des tranſports nouveaux, enivrée de ma joie, & plus encore de celle de mon amant, les heures fuient; l'avenir & le paſſé, tout diſparoît. Valerius eſt le dieu du temple; & toute entiere à lui, je n'apperçois pas que les ténebres m'environnent de toutes parts, qu'elles augmentent, qu'elles vont couvrir l'étendue du lieu ſacré: la flamme incertaine jette un dernier éclat; j'apperçois le danger, je m'ar-

rache des bras de mon amant, je cours ; la flamme pâlit, vacille, semble renaître un instant ; mais son rayon expire comme j'arrive à l'autel. Une légere fumée qui s'exhale, m'annonce le supplice & la mort. Je cache mon trouble. Valerius arrive sur mes pas ; il prend ma main déjà froide & glacée, il me soutient mourante. J'implorois Vesta, j'implorois l'amour... Valerius d'un souffle hardi interroge le foyer éteint. Dieux ! il n'étoit donc pas criminel, puisque tout-à-coup je vis le feu sacré se rallumer, briller, & renaître de sa cendre.

LE FAQUIR.

Combien vous remerciâtes Vesta !

LA VESTALE.

Combien je remerciai l'amour ? Valerius me parut plus adorable ; le danger que j'avois couru me le rendoit plus cher encore ; je le pressai dans mes bras, & les larmes de la reconnoissance, pour la premiere fois, égalerent celles de l'amour.

LE FAQUIR.

Vous ne fûtes pas ingrate, à ce qu'il me paroît ?

LA VESTALE.

Hélas ! au milieu des témoignages de la plus vive tendresse, mes plaisirs étoient altérés ; je sentois déjà l'horreur de la séparation. L'aurore

alloit paroître, & j'eus besoin d'un courage surnaturel pour le chasser du temple. Le septieme jour ramenoit mes fonctions de prêtresse....

LE FAQUIR.

Qui vous étoient devenues cheres ?....

LA VESTALE.

Je lui assignai le même lieu, la même heure ; il étoit bien sûr du même amour : comme j'aurois voulu pouvoir anéantir l'intervalle qui plaçoit ces heures lentes & cruelles entre des momens si courts & si délicieux !

LE FAQUIR.

Vous m'avez fait frémir au moment du danger, lorsque la flamme vacilloit : & comment osâtes-vous affronter de nouveau le péril sept jours après ?

LA VESTALE.

Ah ! Faquir, tu n'as jamais aimé, je le vois ; tu n'as vu les Houris que par l'élan de ton imagination. Apprends donc ce que tu n'as jamais conçu, apprends que le desir, la jeunesse, la nouveauté des objets avoient pu me séduire, m'engager au premier pas : mais l'amour fit le second ; l'amour avoit pris dans mon ame un caractere d'impatience & de fureur auquel je m'abandonnois. J'étois fiere d'aimer : un sentiment si nouveau rendoit tous les objets qui avoient quelque rapport à mon bonheur, comme remplis

eux-mêmes du feu dont j'étois pénétrée. J'appellois le ſeptieme jour ; je regardois le ſoleil, accuſant ſa lenteur : j'aurois voulu le précipiter au couchant, & lui faire accomplir, dans un ſeul jour, la révolution de ces jours longs & mortels. Ah ! Faquir, il m'eſt permis, ſans doute, d'expoſer toute l'étendue d'une foibleſſe que j'ai ſi cruellement expiée.

LE FAQUIR.

Je ne ceſſe d'admirer, madame, combien vous fûtes une anti-veſtale.

LA VESTALE.

Place-moi loin de ce temple affreux, & je ſuis amante, & je ſuis épouſe, & je ſuis mere....

LE FAQUIR.

C'eſt bien dit. Et moi, qui me ſuis feſſé pendant quarante-cinq ans, quel bien cela a-t-il fait au monde ? J'ai cru pieuſement que c'étoit là de la vertu. On étoit donc à Rome auſſi fou que dans mon pays ; cela conſole du moins, & je m'imagine que l'épidémie doit être univerſelle... Enfin Valerius revint-il le ſeptieme jour ?

LA VESTALE.

Hélas, oui ! pour ſon malheur & pour le mien.

LE FAQUIR.

Comment ?

LA VESTALE.

On avoit eu des ſoupçons, on avoit épié ſes traces.

LE FAQUIR.

Ah! je tremble pour lui; c'eſt bien pis que le feu éteint.

LA VESTALE.

Veſta fut vengée, Faquir.

LE FAQUIR.

Voilà une cruelle déeſſe... Pourquoi auſſi s'en forger de ſemblables?

LA VESTALE.

Elle régnoit avant moi, & en venant au monde je lui fus ſoumiſe. Ah, Faquir, plains-moi! Je m'abandonnois aux raviſſemens qui ſuivent l'amour heureux & ſatisfait. L'effroi, la douleur, la crainte étoient loin de mes eſprits. Calme & fortunée, je repoſois dans ce ſilence attendriſſant, où la volupté moins vive & plus douce ſemble nous identifier à l'objet qu'on adore. Nos ames à l'uniſſon, ſe retrouvoient les mêmes penſées & les mêmes ſentimens. Ah, comment vous peindre l'horreur qui vint ſuccéder à notre état! Des cris lugubres & prolongés font retentir la profondeur du temple; des ſatellites, armés de flambeaux, en chaſſent les ténebres; des prêtres courroucés...

LE

LE FAQUIR.

Des prêtres ! Ah, c'eſt fait de vous ! Je vous vois dans le caveau fatal.

LA VESTALE.

L'abattement de mes déſolées compagnes, leurs reproches écrits ſur leur front, l'indignation dans tous les regards, & plus que tout cela, mon amant enchaîné, ſe débattant en vain, me jetant le dernier regard : conſidérez tous ces objets : ils aſſiégerent à la fois mes yeux, mon oreille, mon cœur ; je vis toute la conſternation qui, des limites étroites de ce temple, alloit s'étendre ſur Rome & ſur l'empire ; on eût dit qu'il touchoit à ſa ruine. On me dépouille de mes ornemens de prêtreſſe ; on ne les touche plus qu'avec horreur ; tous les ordres de l'état n'enviſagent que les plus effroyables déſaſtres ; toutes les affaires, tant publiques que particulieres, ſont ſuſpendues ; on eût dit que Valerius, en m'aſſujettiſſant à ſes loix, avoit rompu le taliſman qui ſoutenoit l'empire & l'univers.

LE FAQUIR.

Il étoit bien ſingulier, pour un peuple auſſi grave, d'avoir choiſi un pareil taliſman.

LA VESTALE.

Bientôt l'arrêt de mort eſt prononcé par la voix des pontifes qui me condamnent à deſcendre vivante dans une eſpece de caveau, où, par une

pitié cruelle, on dépoſoit du pain, de l'eau, du lait & une lampe funebre, comme pour faire goûter à la victime les apprêts de ſa mort & la prolongation de ſon ſupplice. Conduite au lieu de ma ſépulture, la foule n'oſoit ſe trouver ſur mon paſſage; tout m'abandonna, amis, parens: je ne me trouvai environnée que de prêtres, de juges, de bourreaux qui, mornes & ſilencieux, baiſſoient à terre leurs regards. Le grand-pontife, ſur le point de me faire deſcendre l'échelle fatale qui devoit me ſéparer des vivans, voulut m'exhorter & me parler de ſes dieux; je lui impoſai ſilence. « Barbare, arrête, lui dis-je; ne me touche pas: je » deſcendrai ſans ton ſecours dans les entrailles » de la terre: là, je n'entendrai plus parler de » tes rites ſanguinaires. Eſt-ce à toi d'oſer juger » l'amour? Je meurs, puiſque Valerius doit mourir. J'ai tranſgreſſé les loix de Veſta, mais celles » de la nature ſont plus anciennes & plus ſacrées. » Si dans l'âge de l'inexpérience j'ai porté aveuglément les chaînes de la ſuperſtition, j'ai pu » les briſer dans l'âge de la raiſon & du ſentiment. » Allez, le feu que vous entretenez mourra ſur » les autels de Veſta; mais l'amour ne s'éteindra » jamais, parce qu'il eſt allumé par la main du » grand Auteur de la nature. Voilà le feu que » j'ai chéri, que j'ai conſervé avec ſoin, qui ne

» m'abandonnera qu'en mourant, ou plutôt qui » ſurvivra à ma cendre. »

LE FAQUIR.

Ce diſcours ne toucha point les prêtres ?

LA VESTALE.

Non. Je deſcendis dans la foſſe qui m'attendoit: on combla l'ouverture. Jugez de ce que j'éprouvai en voyant la terre s'ébouler autour de moi, & m'enſevelir dans un caveau étroit, près d'une lampe qui ne devoit s'éteindre qu'avec ma vie. Ce qui me reſte à vous dire ne peut s'exprimer. Mourir lentement, ſouffrir mille fois le trépas, paſſer du déſeſpoir à l'anéantiſſement & de l'anéantiſſement au déſeſpoir, ſouffrir ainſi pour le crime d'avoir aimé; quels momens ! Mais dans les longs accès de cette douleur, je n'ai jamais maudit l'amour : l'amour étoit dans mon cœur, & ſembloit calmer mes horribles ſouffrances. Je murmurois le nom de Valerius, & mon plus grand tourment étoit d'ignorer ſon ſort. Mon remords étoit d'avoir fait ſon malheur ; je me pardonnois le mien, & je ne ceſſai de m'occuper de Valerius qu'en ceſſant d'exiſter.

LE FAQUIR.

Il faut oublier le paſſé, puiſqu'il eſt aſſez égal à préſent d'avoir été là-haut heureux ou malheureux. La vie n'eſt plus pour nous qu'un ſonge à

moitié effacé. Qu'aucun ſouvenir facheux ne trouble la paix dont nous jouiſſons. Laiſſez cette miſérable Rome & ſes prêtres pour ce qu'ils ſont. Croyez-vous qu'il y ait encore là-haut des Veſtales?

LA VESTALE.

Penſez-vous qu'il exiſte encore des Faquirs?

LE FAQUIR.

Oui. Adieu, prêtreſſe.

## CHAPITRE XVI.

*Boileau.*

QUE tu es petit, ô Boileau! que tu me paroiſſes ſec, froid, minutieux, Tes épîtres morales n'ont point de morale; tes ſatires ſont empruntées des ſatires anciennes: tu as copié ſervilement leur malignité, à l'exception de quelques injures perſonnelles qui ſont de ton crû. Ton *Art poétique* n'enflammera jamais aucun écrivain; c'eſt l'art du rimeur, & non celui de poëte. La compoſition originale d'Young en dit plus que toi en quelques pages: ton *Lutrin* eſt une agréable fadaiſe fort bien verſifiée; mais que ſignifie ton *Lutrin*?

Tu me geles avec ton exactitude monotone: je ne vois ni élévation, ni grace, ni ſentiment,

dans tout ce que tu as produit. Sois un poëte grammairien, j'y consens.

Il est permis de choisir ses livres, comme on choisit ses amis. Eh bien, tu n'es pas mon auteur: je ne t'ai jamais aimé, même dans les premieres années de la vie, où l'on admire tout. J'ai toujours dédaigné dans tes écrits ce ton préceptoral que tu t'arrogeois; j'ai toujours ri de ta prétendue mission de venger le goût. Tu n'es, à mes yeux, tantôt qu'un adroit plagiaire, tantôt qu'un pédant gonflé d'auteurs latins. Tu fais cependant de bons vers, soit; mais je donnerois toutes tes œuvres pour douze fables de la Fontaine, pour quatre scenes de Corneille, & pour trente pages de la Bruyere.

*Rien n'est beau que le vrai*, as-tu dit. Pourquoi donc outrois-tu la louange & le blâme? Pourquoi exagérois-tu la grandeur du roi qui te pensionnoit? Pourquoi lui écrivois-tu:

Grand roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire;

. . . . . .

Et certain des hauts faits dont ton bras me répond,
Je t'attends dans deux ans aux bords de l'Hellespont.

Non, jamais poëte ancien ni moderne n'a fait deux vers aussi ridicules que ces deux-là.

Tu injuriois ceux qui avoient commis le délit

épouvantable de n'avoir pas ſu tourner une période poétique auſſi bien que toi ; mais la main qui traça la colonnade du Louvre, étoit bien au-deſſus de la tienne ; & le Taſſe & Milton que tu n'entendois pas, avoient un génie dont tu n'étois pas même l'ombre.

Il doit toujours paroître ſingulier qu'un écrivain attaque la profeſſion d'écrivain, quoique foiblement exercée par un autre ; & que tous ces traits lancés contre les gens de lettres, partent de la main des gens de lettres. C'eſt Boileau tour-à-tour ſatirique & adulateur, qui s'eſt permis le premier cette miſérable attaque ; & des rimailleurs honnis ſe ſont intitulés après lui, *vengeurs du goût*. Leur inſolence dérive de l'impertinence du trop renommé Boileau qui a donné à la littérature françoiſe ce grand ſcandale, & qui l'a conſacré avec un talent dont ſes imitateurs heureuſement ſont fort éloignés.

Poëtes ! chantez la paix & la concorde qui doivent régner entre les hommes, enfans de la même terre, voilà votre noble emploi : reſpectez les rois ſages & bons, ſans les flatter & ſans leur répéter qu'ils ſont des Dieux ; car ces termes leur donnent à eux-mêmes des nauſées : exaltez le pouvoir des loix, qui ſuppléent à la foibleſſe d'un être dont l'intelligence eſt troublée par tant de paſſions : que

les chants puiſſans de l'harmonie qui unit les citoyens, réſonnent ſur votre lyre : exhortez ſur-tout les ſouverains à goûter le plaiſir de faire des heureux. Ils n'ont rien, s'ils ne poſſedent cette gloire : elle eſt à eux ; & c'eſt en cela qu'ils ſont vraiment ſupérieurs aux autres hommes.

Que de diſputes en France ſur la poéſie ! Quel abus des termes ! La poéſie & l'éloquence ſont une ſeule & même choſe pour qui voudra anéantir la valeur arbitraire des mots : ce n'eſt au fond que l'art de toucher, émouvoir, intéreſſer ; & pour intéreſſer, émouvoir, toucher, il faut peindre, c'eſt-à-dire, faire naître des idées & des ſenſations à l'aide des mots. Que ces mots ſoient arrangés de telle maniere ou de telle autre, qu'ils ſoient rimés, ou qu'ils aient une proſodie plus étendue & plus libre, cela devient égal.

Notre poéſie n'eſt qu'une proſe différemment arrangée ; elle n'eſt pas plus noble, plus harmonieuſe, plus préciſe, plus cadencée, que les beaux morceaux de nos proſateurs. L'habitude fait le verſificateur ; & celui-ci n'eſt pas poëte, je crois, parce qu'il rime ; car qui ne ſeroit pas poëte en France, ſi la rime faiſoit le poëte ?

En fait de goût, nous jugeons par nos habitudes : nous croyons notre poéſie ſupérieure à celle de nos voiſins, qui ne peuvent guere ſouffrir la

nôtre ; & les nations disent comme les sociétés, nous sommes les seuls qui ayons de l'esprit. Quand un écrivain ne peut pas établir dans l'opinion publique la supériorité de son talent, il tâche d'y établir la supériorité de son goût. Ainsi font nos stériles académiciens : c'est toujours un dédommagement ; mais si le premier mérite d'un ouvrage, comme personne ne le conteste, est l'utilité, la beauté de ce même ouvrage est livrée à des disputes éternelles ; & les hommes, d'accord sur le premier point, ne le seront jamais sur le second, parce que chacun sent différemment.

Quoi de plus ridicule donc, que de se donner pour le distributeur de la louange & du blâme, sur des matieres proprement de goût? Chacun n'a-t-il pas le droit de juger? & l'homme qui ne peut me faire goûter ses écrits, parviendra-t-il à m'empêcher de lire ceux d'autrui? Il faudroit que les gens de lettres renonçassent à l'orgueil de publier leur théorie, pour se borner à la pratique ; parce que, dans les arts de goût, il n'y a point de théorie.

Le cordonnier qui rectifia le peintre, avoit raison sans doute. Mais peut-être lui seul voyoit-il le défaut imperceptible à d'autres yeux ; & si le coëffeur, le tailleur, le bonnetier, &c. étoient venus à leur tour, autres critiques, autres corrections sans fin, & beaucoup de peines que le peintre

ſe ſeroit gratuitement données pour quelques individus, & non pour la multitude.

Elle eſt inhabile à ſaiſir cette ſorte de perfection; elle n'en a pas même heureuſement l'idée; elle ſent trop vivement pour ſophiſtiquer. Ainſi un auteur de profeſſion voit trop dans un ouvrage, pour le bien juger; & le public qui voit en gros, doit juger moins ſévérement & juger mieux. C'eſt ce qui arrive; le public caſſe le plus ſouvent les jugemens des gens de lettres, les laiſſe déclamer, & s'attache à ce qui lui fait plaiſir.

L'homme de goût, proprement dit, eſt inhabile à bien juger l'ouvrage de l'homme de génie. Il faut plus que du goût pour bien ſentir un Richardſon, un Fielding, un Shakeſpeare, un Sterne, &c. Et voilà pourquoi Racine & Boileau ont ſi mal apprécié la Fontaine, le Taſſe, Milton, &c. & pourquoi de nos jours l'inſenſibilité produit de ces arrêts qui atteſtent la froideur d'ame de celui qui les rend.

Il n'y a point de nation où il y ait plus de critiques & plus de regles qu'en France. C'eſt là auſſi que les livres originaux ſont plus rares.

Ce qui caractériſe ſur-tout un ſot, c'eſt de croire la critique d'un ouvrage choſe aiſée, & d'entreprendre cette beſogne publiquement tous les dix ou quinze jours. Il faut une très-grande

préſomption pour oſer fixer ainſi le mérite ou le démérite d'un ouvrage ; on s'expoſe à recevoir plus d'un démenti : mais tous ces petits juges, alertes & précipités, ne ſe doutent ſeulement pas combien ils auroient à rougir dans cent ans, ſi toutefois leur prononcé pouvoit voguer juſqu'à cette époque.

## CHAPITRE XVII.

### *Hymne au Printems.*

Reçois mon hommage, ſaiſon des amours & des eſpérances ! Ton retour ſe manifeſte aux muets habitans des ondes, ainſi qu'aux hôtes bruyans des forêts, des campagnes & des cités. L'air frais, odorant, harmonieux, qui m'environne, électriſe mon être ; une flamme ſubtile entr'ouvre mes ſens, & ta préſence éveille dans mon ame attendrie ce deſir céleſte, ce deſir créateur, qu'un fanatiſme impie a trop long-tems outragé.

Qu'il eſt vivant, cet horizon dont je ſuis le centre, & que parcourt mon œil avide ! Ou plutôt mon ame s'élance rapidement comme l'éclair ſur divers objets de l'enceinte ; elle les reſpire, elle les ſavoure, elle les palpe, elle les conſidere

en tout ſens, juſqu'à ce qu'elle imagine être avec eux identifié toute entiere.

Tendres fleurs ! eſt-ce aujourd'hui que s'opere en vous le phénomene de la reproduction ? Douées des deux ſexes, vous n'avez à craindre ni les ſéducteurs ni les infideles : ſans impatience & ſans alarmes, vous attendez l'impulſion de la nature, & jamais vous ne réſiſtâtes à l'impulſion de la nature.

O lis ! adorable image de l'innocence, ni mes doigts ni mon ſouffle n'approcheront de ta robe nuptiale ; il n'eſt donné qu'aux purs rayons du ſoleil d'y toucher ſans en ternir la céleſte blancheur. Permets au moins que je t'adore. Quel temple ! Au milieu de ce calice, un double ſexe eſt épanoui. Déjà tous les organes dépoſitaires d'une roſée fécondante éprouvent une commotion inteſtine ; un tourbillon de vivans atômes deſcend, comme un nuage, ſur ce ſanctuaire ; le ſignal du myſtere eſt annoncé par une flamme électrique, & ſoudain l'œuvre ineffable de la création s'accomplit.

D'où vient ce tube organiſé qui rampe ſur ces feuillages & les dévore ? Hériſſé d'épines ſoyeuſes & de pieds encore informes, quelle eſt ſa nature ? quelle eſt ſa deſtinée ? Eſt-il hermaphrodite, ou va-t-il au-devant d'une compagne ?

Mais il s'enveloppe d'un tissu qui le dérobe à mes regards ? caché sous ce rideau, il y jouit sans doute. Étonnante métamorphose ! voilà qu'il s'élance dans le vague des airs. Mieux coloré que l'oiseau de Junon, ses ailes ondoyantes & ses antennes délicates sont la vive image du Zéphir : c'est Zéphir lui-même. Il va caressant toutes les fleurs ; & les fleurs, jalouses de son hommage, lui découvrent leur sein, abandonnant leur nectar à ses desirs.

Quel horrible écho vient retentir à mon oreille ? Tout frémit près de ces antres ténébreux. Est-ce la guerre qui nous menace ? Rassurons-nous. En ce moment tout est amitié, tout est volupté : c'est le lion qui rugit d'amour à l'aspect de sa compagne ; il jaillit, cet amour, il jaillit de leurs prunelles étincelantes. Athletes également fortunés, ils bondissent, se compriment, s'embrasent, & leurs muscles vigoureux s'affaissent sous le poids du plaisir.

Masses colossales qui soutenez le globe & les nuages, quelle main hardie vous a transportées au milieu des continens, tandis que sur vos cimes le chêne orgueilleux étend au loin son feuillage pour favoriser les jeux & la nichée du timide oiseau ? A vos pieds, la vigne modeste pompe la

liqueur ſpiritueuſe que doit recueillir la coupe d'Hébé, & que les dieux attendent.

Dieu du printems ! as-tu jamais pénétré dans ces cavernes profondes, où regne un éternel ſilence, où la mort ſemble avoir établi ſon empire ? Oui. Guidé par le flambeau de l'amour, tu t'enfonces, environné des élémens, dans ces noirs abymes. Alors tout s'émeut, tout ſe cherche, s'attire & ſe combine ; alors naît une prodigieuſe variété de minéraux qui ſe décorent des plus riches parures : l'argent s'éleve en arbuſte ; le ſpath, en pyramides tranſparentes ; le plomb & l'émeraude, en colonnes légeres ; le cryſtal étincelant & la brillante pyrite, ſemblables au Prothée de la fable, ſe traveſtiſſent ſous mille formes, ſe colorent de toutes les nuances dont Iris eſt la peinture.

Adorons-la, cette compagne autrefois vierge, à préſent fécondée par le génie de l'homme & par le pere des ſaiſons. Quels torrens de vie circulent dans ſes entrailles ! Je vois ſortir de tous ſes pores la jeuneſſe & la beauté. Auquel de ces objets dois-je un tribut d'amour ? Eſt-ce à la verdure où mon œil repoſe ſi mollement ? Eſt-ce au végétal qui me nourrit ? au roſſignol qui m'égaye ? au lilas qui m'enivre ? au tilleul qui m'offre ſon ombrage ? Eſt-ce au gazon qui m'invite au

ſommeil ? O ſonge de la vie ! ne me fuis pas encore !

Je vais m'égarer à travers ces moiſſons avec la jeune perdrix. Quelle richeſſe ! quelle profuſion magnifique ! Jamais, non, jamais l'abondance ne s'offrit aux mortels ſous des traits plus ſéduiſans. Émules des forêts, comme ces épis s'élevent ! comme ils ſe preſſent !... Plus j'avance... leur tige élaſtique & ſvelte rappelle à mon cœur éperdu... Que vois-je ? où ſuis-je ?... Endormie dans ces lieux ſolitaires !... Oui, c'eſt Delphine... Amour ! Hymen ! couvrez-nous de vos ailes.

## CHAPITRE XVIII.

### *Paris-port.*

TANDIS qu'on a dépenſé trois ou quatre millions pour des guerres folles, inutiles, inconſéquentes, comment n'a-t-on pas réaliſé le projet de faire venir les vaiſſeaux à Paris ? Rendre *Paris-port*, comme il l'a été autrefois ; rétablir l'ancien commerce maritime de cette grande ville ; y faire aborder les vaiſſeaux qui viendroient y mouiller des quatre parties du monde, ne ſeroit-ce pas donner tout-à-coup au commerce de la France

la plus vigoureuſe de toutes les impulſions ? L'opulence de la captiale, ſa population, l'activité de ſes habitans, tout garantiroit les fonds, les matelots & le ſuccès.

Le projet eſt praticable ; il ne faudroit que creuſer le lit de la riviere pour qu'elle fût navigable ; & les frais devroient-ils être épargnés pour cette magnifique & importante opération ?

Alors peut-être, ſans la marine royale (cette coûteuſe & inutile décoration), les armateurs ſortiroient en foule, & ſe rendroient redoutables, parce qu'ils marcheroient avec toutes les forces réunies d'une ville peuplée, induſtrieuſe & riche. Le ſort de la capitale ne ſeroit plus incertain, des reſſources promptes ſeroient aſſurées à tous les regnicoles. La France comporte par ſes richeſſes territoriales cinq à ſix villes maritimes du premier ordre, & nous en avons à peine trois.

Tout ce qui eſt dépenſé à Paris en luxe frivole, en jouiſſances futiles, prendroit naturellement ſon cours vers un commerce grand & généreux, qui éleveroit les ames & les eſprits. L'agiotage diſparoîtroit pour faire place au négoce, l'uſure rougiroit quand elle appercevroit des moyens plus grands, plus lucratifs & légitimes ; enfin, ſi les ſuccès ſont proportionnés à la maſſe de pou-

voir qu'on met en action, de quels avantages ne pourroit-on pas se flatter ?

La tête d'un pareil royaume figureroit avec plus de splendeur, environnée de mille vaisseaux ; & l'abondance qui ne vient à elle qu'en épuisant les environs, & fatiguant les hommes, les chevaux & les routes, viendroit flotter sans peine & sans efforts au pied de ses magnifiques remparts. L'industrie aiguillonnée en tout sens ne seroit plus timide ni obscure ; elle s'agrandiroit avec le projet, & la réaction de tous les esprits opéreroit quelque chose de grand, c'est-à-dire, de relatif à la puissance réelle du royaume.

Cette nouvelle conquête vaudroit bien celle de quelques isles éloignées, sur la possession desquelles s'égare la routine de la politique moderne.

Si l'on remonte dans l'histoire, l'on verra que des peuples de la Suede, du Danemarck & de la Norwege, au nombre de quarante mille hommes, ayant à leur tête *Sigefroi*, vinrent en l'année 885 faire le siege de Paris avec sept cents voiles, sans compter les barques, en sorte (qu'au rapport d'*Abbon*, religieux de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, contemporain & témoin oculaire, qui a écrit l'histoire de cette guerre en deux volumes en vers latins), la riviere étoit couverte de leurs bâtimens l'espace de deux lieues. Il

ajoute

ajoute qu'ils étoient déjà venus deux fois dans le même siecle.

*Jules-César* rapporte dans le troisieme livre de ses commentaires, que lors de la conquête des Gaules, il fit faire pendant un hiver six cents vaisseaux des bois qui étoient aux environs de Paris; qu'au printems il fit monter sur ces vaisseaux son armée, avec armes, bagages, chevaux & provisions, & qu'il descendit la Seine, passa à Dieppe, & de-là en Angleterre, dont il fit la conquête.

N'avons-nous pas vu, il y a quelques années, le premier août 1766, le capitaine Berthelot arriver au Pont-royal, vis-à-vis des Tuileries, sur son vaisseau de cent soixante tonneaux, de cinquante-cinq pieds de quille, & dont le grand mât avoit quatre-vingt pieds de hauteur? Lorsqu'il partit le 22 du même mois, chargé de marchandises, l'eau de la Seine étoit à-peu-près à la même hauteur, c'est-à-dire, à vingt-cinq pieds. Ce vaisseau est arrivé de Rouen à Paris en sept jours, de Rouen à Poissy en quatre jours, & une autrefois du Havre à Paris en dix jours.

L'académie des sciences, belles-lettres & arts de Rouen, annonça dans sa séance publique, tenue le premier août 1759, qu'elle proposoit pour sujet du prix de l'année suivante cette question:

*La Seine n'a-t-elle pas été autrefois navigable pour des vaiſſeaux plus conſidérables que ceux qu'elle porte, & n'y auroit-il pas des moyens de lui rendre ou de lui procurer cette avantage ?* En 1760 le prix fut remis, l'académie n'ayant pas été ſatisfaite des mémoires qui lui furent envoyés. En 1761 les nouveaux ne lui ayant pas paru meilleurs, elle ſe décida à changer la matiere du prix.

Le projet n'a jamais été jugé impraticable par les ingénieurs, & le devis eſtimatif des ouvrages, ſigné par pluſieurs architectes, a été mis ſous les yeux du miniſtere.

On a de l'argent pour des guerres deſtructives & incertaines, pour les vieux rebus du radotage miniſtériel ; on n'en a point pour féconder une ville immenſe, & ſoulager les provinces du tribut énorme & onéreux qu'elle en exige.

## CHAPITRE XIX.

*Dialogue entre un Philoſophe & ſon Jardinier. (a)*

PARADOXILE.

QU'Y a-t-il de nouveau chez toi, Mathurin?

MATHURIN.

Bonnes nouvelles, monſieur. Ma femme vient d'accoucher d'un gros garçon qu'on baptiſera ce ſoir; & de cette affaire-là, je ſens qu'aujourd'hui je vais travailler de meilleur courage.

PARADOXILE.

Te voilà donc bien ſatisfait, Mathurin?

MATHURIN.

Eh pardi! qui ne le ſeroit pas à ma place? Si j'avois le tems, je danſerois tout ſeul.

PARADOXILE.

Mais, mon ami, comment peux-tu te réjouir, lorſque ton enfant vient d'entrer dans une ſcene de miſere & de peines?

MATHURIN.

Oh! qu'il ne ſoit pas plus malheureux que ſon pere, & tout ira bien. S'il a quelques peines, à

(a) On a voulu expoſer les différens ſyſtêmes ſur la génération, & en montrer tout le vuide & l'inutilité.

ſon tour il aura du plaiſir. L'un peut-il aller ſans l'autre ?... S'il n'eſt pas pareſſeux, s'il travaille, il ne ſera pas fâché d'être venu au monde. Je ne regrette pas, moi, de m'y trouver.

PARADOXILE.

Quoi ! tu es heureux ?

MATHURIN.

Et pourquoi pas ? Sans doute, je ſuis heureux.

PARADOXILE.

Bon ! tu t'imagines l'être.

MATHURIN.

Mais quelle raiſon ! Je ſens bien ce que je ſens, peut-être. Allez-vous préſentement vouloir me faire accroire que je ſuis malheureux ? Allez, je ſuis bien content, ſur-tout les jours que notre femme accouche ; car je ſuis débarraſſé d'un poids.... Je ne me plains pas de ce que je ne puis empêcher. J'aime mieux jouir de ce que le bon Dieu m'a accordé, que de murmurer & de gémir inutilement ; & voilà pourquoi je me ſuis marié, parce que c'eſt un grand plaiſir d'avoir une femme gentille, qui nous aime & nous careſſe, & un plus grand encore d'embraſſer l'enfant qu'elle tient ſur ſes genoux & qu'elle nourrit de ſon lait.

PARADOXILE.

Eh ! ſais-tu comment ton enfant eſt venu au monde ?

MATHURIN.

Eh pardi ! il eſt venu comme les autres ; les fils des rois ne viennent pas autrement : c'eſt tout un.... Et c'eſt là, palſembleu ! quand j'y ſonge, une bonne leçon pour les orgueilleux.

PARADOXILE.

Ce n'eſt pas cela que je veux te dire.... Comment penſes-tu que tu aies pu procréer un être ſemblable à toi ?

MATHURIN.

Voilà une ſinguliere queſtion ! Quand je plante un arbre, je mets le germe en terre, & puis je m'en vais : tout cela croît quand le bon Dieu lui a donné ſa bénédiction. Ce ne ſont pas ceux qui font les plus beaux raiſonnemens, voyez-vous, qui font les plus beaux enfans.

PARADOXILE.

Mais, quelle idée as-tu du myſtere de la génération ?

MATHURIN.

Puiſque vous dites que c'eſt un myſtere, je n'en puis rien ſavoir. Dieu veut nous cacher ſes ſecrets, puiſqu'il les exécute ſous nos yeux ſans que nous y voyions goutte.

PARADOXILE.

Mais enfin, que ſais-tu, qu'imagines-tu là-deſſus ?

MATHURIN.

Je ne sais rien, je n'imagine rien : je sais seulement quand il faut planter un arbre, mais je ne sais comment il vient. Il en est de même des enfans, je crois : après s'être aimé une belle nuit, il faut un beau matin envoyer chercher la sage-femme, & voilà l'enfant qui crie. Comment viennent-ils au monde, ces enfans ? Ça nous passe. Ils y viennent enfin : voilà le principal ; que nous importe le reste ?

PARADOXILE.

Comment, que nous importe ? Tu ne sais donc pas que cette science bien connue nous donneroit le moyen de perfectionner l'espece humaine, & qu'au lieu de tant de sots, il n'y auroit plus sur la terre que des gens d'esprit & des philosophes ?

MATHURIN.

Mais si tout le monde avoit de l'esprit & de la philosophie, il n'y auroit plus de sots : & alors qui est-ce qui admireroit les gens d'esprit & les philosophes ? Vraiment, vraiment, ils seroient bien attrapés. Mais ce sont de bonnes gens qu'il faudroit autour de nous, comme vous, mon cher maître ; car, tenez, vous êtes un bon humain : & permettez-moi de vous le dire, vos actions valent mieux que vos paroles.

PARADOXILE.

Va, ſi je ne ſuis pas meilleur, c'eſt que je ne ſuis pas encore aſſez éclairé. Mais je voudrois que tu me diſſes franchement les idées que tu as ſur la génération.

MATHURIN.

Je n'en ai aucune, vous dis-je. C'eſt à vous, qui êtes un docteur, de me dire tout cela. Cependant il ſeroit mieux, entre nous, de faire un enfant que de vous creuſer la cervelle pour ſavoir comment il vient... Mais, puiſque vous avez tant de ſcience, là, racontez-moi toute votre doctrine. Je vais toujours bécher en attendant, pour ne pas perdre de tems... Voyons. Comment arrangez-vous la fabrique des hommes? Avez-vous été dans la manufacture?

PARADOXILE.

Mais, à peu près.

MATHURIN.

Comment, diable! Que dites-vous là?

PARADOXILE.

J'ai ouvert deux ou trois cents chevres après l'accouplement, & à l'aide du ſcalpel, j'ai pourſuivi dans les ramifications des veines....

MATHURIN.

Quoi! vous avez fait ces cruelles expériences-là? Vous vous êtes fait bourreau pour devenir ſavant?

Au lieu d'épargner ces pauvres bêtes, vous en avez fait un massacre qui ne vous a conduit à rien du tout.... Palsembleu ! j'en suis bien aise ; car ce n'est pas en tuant que l'on découvrira ce qui nous fait vivre.

PARADOXILE.

Ton bon sens me charme. C'est à regret que j'ai fait ce massacre philosophique ; mais le desir de connoître la nature....

MATHURIN.

Eh ! restez plutôt ignorant comme moi, & ne faites mal à personne. Parbleu, si on vous laissoit faire, dans la curiosité qui vous pique, vous iriez peut-être jusqu'à éventrer nos... pardonnez à ma franchise... le tout pour mieux voir.

PARADOXILE.

Oh ! dis toujours tout ce que tu penses. J'aime que l'expression soit libre comme la pensée. Je préfere ta conversation à celle de beaucoup de savans.

MATHURIN.

Oh bien, tenez, vous êtes un bon homme tant que vous n'êtes pas curieux.... Vous ne donneriez pas une chiquenaude à un enfant ; mais quand le démon du savoir vous possede, vous êtes plus cruel à vous seul que tous les chasseurs ensemble..... On a raison de dire autour du

village que vous êtes un peu timbré... Vous riez... Je n'en ai rien dit à perſonne ; mais je ſais, moi, les vilaines expériences que vous avez faites avec ces verres qui groſſiſſent... Fi ! les operations de la magie noire ſont moins diaboliques. Tous les ſecrets du monde ne ſont rien auprès de ces recherches honteuſes : j'en ai rougi pour vous.

PARADOXILE.

Ma foi, mon ami, je n'ai pas ſongé à rougir : j'ai vu tout cela philoſophiquement, en ſcrutateur de la nature ; & tout ce qui exiſte eſt fait pour être vu & conſidéré par l'homme.

MATHURIN.

Allons, allons, ce n'eſt pas comme cela que l'on devient ſavant... Allez chercher où... Mais vous ſerez puni de votre curioſité ; vous ne ſaurez rien. Vous voilà au monde ; que diable vous fait comment vous y êtes venu ?

PARADOXILE.

Je voudrois découvrir l'origine d'un animal auſſi ſingulier que l'homme. Le moment de la fonte d'une ſtatue eſt celui qui lui imprime à jamais la grace & la beauté. Si nous connoiſſions bien le moule de l'eſpece humaine, nous pourrions le façonner ; & l'art, qui par-tout ailleurs ſert merveilleuſement la nature, pourroit la ſeconder dans cette circonſtance. Si tu ſavois tout ce qu'on a

imaginé là-dessus, cela te paroîtroit bien curieux, & te feroit pardonner, sans doute, à toutes ces expériences dont tu te plains.

MATHURIN.

Eh bien, racontez-moi tout cela : je serai alors aussi avancé que vous, & je n'aurai rien à me reprocher.

PARADOXILE.

Voilà une distinction subtile, monsieur Mathurin ; vous voulez tout savoir & ne rien payer.

MATHURIN.

Vous faites des raisonnemens, c'est votre métier ; & moi, je fais venir des choux : vous mangez de nos choux, faites-nous goûter de vos raisonnemens.

PARADOXILE.

La chose est juste... Eh bien, mon ami, apprends donc qu'il s'en est peu fallu que toi & toute la race humaine n'aient jamais existé.

MATHURIN.

Oh ! oh ! c'est drôle ça... Le monde l'a donc échappé belle ? Et comment cela ?

PARADOXILE.

Il faut aller par ordre. Ecoute bien. Il y a des millions & milliards de germes plus innombrables que les grains de poussiere, qui, faits pour se développer, périssent & ne parviendront

jamais à la vie. Ton germe, à toi, heureuſement ou malheureuſement, je ne ſais lequel, s'eſt développé.

MATHURIN.

Je n'en ſuis pas fâché....

PARADOXILE.

Tu as grandi, tu as pris des ſens, tandis que des millions d'autres ſont tombés dans le néant. Tout tenoit au premier homme, & l'univers lui-même n'a été, dans l'origine, qu'un germe favoriſé entre des milliers d'autres.

MATHURIN.

Quoi! le monde a grandi comme moi? Quoi! vous croyez cela?

PARADOXILE.

Oui. Le monde a pu commencer par un germe pas plus gros qu'un œuf.

MATHURIN, *riant*

Oh, que la philoſophie eſt drôle!.... Et la poule qui a fait le monde?

PARADOXILE.

Le ſoleil, la lune, la terre, la mer, les générations préſentes & futures, tout cela, te dis-je, tenoit comme toi à bien peu de choſes.

MATHURIN, *riant plus fort.*

A la poule, à la poule?

PARADOXILE.

Oui ; toi, par exemple, tu étois dans ton pere ; & ton pere avec toi étoient dans ton grand-pere ; & ton grand-pere & ton pere & toi étoient dans ton biſaïeul ; & ton biſaïeul & tes biſaïeux & tes triſaïeux & toi étoient dans les reins de notre pere Adam, lorſqu'il ſe promenoit dans le jardin.

MATHURIN.

Je me promenois donc avec lui ? Pardi ! je n'ai pas manqué la vocation de mon pere .... je ſuis toujours au jardin.

PARADOXILE.

Juſtement. Mais à quoi tenois-tu alors, toi & la race humaine ?

MATHURIN.

O ciel, j'étois ſi petit alors !

PARADOXILE.

Eh miſérable ! crois-tu être plus grand aujourd'hui ? Que fait ſur le globe ta figure de cinq pieds quatre pouces ? A peine paroîtras-tu, que tu ſeras effacé. Le premier pas que fait ton fils, te pouſſe vers le tombeau. Point de repos dans la nature ; en marchant dans la vie, tu t'achemines à la mort : c'eſt un cours irréſiſtible qui t'entraîne ; tu ſouffres par état, & tu mourras par néceſſité.

MATHURIN.

La belle conſolation ! Eſt-ce là ce que vous

appellez de la philoſophie ? Elle n'a pas un habit couleur de roſe au moins.

PARADOXILE.

Veux-tu qu'on te trompe ?

MATHURIN.

Non.

PARADOXILE.

Eh bien, entends donc la vérité.

MATHURIN.

Voyons donc une fois quelle eſt ſa phyſionomie.

PARADOXILE.

Tu es ſemblable aux fleurs que tu cultives.

MATHURIN.

Moi ?

PARADOXILE.

Oui. Tu es une plante ambulante : elles naiſſent, croiſſent, dépériſſent dans ton jardin par les mêmes loix qui te font vivre.

MATHURIN.

Quoi ! je ſerois une plante qui marche ?

PARADOXILE.

Sans doute. Ton eſtomac, que tu remplis de gros alimens, repréſente les racines qui, en terre, pompent le ſuc qui les fait croître & vivre. Les fleurs reſpirent & tranſpirent comme toi, ſe nourriſſent & ſe dégagent du ſuperflu comme toi : elles s'uniſſent ſous tes yeux ; elles font l'amour.

MATHURIN.

Mes fleurs font l'amour ? Ah pardi ! en voilà bien d'une autre.

PARADOXILE.

Eh ! oui, ignorant, qui as des yeux ſans voir.

MATHURIN.

En quoi donc, mon maître ?

PARADOXILE.

Poſe ta beche, approche, & apprends à reſpecter la philoſophie.

MATHURIN.

Je n'y comprends rien ; je dois reſpecter ?

PARADOXILE.

Contemple le calice de cette tulipe ; vois le ſommet de l'étamine, ou plutôt ce fleuron mâle qui ſe penche amoureuſement vers ce fleuron femelle & cherche à darder ſa pouſſiere. Par-tout tu verras l'empreſſement du fleuron mâle à rechercher le fleuron de l'autre ſexe : ſi tu veux être témoin de ce jeux, pile ſubitement & adroitement un fleuron mâle bien fermé, & tu en verras jaillir une fumée poudreuſe qui couvrira le piſtil. Les palmiers s'inclinent & s'embraſſent, malgré les obſtacles ; ils ſe ſerrent & ſe compriment fortement : ainſi les fleurs viennent par le même principe que tu es venu au monde. Il y a un ſyſtême uniforme dans la génération ; & les minéraux qui

ſont ſi durs, ou plutôt qui te paroiſſent tels, éprouvent en eux-mêmes une action perpétuelle : tout eſt vivant, animé, dans cette matiere que tu crois oiſive. Les pierres, les marbres viennent exactement comme l'homme, le tout à l'aide d'une matrice, d'enveloppes, de cordon & de placenta.

MATHURIN.

Mon dieu ! la tête me tourne de tous ces noms-là. Quoi ! ma beche eſt venue au monde tout comme moi ?

PARADOXILE.

Oui ; & le fer dans la mine s'eſt développé par les mêmes loix qui ont développé ton corps. Le feu, l'eau & la terre ſont nés eux-mêmes de germe particulier. Ils ſont doués comme toi de la faculté de ſe reproduire. Cette multitude innombrable de tourbillons, de ſoleils, de terres habitables, ſyſtême que je t'ai expliqué la derniere fois...

MATHURIN.

Oh ! je m'en ſouviens, je m'en ſouviens. Je n'ai rêvé toute la nuit que d'étoiles qui étoient plus groſſes que tout le village.

PARADOXILE.

Souviens-toi donc de mes leçons. Tout cela, te dis-je, (non, tu ne le croiras pas encore) tout cela a pu autrefois être contenu dans un grain dont la groſſeur égaloit à peine celle d'un pois.

MATHURIN.

Eh! dites du moins une fève, mon maître.

PARADOXILE.

Non... La voie lactée que je t'ai montrée avec mon téleſcope, eſt un paquet de petits mondes qui ne ſont ſortis de leur coque que depuis ſoixante ou quatre-vingt ſiecles : les aſtres enfantent les aſtres, & le plus gros globe a eu un germe comme la mouche, comme le petit inſecte qui eſt le jouet des vents. Les vents promenent les ſemences univerſelles des êtres...

MATHURIN.

Et font tomber les abricots.

PARADOXILE.

Qu'eſt-ce que cela fait ? Ne m'interromps point... Il paroît que Vénus a engendré depuis peu un ſatellite : notre terre jadis a enfanté la lune ; un peuple, qu'on nomme les Egyptiens, avoit le certificat de ſa naiſſance, qui depuis s'eſt perdu. Mais comme la terre n'eſt pas encore décrépite, elle pourra fort bien procréer une ſeconde lune.

MATHURIN.

Qui nous tiendra lieu des lanternes qu'on vient de nous faire payer chérement. Nous rendra-t-on alors notre argent, monſieur ?

PARADOXILE.

PARADOXILE.

On ne rend jamais l'argent, quelque chose qui arrive, mon ami.

MATHURIN.

En ce cas, vous feriez mieux d'employer votre esprit à le redemander, que de vous creuser la tête à imaginer que les astres font des enfans...

PARADOXILE.

Quoi! la grosseur d'un monde t'empêcheroit de voir & de reconnoître ce que tu apperçois tous les jours dans les êtres qui t'environnent? Quoi! tu ne veux pas te mettre en tête que tout est développement dans la nature entiere, comme dans l'espace borné de ton jardin; que le soleil engendra des soleils, comme la graine de tes salades engendre des salades? Songe donc que la race entiere des hommes périroit, que toi tu suffirois au renouvellement des êtres.

MATHURIN.

Moi tout seul?

PARADOXILE.

Oui: je veux dire avec ta grosse femme.

MATHURIN.

A la bonne heure. Laissez-moi là, de grace.

PARADOXILE.

Tu es un univers en petit, ayant tout ce qu'il faut pour le reproduire; & l'univers est un grand

être vivant, asservi aux mêmes loix qui te dirigent. Dans le fond, ce n'est que plus ou moins de matiere ; & ce que tu appelles petit ou grand, n'est qu'une illusion de tes yeux. Dès que tu existes, tu es grand comme ce qu'il y a de plus grand au monde. Il n'y a plus de mesure pour te calculer, tu es à-la-fois partie & totalité.

MATHURIN.

Diable emporte si je comprends un seul mot à tout cela !

PARADOXILE.

Ecoute toujours... Tantôt un tourbillon est malade, se dissout, & pourrit comme la pêche que tu ramasses ; tantôt il est dans la force de la jeunesse. Sa durée est de quelques millions d'années, & la tienne est de quatre-vingt ou cent ans : voilà toute la différence. Cela n'empêche pas que ce tourbillon n'ait commencé, comme je te l'ai dit, par un œuf, ainsi que toi.

MATHURIN.

J'ai commencé aussi par un œuf ?

PARADOXILE.

Oui ; voilà ton origine. Elle est commune à tous les êtres. Qu'importe la grandeur ?... Il a toujours fallu commencer, qu'on soit soleil ou moucheron.

MATHURIN, *se recueillant.*

J'ai commencé par être enfermé dans une co-

quille ? J'ai déjà entendu dire cela à quelqu'un de vos confreres, qui ſe promenoit avec vous. Mais je ne ſuis point de ſon avis, je vous en préviens. Je n'aime point l'idée qui m'empriſonne dans une coque. Je crains d'avoir un bec; je préfere l'avis de ceux qui caſſent tous ces œufs-là, & qui me laiſſent avec ma face large & ſans pointe.

PARADOXILE.

Pas mal raiſonné... Je ſavois bien que nous ferions quelque choſe de toi. Tu aimes donc mieux les molécules organiques ?

MATHURIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cela, s'il vous plait ?

PARADOXILE.

Ce ſont de petits points matériels & ſimilaires qui compoſent un nez, un œil, un bras, un pied, un doigt, un orteil, & qui ſe raſſemblent par affinité.

MATHURIN.

Par affinité! Qu'eſt-ce à dire?... Je n'entends point... Je n'entends point.

PARADOXILE.

As-tu joué aux barres quelquefois ?

MATHURIN.

Oui, quand nous allions à l'école ; & depuis encore, ça nous eſt arrivé à la fête du village.

PARADOXILE.

Eh bien, tu ſais qu'à ce jeu les premiers venus occupent la place & délogent ceux qui viennent enſuite. Ainſi, l'œil alerte & le nez vigilant chaſſent tous les yeux lents & tous les nez pareſſeux. Ils s'arrangent merveilleuſement dans leur moule, quand ils ne ſe trouvent pas doubles & d'égale force; car alors il y a un grand combat, & il réſulte un monſtre à deux têtes & à quatre bras. Mais ordinairement ces molécules, auſſi polies que des perſonnes civiliſées, qui ne vont pas s'aſſeoir dans un fauteuil déjà rempli, ſe rangent de côté, ou ſe retirent s'il n'y a point de place; elles s'inſtallent ſous une forme pareille à celle qu'elles avoient lorſqu'elles couloient dans l'individu qui les a fournies. Elles ſe moulent ſur cet individu.

MATHURIN.

Mais ſi tous ces petits êtres ſont vivans, pourquoi vont-ils tous s'immoler pour ne plus former qu'un ſeul & même animal? S'ils ſont vivans, qu'ils gambadent tout ſeuls: s'ils ſont morts, réunis ils ne peuvent rien par eux-mêmes. D'ailleurs, mis en place, il faut que quelque choſe les uniſſe. Il faut du ciment dans les pierres qui compoſent un bâtiment. Or, quel eſt le ciment de vos molécules organiques?... J'avoue que je n'y comprends rien.

PARADOXILE.

Puiſque tu ne crois pas au produit de pluſieurs petits êtres diſtincts & ſimilaires, faits pour compoſer l'homme, aimes-tu mieux que les particules primitives de la matiere aient du ſentiment & de l'intelligence ? Cela ne coûte rien à ſuppoſer ; & en raiſon de leur maſſe & de leur force, elles coordinent entr'elles, d'après les notions qu'elles ont eues.

MATHURIN.

C'eſt ici de l'hébreu pour moi, & pour vous peut-être.

PARADOXILE.

Eh bien, aimes-tu la progreſſion ſucceſſive par exaltation de la ſemence ?

MATHURIN.

Je ne ferai pas un enfant de plus avec tous ces mots-là.

PARADOXILE.

Eh bien, aimes-tu mieux les cerveaux humains, qui forment graduellement le reſte de la machine ?

MATHURIN.

Je m'embarraſſe peu de tout ce qu'on dit là-deſſus.

PARADOXILE.

Voyons, encore un autre pour te ſatisfaire... Eh bien, aimes-tu mieux que l'homme tout entier

ſe trouve raccourci originairement juſqu'à une petiteſſe incompréhenſible, & qu'en proportion de la contraction qu'il éprouve, il tende à ſe dilater, & ſe dilate en effet avec le plus grand reſſort, lorſque la force comprimante ceſſe d'agir.

MATHURIN.

Attendez: j'entends un peu mieux ceci; mais cela n'eſt pas encore bien clair.

PARADOXILE.

Eh bien, contente-toi des animalcules ſpermatiques, qui ſont par-tout dans l'athmoſphere, que nous avalons ſur-tout quand nous avons appétit, & qui ſont enſuite ſi favorables au phyſique de l'amour. Tu ſais bien diſtinguer le céleri d'une autre plante?

MATHURIN.

Quand on en vient au céleri, j'entends ce que cela veut dire... Mais je vous ferai une ſalade ce ſoir, plutôt pour vous rafraîchir le ſang; car, avec votre permiſſion, vous êtes un peu fou, mon cher maître.

PARADOXILE.

Comment, lorſque je raiſonne avec toi?

MATHURIN.

Tout ce que vous m'avez dit eſt ſans doute pour en rire en mon particulier... Tenez, ſi je ſavois

écrire comme je ſais lire, je ferois une douzaine de ſyſtêmes ſemblables aux vôtres.

PARADOXILE.

Toi ?

MATHURIN.

Oui, moi. Ne fait-on pas dire aux cloches tout ce que l'on veut ? Il en eſt de même de la nature ; elle ne dit mot à perſonne, & meſſieurs les ſavans veulent la faire parler... Allez, le ſecret de faire périr les loirs qui mangent nos fruits, ſeroit plus utile cent fois que de vouloir deviner comment nous venons au monde. On n'y voit goutte tant à l'entrée qu'à la ſortie. Je ne tue pas des chevres, moi, par curioſité : je détruis le plus que je peux les chenilles, parce que ce ſont là nos vraies ennemies. Si on les laiſſoit faire, nous n'aurions pas une poire. Dites-moi, pourquoi les académiciens ne s'occupent-ils pas à exterminer cette engeance, au lieu de regarder aux étoiles, qui ſe moquent d'eux le matin en s'enfuyant ? Eſt-ce qu'une pêche que l'on tient, que l'on mange, ne vaut pas un monde qu'on voit à peine au bout d'une lunette ? car vous m'avez mis toutes ces belles choſes en tête ; & nous voyons à préſent des mondes là-haut, tout comme on voit des pommes en Normandie.

PARADOXILE.

Tu vois donc qu'il y a du plaiſir à contempler

l'univers en grand : tu respires plus à ton aise quand tu regardes le ciel : tu dis, là-haut sont des jardiniers tout comme moi, qui bechent la terre & qui font venir des légumes.

MATHURIN.

Parbleu ! je voudrois bien me trouver dans une planete où, dans l'été, il plût seulement une demi-heure par jour... Quel plaisir de voir tomber une petite pluie fine !... Ça seroit bien morbleu, & tout n'en iroit que mieux dans notre jardin : nous ne serions pas obligés d'aller puiser incessamment de l'eau ; ce qui fatigue nos bras & notre tête, & nous empêche de rêver à tous vos beaux systêmes.

PARADOXILE.

Vous entamez là une furieuse question, monsieur Mathurin. Comment ! vous vous plaignez du mal physique & du mal moral ?

MATHURIN.

Monsieur, qu'est-ce que c'est que cela, je vous prie ? Nous n'avons jamais eu de ces maladies-là, entendez-vous : c'est bon pour les libertins de la ville.

PARADOXILE.

Ta mépriſe me fait rire, quoiqu'elle ne soit pas déjà si grande... Ah ça, mon cher Mathurin, je t'expliquerai une autre fois comme quoi tout est lié dans l'origine des choses ; je te montrerai l'échelle des êtres.

MATHURIN.

L'échelle des êtres ?... Mais ne vaudroit-il pas mieux jouir que de rêver à monter ſi haut ?.. Tenez, quand j'embraſſe ma femme, je tiens une vérité charmante, je n'en veux point d'autre. Je ne voudrois ſavoir qu'une choſe, & puis une autre encore : pourquoi le ſeigneur du village me mépriſe quand il paſſe, & pourquoi il eſt des mois entiers ſans pleuvoir... Si je pouvois deviner cela, je croirois tenir toute la ſcience.

PARADOXILE.

Mon ami, ce ſeigneur, avec ſon orgueil, a le front triſte, n'eſt-il pas vrai ?

MATHURIN.

Oui, vraiment ; il ne rit jamais.

PARADOXILE.

Il n'eſt pas content de lui-même, & c'eſt pourquoi il ſe gonfle de vanité... Songe que tu vaux mieux que lui, & par l'utilité que tu es au monde, & ſur-tout par ton cœur.

MATHURIN.

Allons, tenez, je vous aime quand vous parlez comme cela. Oui, je me ſens meilleur que lui ; car ſi j'avois ſes richeſſes, je crois que je ferois du bien : & lui, il fait de la peine à tous ſes voiſins, tant avec ſa chaſſe qui fourrage nos terres, qu'avec ſes valets qui viennent corrompre nos filles,

Ce germe-là auroit bien dû rester dans le néant, & avec lui les germes des loirs & des chenilles.

PARADOXILE.

Tu sauras une autre fois pourquoi cette engeance est venue au monde.

MATHURIN.

N'importe pourquoi : c'est le moyen de la détruire que je voudrois trouver.

PARADOXILE.

A la prochaine conversation je t'expliquerai tout.... Pour le présent je vais me mettre à la rencontre d'une comete qui doit bientôt nous arriver.

MATHURIN.

Et moi, je vais cueillir une salade..... Mais à propos, notre maître, dois-je avoir peur de cette comete ? On dit que la queue de ces dames-là envoie des inondations... Faites qu'elle nous montre un peu le visage.

PARADOXILE.

Mon ami, il n'y a point d'apparence qu'elle puisse nous faire le moindre mal : mais si elle approchoit un peu de la terre, console-toi d'avance, ce seroit l'affaire d'un instant. Un tremblement universel d'une minute, tout seroit dit... Tu mourrois avec tous les empereurs, tous les potentats & tous les philosophes de ce monde.

MATHURIN.

Pardi, voilà une belle consolation! N'est-ce pas toujours mourir? J'estime ma vie autant qu'ils estiment la leur... Rassurez-moi, je vous prie, monsieur, contre la comete; car autrement nous n'aurions plus cœur à l'ouvrage.

PARADOXILE.

Tranquillise-toi: le grand chemin où voyagent ces planetes, est assez large pour qu'elles ne se coudoient pas.

MATHURIN.

Tant mieux: car s'il leur prenoit fantaisie en route de faire l'amour, comme vous nous le disiez tantôt, & qu'elles s'approchassent dans un petit jeu semblable à celui de mes fleurs, où enserions-nous?

PARADOXILE.

Va, ces grands astres majestueux, dans leur vaste & superbe rotation, s'envoient les témoignages de leur tendresse à des distances immenses, pour ne pas dire incommensurables.

MATHURIN.

A la bonne heure. Je sais fort bon gré à leurs majestés; mais je ne voudrois pas être planete, parce que quand notre femme sera relevée; nous nous entendons bien; nous ne ferons pas l'amour, nous, comme des soleils.

PARADOXIE.

Vas, ta tête pesante vaut mieux à elle seule que tous les soleils & les astres du monde, qui ne pensent point.

MATHURIN.

Ah ça, monsieur, vous l'étourdissez cette pauvre tête. Vous nous conterez cela tantôt, avant que nous allions nous coucher. Le souper va venir, & vous n'aurez pas de dessert si je ne vous quitte... Adieu.

PARADOXILE.

Songe sur-tout à mes fraises.

MATHURIN, *en s'en allant.*

Graces à Dieu, j'y pense plus qu'à tous vos mondes.

## CHAPITRE XX.

*Anatomie.*

ENTRONS ſans frémir dans cet ampithéatre, où l'homme, avant de deſcendre au tombeau, paie un dernier tribut à l'admiration, & ſatisfait encore à la gloire du Créateur. L'homme n'eſt plus, & ſa beauté ſubſiſte encore. La flamme pure & ſacrée qui anima ce corps, maintenant immobile, y a laiſſé l'empreinte de ſon eſſence divine. Les inſectes dévorans attendent que l'arrêt de la deſtruction ſoit répété; & l'intervalle qui regne entre la mort & la corruption, atteſte avec quel regret la nature décompoſe ſon plus magnifique ouvrage.

Éloigne-toi, pâle foſſoyeur, plus avide que tes tombeaux! Pour oſer t'emparer de ta proie, attends que tous les traits du chef-d'œuvre ſoient effacés. Que ta main groſſiere ne cache point dans le ſein de la terre ce que l'œil étonné peut découvrir avec raviſſement dans ce dédale immenſe, où chaque pas doit lui montrer un prodige.

Entrons, mes amis, entrons ſans crainte, puiſque la mort eſt un repos, & que l'ame, en s'é-

lançant vers l'immortalité, ſourit la premiere ſur ſa dépouille. Le cœur qui embraſſe la puiſſance & la bonté de l'Être ſuprême, bénit la mort comme la vie; & ſous ſa main étendue & puiſſante, qu'importe où agit le principe penſant, indeſtructible comme ſon Auteur? Il eſt grand, il eſt bon; la terreur l'outrage; elle n'appartient qu'au vil eſclave.

Et toi, jeune beauté, à qui je conſacre cet article, c'eſt pour toi que je colore ces funebres objets! Tu ne pourrois ſoutenir la vue de ce corps froid & inanimé que par la magie du pinceau. Je trace à ton imagination ce que ton œil délicat refuſeroit de voir. Approche; c'eſt un jeune homme étendu ſur ce marbre noir. Approche; il n'eſt plus redoutable. Son œil, qui ſaiſiſſoit à ton paſſage l'aſſemblage de tes graces, eſt fermé. Son oreille n'entendra plus ta voix touchante. Ce cœur, que tu as déchiré peut-être, a trouvé un rempart contre tes charmes. Si ta beauté te rend toujours inflexible, ſoit moins orgueilleuſe en ce moment. La mort, tu le vois, le ſauve de tes traits, & domte l'amour. Ah! vous avez vu, mes amis, la ſoupleſſe libre de tous ſes mouvemens, lorſqu'il ſe jouoit ſur la ſurface de la terre qu'il ne touchoit que légérement du pied; vous auriez frémi d'offenſer le tiſſu délicat de ſa peau;

une goutte de ſang échappée de ſes veines vous auroit fait pâlir d'effroi. Maintenant, abattu & couché, l'extérieur liſſe & poli de ce corps eſt le moindre objet fait pour attacher. L'inſenſibilité du marbre eſt répandue dans ce corps, dont toutes les fibres répondoient au plaiſir ou à la douleur. La douleur n'exiſte plus pour lui; approche, jeune artiſte, ſurmonte une horreur ſecrete, prends le ſcalpel, je tiens le flambeau. Que l'homme vivant s'étudie dans l'homme mort. Raffermis ta main, fais tomber l'enveloppe qui voile les admirables reſſorts de la machine humaine; que mon œil curieux ſe plonge dans ce méchaniſme merveilleux. D'autres iront prier dans des enclos vaſtes & ſombres, bâtis en pierres par la main des hommes; moi, c'eſt devant le ſanctuaire où a habité le ſouffle pur de la Divinité, que je me proſterne & que j'adore.

L'œil n'eſt embarraſſé que du choix. Par où commencerai-je l'examen de cette ſurprenante machine? Elle eſt ouverte, & je vois cet alambic, principe de la ſanté & de la force. C'eſt là que les alimens ſe diſſolvent, ſe décompoſent, ſe métamorphoſent en une liqueur nutritive qui a la blancheur du lait. Elle paſſe par différens canaux, où elle ſubit encore une nouvelle métamorphoſe. Toutes les liqueurs dont le corps eſt abreuvé re-

çoivent dans ces différens laboratoires leur degré de perfection ; car c'eſt là que ſe forme, s'épure & ſe ſubtiliſe cette humeur nervale, ce baume précieux qui imbibe les nerfs & les tient dans ce degré de flexibilité d'où réſulte cette ſenſibilité admirable, motrice de toutes les opérations de l'ame.

Mais, montons à la partie la plus noble, où ſiege l'entendement. Sous une voûte impénétrable, eſt une ſubſtance moëlleuſe, que traverſent d'innombrables vaiſſeaux preſqu'imperceptibles. C'eſt un labyrinthe compoſé de filets qui ſe croiſent à l'infini. Le ſéjour de l'ame eſt inexplicable comme ſon eſſence ; & comme c'eſt dans ce dédale que les penſées ſe forment & que les idées ſe conſervent, le caractere de l'homme, preſque toujours inexplicable, ſemble tenir de la nature du lieu où git la profondeur de ſa réflexion. Le phyſique eſt auſſi compoſé que le moral.

Tous les nerfs, en qui ſeuls réſide le principe de ſenſibilité, ſe réuniſſent à cette ſubſtance qui ſe prolonge dans les vertebres, d'où elle ſe diviſe en une multitude de branches entrelacées : elle forme l'origine de ce tiſſu admirable, répandu dans tout l'animal ; de ſorte que le moindre ébranlement qu'éprouve une partie, ſe communique à l'enſemble.

L'ame.

L'ame, qui a beſoin d'être perpétuellement avertie, a tout à côté d'elle deux ſurveillans prompts & fidelles, la vue & l'ouie. Le globe de l'œil mobile ſe tourne en tous ſens, ſous ſix muſcles qui facilitent ſes mouvemens. C'eſt un vrai téleſcope : la lumiere ſe raſſemble au centre qui réunit ſes rayons. Ils traverſent un cryſtal lenticulaire, & vont deſſiner l'objet ſur une eſpece de rézeau très-délié. L'ame apperçoit & juge le tableau. Trois humeurs différentes humectent cet organe précieux, qui, ſans elles, s'échaufferoit & s'uſeroit par les frottemens multipliés qu'exige la conſervation de l'individu, obligé qu'il eſt d'interroger à chaque inſtant tous les objets qui l'environnent.

L'oreille, entonnoir cartilagineux, reçoit l'air ébranlé, & le porte, par la ſinuoſité d'une coquille reſſemblant à celle du limaçon, ſur une membrane juſtement appellée tambour. Deſſous, un petit nerf, d'une exquiſe ſenſibilité, donne à la membrane plus ou moins de tenſion. C'eſt là que la mélodie de Gluck & l'harmonie de Piccini vont ſe rendre pour enchanter l'ame; le nerf auditif lui tranſmet tous ces ſons échappés du ſein des inſtrumens, & qui ſe perdroient infructueuſement dans les airs.

Il eſt des plaiſirs moins parfaits, mais voluptueux encore. Quand la fleur s'épanouit, quand

elle exhale ſes parfums, ils paſſent par deux conduits que ſépare une cloiſon vers un os percé de mille trous, où aboutiſſent des lames cartilagineuſes, tournées en ſpirale. Heureux qui, au pied des Alpes ou des Pyrénées, aſpire l'odeur des plantes aromatiques que le ſol des montagnes nourrit de ſa ſuave énergie !

Vous qui aimez de préférence les plaiſirs de la table, plaiſirs qu'aucune crainte ne corrompt & qui ſe renouvellent tous les jours, conſidérez cet organe obéiſſant, ſource de vos délices. Dix muſcles font mouvoir la langue de tous les mouvemens poſſibles. Jamais elle n'eſt ni lente, ni rebelle. Elle s'empare de l'aliment, en exprime le jus le plus ſubtil; ſes mouvemens accélérés ſont inſenſibles & forts; elle porte ſous la dent ce qui doit être broyé; elle preſſe contre le palais ce qui n'a beſoin que d'être légérement froiſſé; elle atteint les fineſſes que la main ſavante du cuiſinier a ſemées; elle démêle les mêlanges, & en ſent les rapports; elle n'inonde qu'autant qu'il le faut le ſuc pénétrant des mets. Ce ſuc, qui interroge toutes les houppes nerveuſes, & ces petits mamelons, ces glandes, ces points ſalivaires, mis en action, fourniſſent le ſavon qui fond l'aliment, le réduit en pâte liquide, & permet que le plaiſir ſe propage pendant une aſſez longue durée. Sou-

vent l'eſtomac a dit, *aſſez*, que la langue ſe ménage, par la ſimple ſuccion, des jouiſſances qui pourroient la faire nommer infatigable.

La poche qui reçoit les alimens eſt attachée par des ligamens forts. Elle en a ſouvent beſoin pour réſiſter aux excès de l'intempérance. Elle eſt garnie intérieurement de petites glandes ou éponges, d'où ſort une liqueur diſſolvante. Là s'opere, par la fermentation & la trituration, la métamorphoſe étonnante qui, de tant de ſubſtances mêlangées, n'en forme plus qu'une ſeule. La ſanguification ſe fait dans les poumons. Porté dans le cœur, le ſang s'épure; porté dans le cerveau, il s'y ſubtiliſe encore; & par une derniere dépuration plus merveilleuſe, il forme enfin cette matiere incompréhenſible qui reproduit l'homme. Ce ſont les parties ſubtiles des alimens qui compoſent ces différentes liqueurs: mais l'œil, armé du microſcope, croit en vain ſurprendre les ſecrets de la nature; il n'y voit que des apparences trompeuſes, toujours détruites par des obſervations nouvelles.

Pour faciliter dans tous ſes conduits l'écoulement des matieres plus ou moins élaborées, le foie convertit en bile une partie de nos alimens; la bile ſert à verniſſer les inteſtins, & ſert encore à la derniere coction, en même tems qu'elle fait

gliſſer tout ce qui doit appartenir aux différentes ſécrétions.

Les inteſtins forment un méandre, & dans leur contour étalent une longueur prodigieuſe : ils ſont contenus dans leurs poſitions par le méſentere. Doués d'une multitude de veines, de vaiſſeaux, de nerfs, de fibres aſpirantes, ils pompent encore beaucoup de chyle avant de faire deſcendre le dernier marc.

Que notre fauſſe délicateſſe ne rougiſſe point de voir le méchaniſme de l'opération qui expulſe du corps une matiere qui, plus long-tems retenue, troubleroit l'économie animale, & porteroit le ravage en ſéjournant dans les conduits où elle couloit naguere, douce, balſamique & bienfaiſante. Admirons tous les objets de la nature : il n'en eſt point de vil à ſes yeux ; aucun n'eſt plus noble que l'autre ; elle a employé le même degré d'intelligence & d'attention pour ce qui compoſe le corps humain. Tout eſt également néceſſaire, ſi ce n'eſt à la vie, du moins à la force & à la ſanté, ſans leſquelles la vie n'eſt qu'un tourment ; & quand on voit la maſſe entiere des inteſtins, après mille circuits, aboutir à ce débouché pliſſé comme l'ouverture d'une bourſe, qui s'ouvre & qui ſe reſſerre à l'aide de muſcles qui font l'effet des cordons, on eſt ſurpris de l'attention de la

nature & de la prodigalité magnifique qu'elle déploie dans des objets que notre ignorance ne diſtingue pas, ou qu'elle frappe d'un mépris, enfant de nos petites & frivoles idées.

Il eſt des objets interdits & inacceſſibles à mes pinceaux. Si je pouvois tout peindre, j'analyſerois ce ſixieme ſens, ſi diſtinct des autres. Je dévoilerois le trône où ſiege ce plaiſir vif & paſſager, auquel l'homme ſuffit à peine; mais la volupté de l'être ſenſible, la volupté réelle eſt dans le cœur, & l'émotion purement phyſique, ſéparée des tranſports du ſentiment, eſt trop peu de choſe, ou avilit trop l'homme, pour être ici comptée.

Parlons du ſens univerſel qui ſupplée ſi fréquemment aux autres, du toucher. Répandu ſur toutes les parties du corps, ſon empire eſt univerſel. Mais quel eſt le véhicule de cette ſenſibilité exquiſe? C'eſt un tiſſu de petits filamens qui ſervent de cordages, & qui, traverſant les chairs en tous ſens, produiſent l'enſemble de toutes les parties dans les mouvemens. L'une n'eſt jamais impunément ébranlée; car outre le tiſſu de la peau qui couvre toutes les chairs de la tête aux pieds, il eſt recouvert lui-même d'un autre tiſſu beaucoup plus délié; & l'épiderme a un tact encore plus fin, formé qu'il eſt de petits canaux creux, per-

pétuellement abreuvés de la liqueur qui leur eſt propre. Quand la main ſerre mollement la main de l'objet aimé, ce ſont les petites houppes nerveuſes qui frémiſſent ſous ce toucher doux & voluptueux, & l'ame aimante conçoit alors ſans peine que c'eſt dans l'embraſſement que réſide l'entiere volupté.

Mais, ce qu'il y a de plus admirable, c'eſt que dans les interſtices de ces tiſſus, ſont plantés une multitude innombrable de petits oignons ſemblables à ceux des fleurs. C'eſt la tige de ces oignons que l'on nomme poil. Les uns, plus humides, deviennent plus longs, comme les cheveux. Ce ſont de véritables végétaux, qui ont des racines creuſes pour pomper l'humidité; la ſéve circule dans ces petits tuyaux: & quelle fineſſe doivent avoir ces tubes nourriciers d'un poil follet?

La peau elle-même n'eſt qu'un double crible qui d'un côté admet l'air & ſe prête aux couleurs des objets environnans, & de l'autre à des voies de décharge pour le ſang & les humeurs étrangeres. De là le torrent de la tranſpiration qui s'écoule & qui ne ceſſe point un ſeul inſtant. Interrompue, elle cauſe toutes les maladies, & la ſanté ne renaît que quand ce flot ſucceſſif eſt parfaitement rétabli. Ainſi, outre la poche membraneuſe qui reçoit la leſſive du ſang, le ſang ſe fait jour

à travers la peau dans les agitations violentes ; & ce que nous appellons ſueur n'eſt que les parties aqueuſes & ſéreuſes de l'humeur rouge qui coule avec tant de rapidité dans nos veines.

Un jeu continuel qui s'exerce par le mouvement du cœur, muſcle doué d'une force prodigieuſe, fait circuler les liqueurs de la tête aux pieds, au moins ſoixante fois par minute. La mort ſeule anéantit ce mouvement, qui met en action tout le méchaniſme entier de la machine. La plus légere léſion faite à cet organe éteint la vie ; & c'eſt en contemplant la fragilité de ces vaiſſeaux qui aſpirent & repompent, que la vie paroît un miracle, & que l'imagination a peine à ſe figurer que cent années d'exiſtence appartiennent encore à un être auſſi frêle, qui porte en lui-même les principes de ſa diſſolution encore plus que ceux de ſa régénération. C'eſt néanmoins cet être foible, inceſſamment ſuſpendu ſur le bord du tombeau, qui a arraché avec violence le fer de la mine, pour abréger encore d'une maniere inſenſée la durée de ſa vie, qui a pêtri le ſalpêtre pour donner des ailes au trépas, & des pointes plus aigues à la douleur.

La douleur ! ah, qu'elle agit vivement ſur ce centre nerveux, ſur ce *plexus*, ſiege de la ſenſibilité ! Comme toutes les émotions de l'ame

répondent à ces rayons muſculeux qu'on appelle le diaphragme, quand la crainte & l'inquiétude l'agitent ! Ah, combien le moindre mot va frapper ces fibres tandineuſes, ſuſceptibles de toutes les émotions que l'ame éprouve ! C'eſt de là, ſans doute, que partent & la rougeur ſubite qui enflamme le viſage, & la pâleur effrayante qui le couvre. C'eſt là que naiſſent ces larmes douces ou ameres, abondantes ou rares ; ces pleurs attendriſſans ou cruels, qui dilatent ou compriment, flattent ou dévorent. Quand l'homme jaloux ou outragé leve, en frémiſſant, le fer de la vengeance, c'eſt de là que part la tempête orageuſe qui le pouſſe au crime : mais, par un effort contraire, la pitié, la commiſération arrêtent le bras levé ; & c'eſt dans ces mouvemens oppoſés & douloureux que l'homme ſouffre, & que quelquefois il expire.

Mais quelle eſt cette ſubſtance ſpongieuſe, ſi étroitement unie au diaphragme ? Elle reçoit l'air extérieur, l'échauffe s'il eſt trop froid, & rafraîchit ſans ceſſe le ſang enflammé par la rapidité de ſon cours, en y mêlant un air nouveau ; cette ſubſtance reçoit inceſſamment l'air par une eſpece de ſoupape qui eſt au fond de la bouche. Soixante-cinq muſcles ſervent à dilater & à reſſerrer l'organe qui aſpire & diſtribue l'air. Les tons ſont

produits par le raccourciſſement ou l'alongement des fibres de la glotte ; & Ferrein a démontré que la voix étoit le réſultat d'un inſtrument à vent & à corde. Cet organe eſt ſpécialement affecté à l'homme, le diſtingue, & l'animal ne partage point ſon privilege ; il ſemble lui appartenir comme à l'être penſant, excluſivement doué de la parole. Le trépas ne détruit encore qu'imparfaitement le jeu de cet organe ; car un ſoufflet introduit par la trachée artere, rend les ſoupirs, les gémiſſemens, les ſons de voix du mort.

Ne frémiſſez pas, mes amis ; ce corps ne lui appartient plus ; il eſt étranger. Il a tout reçu de la nature, il lui a tout rendu. Ainſi nous ferons un jour. Point d'humiliantes terreurs ; jouiſſons de notre intelligence & de nos ſens. Pourſuivons l'examen de notre machine merveilleuſe. Parcourons cet univers, où des routes infinies & inconnues à nous-mêmes atteſtent avec quel appareil majeſtueux notre être fut compoſé. Un tel aſſemblage de prodiges, pour un rôle qui paroît auſſi court, annonce que cette vie paſſagere n'eſt point encore le ſpectacle, & que nous ne voyons que le rideau. Déchirons le voile, autant qu'il nous eſt poſſible ; tout ce qui eſt ſous l'œil de l'homme appartient à ſon profond examen. En vain la nature travaille avec le plus grand ſoin des objets infiniment pe-

tits, comme pour les dérober à l'attention la plus ſcrupuleuſe. Nous lui avons déjà ſurpris bien des ſecrets, & il viendra un tems où des mains plus habiles, des yeux plus exercés & plus fins, une attention plus laborieuſe, & ſur-tout le haſard, ameneront la lumiere des découvertes nouvelles. En nous anatomiſant tour-à-tour, nous apprendrons à nous connoître. Notre corps n'aura plus une fibre qui ne ſoit apperçue. Nous léguerons à nos deſcendans notre ſcience, & ils nous ſurpaſſeront encore, ainſi que nous avons ſurpaſſé nos peres. Pourſuis, jeune artiſte, & pour gage de mon amour pour un art utile, ſonge que dès ce moment je légue mon corps à ton amphitéatre.

Comme l'anatomiſte palpite d'admiration, comme il treſſaille de joie, quand il ſuit la ramification de tous ces vaiſſeaux qui ſe correſpondent! Le moindre petit nerf, non encore apperçu, lui cauſe le même raviſſement que la comete enflammée qui ſe découvre dans les plaines de l'éther à l'œil avide de l'aſtronome. Que chacun creuſe de ſon côté, l'un avec le ſcalpel, l'autre avec le téleſcope. Que chacun cherche à agrandir le domaine du Créateur. Où s'arrête cette profondeur immenſe? Que ſommes-nous, & quel univers! Ma vue ſe fatigue, mon imagination eſt accablée, ma tête ſe perd, & je ſuis

obligé de revenir à des objets moins vaſtes, moins fatigans pour la meſure de mon attention.

Je viſite la charpente oſſeuſe, qui eſt la baſe où portent toutes les parties de la machine humaine; cette charpente eſt creuſe, & la ſeve qui circule eſt une émanation du cerveau. La moëlle en deſcend, & forme une huile qui ſert à entretenir & la ſoupleſſe & la ſolidité. Cette circulation particuliere paroît jalouſe de retenir ſes propres liqueurs: elle ne peut franchir certaines bornes; car une membrane, qu'on nomme *périoſte*, ne laiſſe pas la moindre lacune. Cette membrane environne étroitement les os; c'eſt un tiſſu ſerré, qui ne laiſſe rien échapper de la ſubſtance médullaire. Elle paroît nourrir les os, recevoir d'eux ſa nourriture; & quand le malheureux ſouffre de l'amputation, c'eſt lorſqu'on vient à cette membrane ſenſible, que la douleur lui arrache des cris.

Vous avez admiré quelquefois à combien d'attitudes ſe prête la ſoupleſſe du corps humain; vous avez contemplé le jarret de ces danſeurs de corde, la force incroyable de leurs ſauts, & la grace effrayante de leurs mouvemens, l'équilibre étonnant qu'ils gardent ſur un point étroit & fixe; voyez comme s'accompliſſent ces tours de force; c'eſt à l'aide de ces charnieres, les unes fixes, les autres mobiles, propres à tourner en tous

ſens ; c'eſt à l'aide de ces muſcles, véritables leviers, de forme, longueur & groſſeur différentes ; le corps ſe baiſſe, ſe plie, s'étend. Ces rondeurs ſont des poulies, ces points d'appui ſont des chevilles. La main de l'éternel Géometre eſt empreinte dans la longueur plus ou moins grande d'un tendon ; alongez-le, raccourciſſez-le, placez-le à la plus légere diſtance ; une ligne plus bas, & la grace, & le mouvement, & la force diſparoiſſent ; tant la préciſion eſt exacte & étonnante. Il eſt dit que la tête ne formera qu'un demi-cercle ; que pouvant ſe baiſſer à tel degré, elle pourra ſe renverſer en-arriere au même point. Je vois les ligamens qui permettent tel effort, qui ſe refuſent ſagement à tel autre ; & ces hardis ſauteurs, en déployant tout le jeu des vertebres, me donnent le ſpectacle d'une anatomie vivifiée : tous les reſſorts ſont ſaillans à mon œil ; mais, quelqu'étonné que je ſois, je ſais en même tems l'attitude qu'ils ne ſauroient franchir.

Tous les vuides de cette charpente ſont remplis d'une matiere molle, ſoutenue elle-même par une multitude innombrable de charnieres animées, qui, ſous le nom de tendons & de muſcles, contribuent à donner à chaque partie un mouvement & une direction particuliere, en même tems qu'ils ſervent aux mouvemens généraux. La circulation propre

à chaque objet, quoique distincte, répond à la circulation universelle ; & le nombre des veines & des arteres, par leur entrelacement & leur variété, surpasse l'imagination. Une simple tunique couvre les veines, une double tunique enveloppe les arteres, & dans ces canaux roulent le sang & la lymphe, substance distincte, quoique perpétuellement mêlangée. Les fibres, qui souvent n'égalent pas la grosseur d'un cheveu, sont les cordages tendus de toutes parts, & qui, à la moindre volonté, obéissent & font obéir la partie qui leur est confiée.

Qui ne trembleroit à la vue de l'extrême petitesse & délicatesse de cette multitude de fibres & de vaisseaux imperceptibles ! & ils sont doués encore d'une prodigieuse élasticité. Voyez ce porte-faix, dont le cou & la tête sont comprimés par un fardeau quatre fois plus considérable que ne pese son corps. Il marche, & accomplit les loix de l'équilibre ; il résiste long-tems à cette pression effrayante, & l'intempérance & les excès causent plus de ravages dans la machine que les efforts réitérés qui domptent les résistances physiques.

Organisations vraiment étonnantes ! La sagacité d'un Winslow, pendant une vie entiere d'homme, n'a pu en découvrir la dixieme partie ; ce corps

eſt ſous la main glacée du trépas, & ſa ſtructure remplit l'anatomiſte de ſurpriſe & d'admiration. Qu'eſt-ce donc que ce même corps, lorſqu'il eſt animé d'un ſouffle de vie, lorſqu'un fluide ſubtil & inconnu donne à toutes ſes parties un jeu qui en fait ſaillir tous les rapports, lorſque ſon œil brille d'une douce flamme, que la grace accompagne ſon mouvement, que le ſourire amene l'ame ſur ſes levres, lorſqu'enflammé d'amour, il ſe reproduit au ſein de la profonde volupté?

Mais tandis que, ſurmontant l'effroi qu'offre l'image du trépas, j'ai commandé à ma plume de tracer ce tableau & d'en écarter les couleurs livides, les heures de la nuit s'envolent avec le ſon du timbre; tout eſt calme, tout repoſe autour de moi; les étoiles brillent au firmament, la terre exhale un encens ſuave. O nature! ſi d'une main tu détruis, tu répares de l'autre. La vie & la mort forment les deux bouts de la chaîne dont tu embraſſes tous les êtres. L'individu meurt, dit ton hiſtorien, & l'eſpece ſubſiſte immortelle. En ce moment le chaſte hymen & le tendre amour tiennent aſſujettis les cœurs ſenſibles. Je me réjouis des plaiſirs que goûtent mes ſemblables. Les tranſports de la jeune amante, l'extaſe de ſon époux heureux, donnent un aſpect riant à cet univers, & effacent les traces pâles ſur leſquelles mon œil s'eſt trop repoſé.

Amour réparateur, répands la joie & la vie, le ſentiment & la félicité; perpétue la race bienfaiſante & glorieuſe de ces ames qui font l'honneur & les plaiſirs de l'homme. En ce moment peut-être, un nouveau Pergoleſe eſt conçu dans les flancs d'une vive Italienne; un nouveau Newton ſortira du ſein d'une chaſte Angloiſe; un Rubens devra le jour à une modeſte Flamande; & la Fontaine & Fénélon renaîtront à Paris pour nous enchanter par une nouvelle langue. O nature! après le génie, n'oublie pas la beauté; rends-nous une Héloïſe, le modele des amantes; rends-nous un objet non moins rare, cette Ninon, qui ſut ôter à l'amour ſes épines, & rétablir la nuance délicate & fine qui peut exiſter entre des loix ſauvages & l'oubli de la décence. O nature! acheve ces êtres précieux que le plaiſir ébauche. Ne laiſſe échapper que de pareilles ames; & ſi dans quelque coin du Nord, au milieu de rudes & âpres climats, quelque prince guerrier enfantoit un Charles XII, un nouvel Attila, moiſſonne-les dans leur fleur; qu'ils tombent; que ces fils de rois, avec leurs paſſions brutales, ne viennent point troubler l'harmonie & la paix que les ſciences & les beaux-arts commencent à répandre ſur la face de la terre. Au lieu de grandir pour le malheur de l'humanité, qu'enfermés comme embrion dans un bocal, ils

repaiſſent les regards de la curioſité. J'aime mieux les voir ainſi, que d'appercevoir leurs tombeaux chargés de ces trophées, inſtrumens homicides que réverent la foibleſſe & la démence.

## CHAPITRE XXI.

*Contre l'Homere traduit en François.*

Il me ſemble que les contes modernes de fées valent bien les contes anciens, & ceux d'Homere en particulier; que ces divinités de l'Iliade qui gliſſent au lieu de marcher, qui montent & deſcendent ſur des nuages, qui dans les batailles combattent d'une maniere inviſible ſur la tête des guerriers & n'en attrapent pas moins quelques coups de lances qui font couler leur ſang vermeil & divin, ne ſont pas de meilleure condition que ces êtres puiſſans qui, la baguette en main, ſe promenent dans l'immenſité des airs encore plus preſtement que tous les céleſtes habitans de l'Olympe.

S'il s'agit du merveilleux & des prodiges d'imagination, la gloire aſſurément doit demeurer aux contes de fées. Homere fait marcher des trépieds d'or au conſeil des dieux, fait parler des chevaux, &c.... Bagatelles! On a mieux imaginé que tout cela.

cela. Qui a pu lire le *Serpentin verd* ſans admirer ſon adreſſe & ſon éloquence comparable à celle d'Uliſſe ? Il ne faudroit plus au monde qu'une académie, pour commenter emphatiquement les beautés de ce conte ; il pourroit figurer à côté d'Homere, & cette aſſertion n'auroit plus alors l'air d'un paradoxe ; car on eſt convenu d'appeller de ce nom toute vérité nouvelle qui n'a pas encore eu ſon paſſe-port.

On parle de la morale de l'Iliade : mais il faut avoir les yeux pénétrans d'Horace pour la bien voir ; car ſon Jupiter, ſa Junon, ſa Vénus, ſon Mercure, ainſi que ſes autres dieux toujours en diſcorde, ſont le plus ſouvent injuſtes, mal-faiſans, licencieux. Les enchanteurs de nos contes ont ſans contredit plus de dignité dans leur courroux, de fermeté dans les revers & de grandeur dans leurs bienfaits.

De tels blaſphêmes feront dreſſer les cheveux à tous les maniaques adorateurs de l'antiquité. Curieux de raſſembler, de lire & de comparer une bonne fois les traductions de cette ſuperbe Iliade, ſi prônée, nous avons eu le malheur de trouver ce poëme ſans plan, ſans enſemble, ſans liaiſon, dénué d'unité & d'intérêt, plein de deſcriptions verbeuſes, abſolument monotone dans le tour des harangues & dans le récit des combats ; & ces

dieux qui toujours pérorent dans la même forme ; & tous ces héros s'envoyant de longs diſcours avant d'en venir aux coups, & ces répétitions éternelles pour dire ou qu'il fait jour ou qu'il fait nuit, & l'anatomie minutieuſe des différens genres de bleſſures ; tout ce déluge faſtidieux nous a fait reléguer ce poëme parmi les romans médiocres.

On ne voit pas même la priſe de Troye, dont il eſt toujours queſtion ; & l'utilité réelle de ce long ouvrage échappe à la ſpéculation, à moins qu'il ne s'agiſſe de prouver que la diſcorde des rois entraîne des ſuites fâcheuſes : vérité que les peuples ſentent ſans le ſecours des poëtes.

Nous poſſédons vingt romans dans notre langue, mieux faits, plus intéreſſans, plus remplis de mœurs, de vérités & de détails vrais & touchans, ou du moins qui ont parlé plus éloquemment à notre ame.

C'eſt la faute ſans doute des traducteurs. Dans la langue grecque, l'Iliade à coup ſûr eſt un poëme admirable, étonnant, divin ; nous n'en doutons pas. Il eſt ſublime anciennement parlant : eh bien, que les anciens reviennent l'admirer avec tous ceux qui ſe naturaliſent grecs ; pour nous, il nous a prodigieuſement ennuyés en françois & en latin, & nous n'avons été ſoutenus dans cette lecture que par la curioſité de contempler les mœurs de ces tems éloignés. Sous ce point de vue, on lit une

relation étrangere qui attache & qui a ſon prix comme tableau antique. Un tableau de Zeuxis qu'on découvriroit (s'il avoit pu être conſervé) ſeroit une choſe très-curieuſe; mais au fond il pourroit pâlir devant la palette de Rubens & de le Sueur.

Pendant cette lecture, il nous eſt venu pluſieurs idées que l'on appréciera comme on le jugera à propos. Nous ne nous perſuaderons jamais que la même tête ait compoſé l'Iliade en entier. Cela nous paroît même impoſſible, & par l'exécution du poëme, & par l'hiſtorique du tems. On aura probablement raſſemblé des *rapſodies*, faites dans des tems divers. Un *rapſode* plus heureux ou plus habile, ſemblable à un de nos jongleurs, aura gratifié Homere de chants compoſés par pluſieurs; chants épars qu'il aura réunis & retouchés à ſon gré. Le lieu de la naiſſance d'Homere eſt incertain; le ſiecle où il vécut l'eſt auſſi. Ce ne fut qu'environ trois cents ans après ſa mort qu'on recueillit ſes poéſies. On n'en avoit que des lambeaux. Licurgue, dit Plutarque, les raſſembla le premier en Aſie. Qui ſait ce qui s'eſt paſſé dans ce laps de tems, tems à demi barbares! On dit qu'Homere alloit chantant ſes vers à peu près comme faiſoient nos *bardes*. Quelle apparence qu'il eût compoſé un poëme auſſi étendu, pour n'en réciter dans ſes courſes que des lambeaux? Chantoit-il l'Iliade d'une haleine,

ou traînoit-il après lui une foule de chantres ſubalternes pour la détailler aux paſſans? Voilà une contradiction qui ſaute aux yeux.

Nous penſons qu'il y a deux époques bien caractériſées dans ce poëme, & qu'il n'a pu être compoſé dans le même tems. Le bouclier d'Achille nous offre la perfection des arts & des ſciences, & pour ainſi dire, le réſultat des connoiſſances d'un peuple extrêmement civiliſé. Les diſcours groſſiers, les actions ſanguinaires & brutales des héros de l'Iliade, leur table, leur marmite & leur cuiſine, leur âpreté indigente pour le moindre gain, tout nous montre d'un autre côté l'enfance des ſociétés. Nous croyons y voir, tantôt le ton d'un poëte inculte & ſauvage, tantôt l'accent d'un poëte verſé dans les arts même les plus raffinés. Les chars ſuperbes aux roues d'or, les vaſes magnifiques, les tapis de pourpre font contraſte avec des princeſſes qui font la leſſive & des héros qui font tourner la broche. Il nous peint le vieux Neſtor comme le modele des ſages & le plus reſpectable des héros; & ce ſage n'a d'autres reſſources dans ſon éloquence ſi vantée, que de dire à ſes ſoldats: *Mes amis, je penſe bien qu'aucun de vous ne voudroit retourner dans ſa patrie, ſans avoir couché auparavant avec la femme de quelque Troyen.* Ce motif honteux eſt dans la bouche d'un vieillard inſpiré par Minerve,

la plus chaſte des déeſſes. Cet Achille, dont le courroux majeſtueux punit les héros Grecs en laiſſant repoſer ſon bras, après avoir pardonné aux cheveux blancs de Priam & s'être attendri ſur ce pere malheureux, en ſongeant qu'il a auſſi un pere âgé, vend pour ainſi dire à ce vieillard qui baiſoit ſes mains homicides, le corps de ſon fils Hector, en acceptant lâchement les préſens qui lui ſont apportés. Ce fils de Thétis, ce demi-dieu, dont la noble valeur a dédaigné de répandre un ſang vulgaire, égorge froidement douze Troyens ſur la tombe de Patrocle, & l'on n'oſe approfondir le principe de ſa douleur & de ſon amitié. Il ne ſert enfin la patrie que pour venger la mort de Patrocle. Agamemnon, auſſi féroce, tue de ſa propre main Adraſte qui s'étoit rendu à Ménélas; & celui-ci ayant voulu l'épargner, eſſuie les reproches de ce chef ſuperbe, que l'on repréſente comme le modele de l'héroïſme. Des choſes auſſi diſparates n'ont pu ſortir de la même tête.

Comment concilier enſuite tel moment où Homere adore de bonne-foi ſes dieux, & tel autre où il les raille? Croyoit-il à la Junon qu'il enflamme d'une jalouſe & céleſte colere, au Jupiter qui ébranle l'Olympe du mouvement de ſes ſourcils, tandis qu'il ſe moque de Vulcain le boiteux? Ce dieu malencontreux a reçu de ſon pere brutal &

inhumain un ſi terrible coup de pied dans la hanche, qu'il en eſt demeuré eſtropié pour le reſte de ſes jours éternels. Ainſi Homere tour-à-tour adore & mépriſe ſes dieux; & au lieu d'élever l'imagination de l'homme, dont il étoit le maître par ſon art, il ſuit les plus hautes extravagances du paganiſme, s'il n'en eſt pas toutefois le principal inſtituteur.

N'avoit-il reçu cette doſe de génie & le rare talent des vers, que pour conſacrer le ridicule des opinions vulgaires? Un grand homme ne s'occupe-t-il pas plutôt à détruire l'erreur? A-t-il créé cette mythologie burleſque, ou étoit-il lui-même dans l'illuſion? Son ton en général nous paroît grave & ſérieux; & dans cet amas de folies, l'on s'étonne de la maniere dont il ravale l'idée ſublime de la divinité, dans un tems où Orphée a tracé cette belle hymne, dont nous admirons encore les fragmens. Auſſi Platon dit-il formellement qu'Homere étoit dans le Tartare pour avoir mal parlé des dieux.

Quoi, ce prétendu génie, devant lequel tous les ſiecles ſe ſont proſternés, fut dans l'impuiſſance de s'élever à quelque choſe de plus noble, de plus parfait que les fictions reçues! Il a encore ajouté au ridicule de celles qui étoient en vogue. Le majeſtueux Jupiter bat ſa femme & la careſſe, & le tiſſu groſſier des fables les plus impertinentes n'étale dans le ſuperbe Olympe que des paſſions viles &

déſordonnées. Homere a abuſé probablement de la mythologie païenne ; & quand il l'auroit ſuivie à la lettre, il ſeroit encore coupable, parce que l'homme vraiment fait pour parler aux nations, doit diſſiper les ténebres trop épaiſſes, & dreſſer ſon poëme ſur un plan philoſophique, ordinairement adopté du reſte du genre humain. Il ſuit le flambeau lumineux qui fait diſparoître les menſonges, dès qu'il eſt offert par les mains du génie ; mais le chantre ou le fabricateur de ces extravagans menſonges n'a pu ſeul les imaginer & attribuer à ſes dieux tant de contradictions manifeſtes. Il a fallu pluſieurs têtes humaines pour le complément de tant de ſottiſes, pour achever l'édifice de ce ſyſtême confus, dans lequel il eſt impoſſible de ne pas découvrir les traces & le mêlange de pluſieurs cultes.

On s'accorde aſſez généralement à reconnoître pluſieurs chantres de la guerre de Troye, entrepriſe pour l'enlevement d'une femme ; & les femmes néanmoins dans ce tems-là étoient des eſclaves toujours ſacrifiées à l'intérêt public : témoin Iphigénie immolée, quoique fille du général. Comme on ne tenoit pas regiſtre de tous les chantres, & que le Journal des ſavans n'exiſtoit pas alors, le nom d'un ſeul chantre ou poëte aura englouti les autres, à peu près comme le nom d'Hercule prévalut, lorſqu'on lui attribua les travaux des grands

hommes ſes devanciers & ſes contemporains. Ce poëme ayant paſſé par l'épreuve de pluſieurs ſiecles, aura reçu des modifications qui nous paroiſſent palpables, & qui atteſtent viſiblement pluſieurs mains. Tantôt il eſt vif, rapide, comme dans le quatrieme livre; tantôt long, diffus, traînant; ici, le même refrein ſe fait ſentir; là, c'eſt une autre chûte uniforme. Il y a des vers répétés, qui atteſtent les jointures du rédacteur.

L'enlevement d'Hélene prouve d'ailleurs quels étoient ces rois de la guerre de Troye, ainſi que l'eſpece de la garde du roi des Moloſſes. Le bon Priam n'étoit, ſelon toute apparence, qu'une eſpece de baron; & depuis, l'imagination en a fait un roi opulent & ſuperbe. Mais ce qui eſt très-important à remarquer, c'eſt que les mœurs du poëme contrediſent à chaque vers le génie deſcripteur du poëte, & que les arts ſont perpétuellement oppoſés aux uſages. Croira-t-on jamais que ce beau bouclier d'Achille, d'un travail exquis, où le ſyſtême aſtronomique ſe trouvoit ſi merveilleuſement gravé, ait été en butte à l'atteinte des fleches? Qui ne voit ici un cadre formé, tout exprès pour y enchâſſer les découvertes récentes? & qui n'eſt tenté de regarder ce morceau comme une interpolation? Nous croyons y appercevoir indiſtinctement ce qu'on voit encore parmi nous, un poëte venu après les autres, qui

prenant le premier venu pour ſon héros (Théſée par exemple), le couvrira d'or & d'argent (comme a fait notre Racine, tailleur à la françoiſe de tous les rois anciens), tandis que Théſée n'étoit au fond qu'un pauvre chevalier errant, lequel n'avoit reçu de ſon pere qu'une épée & une paire de ſouliers cachés ſous une groſſe pierre qu'il devoit préalablement ſoulever avant d'avoir ce précieux héritage, & qui ſe ſervoit de cette épée, en guiſe de couteau, pour découper les viandes, c'eſt-à-dire un gros bœuf proprement mis en quatre, premier & dernier ſervice.

Ainſi, tous ces ornemens prodigués dans l'Iliade, & qui atteſtent une eſpece de traduction, font voir un mêlange d'images poſtérieures, unies à des images antiques. Le fonds n'eſt pas déguiſé. On y reconnoît l'empreinte du caractere & des coutumes ſous les couches, pour ainſi dire étrangeres, qui n'ont pu anéantir les veſtiges d'une précédente génération.

Ce poëme aura donc été compoſé en totalité, ou en partie, dans les tems obſcurs & groſſiers, où vivoit Théſée: depuis, il aura été remanié ou plutôt refait dans les tems de la Grece éclairée. Cela eſt plauſible. Théſée & Gédéon étoient preſque contemporains. Tout étoit diviſé alors en petites peuplades, en petits rois, en petits états. Tout nous

peint l'homme, à cette époque, preſque dans l'état de nature; & rien ne nous montre cette ſplendeur du royaume de Priam, cette majeſté d'Agamemnon roi des rois, ces flottes ſuperbes, ces richeſſes accumulées, ces palais de marbre, ces arts enfin qui n'exiſtoient pas, &c. Eſchine cite des vers grecs d'Homere, comme tirés de l'Iliade, & ces vers ne ſe trouvent plus dans le texte que nous poſſédons: preuve certaine que le texte a été changé, mutilé, altéré, corrigé. Ajoutez la diverſité des dialectes, reconnue de tous ceux qui entendent la langue.

La Xante, dans Homere, eſt un fleuve rapide qui entraîne dans ſes eaux majeſtueuſes, & les caſques, & les cuiraſſes, & les armures des héros. Faites le voyage: vous trouverez un petit ruiſſeau deſſéché, que vous enjamberez comme fit Céſar en le cherchant, ainſi que l'a ſi bien exprimé un poëte moderne:

Et ſans l'appercevoir, il a paſſé le Xante.

Les palais de Priam étoient ſans doute à l'uniſſon de ce fleuve ſi vanté, & la deſcription de ces arts ſomptueux eſt viſiblement empruntée, ou d'un peuple voiſin qui eſt demeuré inconnu pour nous, ou des tems poſtérieurs, ce qui eſt plus vraiſemblable encore.

Il y a ſans doute quelques images grandes, fortes & majeſtueuſes dans ce poëme : mais les dieux gâtent tout ; la bravoure & le courage s'éclipſent ſous la préſence inutile & fatigante de ces perpétuels moteurs, ſemblables aux machines de nos opéras. Les héros ne ſont plus que des automates guerriers, qui n'ont ni bras, ni volonté. Hector fuit à pied devant Achille, au moins pendant trois lieues, preſſé qu'il eſt par l'aſcendant d'une divinité ennemie ; il ſe retourne comme une marionnette, lorſque par la protection d'une autre déeſſe il ſe voit deux contre un. La colere d'Achille eſt une colere oiſive, impuiſſante, déraiſonnable ; il boude neuf ans dans ſa tente : voilà ſes armes. Neuf ans d'oiſiveté à cauſe de l'enlevement de Briſeïs ; c'eſt bien employer ſon tems, pour un héros iſſu d'une déeſſe ! Sa vengeance muette n'entreprend rien, & c'eſt encore plus ſon opiniâtreté que ſa valeur qu'on a voulu célébrer.

Enfin, aucun modele de vertus dans ce long roman. Des combats, & puis encore des combats ; des aſſemblées de dieux qui ne terminent rien, & puis encore des aſſemblées. Une ſupputation de toutes les plaies, une longue liſte des morts & des bleſſés, une fidelle nomenclature de généalogies, une indifférence caractériſée pour l'effuſion du ſang humain, & des divinités ani-

mant & contemplant le carnage : voilà ce qui domine ; le pardon généreux, l'humanité, la bienfaisance désintéressée y sont des qualités entièrement méconnues. On voit des bras souples, nerveux, robustes, soulevant des quartiers de rochers, & des ames étroites, dures, sanguinaires, qui ne savent réprimer ni la vengeance, ni l'orgueil, ni l'avidité, se disputant un misérable butin, comme le faisoient les compagnons de guerre de Clovis. Quand la fleche a sifflé, a percé le bouclier & la cuirasse, un autre arc se détend, siffle à son tour, & une divinité ne manque pas de voler avec le javelot, & de l'émousser ou de l'aiguiser d'une main céleste, selon le besoin.

Tous les peuples de la terre d'ailleurs ont eu de ces images ; elles appartiennent encore plus aux peuples barbares qu'aux peuples policés. La poésie des hommes du nord a le plus grand rapport avec le fonds de cette poésie d'Homere, qui ébranle tout le ciel à l'occasion des mouvemens d'un simple mortel. On a fait d'Homere un génie géant ; & s'il ne s'agit que d'entasser des figures hyperboliques & de faire danser la terre & les cieux à chaque coup de lance que se donnent des combattans, nous conviendrons que cela parle beaucoup à l'imagination enfantine des hommes. Les combats sont du ressort des héros ; mais c'est le

poëte qui en fait des harangueurs impitoyables, & qui fait deſcendre à propos de rien tous les dieux de l'Olympe. Dans les poéſies erſes, on ne voit auſſi que des dieux qui peuplent les arbres, les rochers & le déſert des rivages. Toutes les comparaiſons ſont tirées du pin ſourcilleux, de la couleur verdâtre des mers, des nuages qui flottent, &c. Mais il n'y a pas, dans tout Homere, une ſeule harangue auſſi ſublime que celle de ce Logan, chef d'une horde ſauvage de l'Amérique. Nos maîtres peut-être en éloquence, ſans goût, ſans dictionnaire & ſans académie, ſont encore cachés dans les forêts du Nouveau-Monde.

Réſumons. Cet amas de fables qui pouvoient convenir aux Grecs, cette mythologie impénétrable, dont ils ſentoient apparemment toutes les fineſſes, n'eſt point faite pour produire parmi nous le même enthouſiaſme. Tous ces prôneurs fanatiques ont été des charlatans, ou dupes de leurs propres preſtiges, ou qui ont voulu relever le frêle mérite d'entendre une langue morte & preſqu'inutile, ou qui voulant toujours admirer, n'ont jamais ſu comparer entr'eux les écrivains. Que le Taſſe eſt bien plus égal, plus touchant & plus varié, & avec quel art il ſait graduer l'intérêt, mêlanger ſes couleurs & unir le merveilleux de ſon tems aux vérités auguſtes de ſa religion!

On nous dira : Mais voyez la foule des admirateurs. Mais qui ne ſait qu'à raiſon de ſon antiquité, un tel livre obtient plus ou moins de faveur ? Les commentateurs & les traducteurs ſurviennent, s'aſſimilent à l'auteur original, & par un ſentiment d'orgueil, dont les exemples ſont ſi riſibles & ſi nombreux, croient partager les honneurs rendus à l'ouvrage qu'ils ont défiguré.

Parlez de l'illuſtre Moliere devant ſon commentateur : vous verrez celui-ci baiſſer les yeux & rougir de modeſtie. La ſuperſtition littéraire, aſſez ſemblable à une autre, admire ſans choix & ſans meſure ce que dans l'enfance on lui a dit d'admirer ; elle eſt plus commune aujourd'hui que l'on ne penſe.

On a vu les excès de Mad. Dacier dans le dernier ſiecle, & ſa pédanteſque fureur contre le bon-ſens philoſophique de ſes adverſaires. Elle pleuroit encore il y a cent ans la mort de Pindare, & elle n'entendoit ni Pindare ni Homere : témoin ſa prolixe traduction, où tout feu poétique eſt éteint. Enfin on a vu un *Serenus Sammonicus*, médecin & précepteur du jeune *Gordien*, tellement enthouſiaſte d'Homere, qu'il donnoit publiquement, pour la guériſon de la fievre quarte, l'application ſur la tête du quatrieme livre de l'Iliade, attendu la chaleur de l'action qui regne.

dans ce livre, & qui étoit capable, disoit-il, de guérir en fondant les humeurs. On rira de Serenus; mais ne faut-il pas rire de même de celui qui trouve dans Homere l'assemblage du politique, du naturaliste, du moraliste, à peu près comme d'autres enthousiastes ont voulu trouver la trinité dans Platon? L'histoire des préjugés littéraires ne seroit ni moins amusante, ni moins étendue, ni moins curieuse que celle des erreurs politiques; & la liste des admirateurs sur parole est immense, car elle est tout aussi nombreuse que celle des sots.

Quant à l'Odyssée, où l'on voit une nature plus douce, des peintures naïves, une conduite plus simple & ménagée avec plus d'intérêt, jamais le touchant auteur de ce poëme n'a été celui de la bruyante Iliade. C'est comme si l'on rassembloit un jour Ossian & Gessner, & qu'on vînt nous dire alors que ce fût le même homme.

Ce n'est pas qu'il ne se trouve aussi dans l'Odyssée de ces contes à dormir debout, qui appartiennent à tous les tems barbares, soit que ce soient d'anciennes traditions défigurées, ou de nouvelles créations émanées d'imaginations bizarres. Toutes ces fables grotesques échappent à la fange des siecles pour circuler jusques chez les nations policées; parce que le génie poétique s'a-

muſe quelquefois, en riant, à les décorer, ſoit pour plaire au peuple, ſoit par la néceſſité de ſuivre les rites anciens & conſacrés. Telle fable proſpere, telle autre s'anéantit, à peu près comme tel beau ſujet de tragédie qui n'a pas encore été traité parmi nous, tandis que d'autres moins heureux ont trouvé un Racine pour les faire voguer encore quelques ſiecles ſous la livrée nationale. Nous pourrions mettre en parallele Poliphême & la Barbe-bleue, Circé & Méluſine, Ajax & Pierre de Provence, &c. Mais nous gardons pour nous cette grave diſſertation. Il y auroit de l'irréligion à ne point ſe proſterner devant un poëme admiré depuis trois mille ans, que cent ſoixante perſonnes environ dans l'Europe ſavent lire dans ſa langue, & que tant de profeſſeurs montés dans leurs chaires & vêtus de leur robe doctorale ont déclaré ſublime par-devant leurs écoliers.

Seulement nous interrogerons ici la conſcience de ceux qui nous liront, & nous leur demanderons d'abord s'ils ont lu Homere en original, s'ils l'ont lu tout entier, s'ils l'ont lu ſans ennui, s'ils l'ont lu avec beaucoup de plaiſir: & ceux qui ſeront de bonne-foi avoueront, à ce que nous imaginons, qu'Homere n'a que quelques morceaux iſolés, que ſes ſommeils ſont longs & fréquens, & que malgré ſes quinze cents commentateurs

tateurs & traducteurs, il eſt monotone, verbeux & deſcripteur juſqu'à la ſatiété.

Quand nous faiſons cette interrogation à la conſcience intime de nos lecteurs, c'eſt que beaucoup de gens reſſemblent à ce gentilhomme Napolitain, qui tira quatorze fois l'épée pour prouver que l'Arioſte étoit le premier poëte du monde, & qui convint, en mourant d'un coup d'épée, ne l'avoir jamais lu.

Dans trente ſiecles peut-être, après la deſtruction de nos arts, de nos livres & du Journal de Bouillon, tel roman de nos jours, peu lu ou dédaigné, échappant à la ruine univerſelle, obtiendra les honneurs de la ſublimité; & le peuple des commentateurs, bouche béante, y trouvera toutes les beautés poſſibles: le premier ſavant appliquera l'ouvrage au nom qui aura ſurnagé, & l'on écrira peut-être en pluſieurs volumes la vie d'un pauvre auteur qui aura eu peine à obtenir quelques pages dans le nécrologe moderne. Qui ſait même ſi l'on n'ira pas juſqu'à confondre le commentateur & l'auteur, & ſi l'on n'attribuera pas, par exemple, à M. Bret les comédies de Moliere? car enfin ſon nom ſe trouve lié à jamais aux œuvres de l'auteur du *Miſantrope*. Le quiproquo pourroit fort bien arriver. Dans telle académie future, ſituée dans un coin de l'Amé-

rique ſeptentrionale, quelqu'académicien érudit, s'il en fut, affirmera peut-être, en langue qu'aſſurément nous ne devinons point, que M. Bret a fait dans le dix-huitieme ſiecle le *Tartuffe* & la gazette de France.

En attendant, admire qui voudra, ou qui pourra, les perſonnages de l'Iliade. Comme les traductions nous ont fait bâiller, & qu'on ne diſpute point contre l'ennui, nous ſommes autoriſés à prononcer pour nous, que nous ne ſentons rien d'agréable quand nous liſons Homere traduit. Le ſentiment de chaque homme eſt à lui & indépendant. Ce divin Homere nous ennuie. Nous ſentons des ouvrages modernes comme les juges par excellence du beau & du parfait ſentent l'Iliade. Nous ne ſommes pas juges des plaiſirs d'autrui : mais notre Homere à nous ſera Richardſon ; notre Théocrite, Geſſner ; notre Théophraſte, Fielding ; & nous gémirons de voir des académies puériles, des admirateurs par écho, des commentateurs énergumenes proclamer aveuglément cette langue grecque, qui poſſede un ſi petit nombre d'ouvrages, encore inutiles pour la plupart ; tandis qu'au milieu de cette impuiſſance & ſtérile curioſité nous oublions les images, les tableaux, les idées vraiment utiles & grandes, les livres moraux & politiques qui nous environnent, &

qui, faits pour nous parler éloquemment, nous trouvent preſqu'inſenſibles à meſure qu'ils nous importeroit davantage de les approfondir & de les connoître.

Qu'il vienne du moins un traducteur propre à nous faire goûter l'Iliade. L'Homere anglois, de Pope, de l'aveu de bien des gens, eſt ſupérieur à l'Homere grec; parce que Pope a fait, pour ainſi dire, un poëme neuf, par les tournures originales qu'il a données aux détails, en corrigeant leur exceſſive longueur, & par une multitude d'alluſions fines & délicates qu'il a ſu créer; graces à l'énergie, la liberté & la ſoupleſſe audacieuſe de ſa langue.

Roman pour roman, j'aime donc mieux lire un roman moderne que le vieux roman de l'Iliade, qui me paroît faſtidieux. Il peut être admirable dans ſa langue, d'accord; mais en françois, ſoit en proſe, ſoit en vers, il m'a beaucoup déplu.

Tout poëme épique doit commencer, comme on le ſait, par ces mots, *Je chante.* Un conte reſſemble fort à un poëme épique; or voici le commencement d'un conte qui me revient en mémoire:

*Il étoit une fois un roi & une reine; le roi s'appelloit* Pétaut, *c'étoit un fort bon homme, un peu bruſque, d'un eſprit ſimple, & le meil-*

*leur roi qu'il y eût au monde. . .* Ici faiſons un peu le commentateur homérique. Que ce début eſt ſimple, énergique, précis, lumineux ! Voilà un caractere deſſiné dans les premieres lignes. Le vieux chantre lui-même n'a pas mieux dit. Comparons. *Inſpirez-moi, déeſſe ! & vous, muſe immortelle, chantez la colere d'Achille & cette haine inexorable qui fit périr tant de jeunes héros, & qui livra leurs membres déchirés à la faim des avides vautours.* Il y a plus de ſimplicité dans le début du conte, il y a plus de grace & de vérité.

Pourquoi Homere ſe dit-il inſpiré par une muſe ? Qu'eſt-ce qu'une muſe ? N'eſt-il pas conſtant que c'étoit lui-même qui travailloit ſes vers ? Pourquoi paroître écrire ſous la dictée d'un être imaginaire ? Comment cette muſe eſt-elle immortelle ? Pourquoi chanter la colere & la haine ?

Nous pourrions pourſuivre ainſi l'examen de la divine Iliade, pour peu que cela plût à quelqu'un de nos lecteurs, fatigué d'entendre parler inceſſamment de cet ancien poëte, & de ne pouvoir ni le lire, ni le juger.

## CHAPITRE XXII.

*Discours prononcé par M... pour sa réception à l'académie de...* (*a*)

QUEL honneur pour moi, messieurs, d'être admis dans cet aréopage littéraire qui parle peu, écrit encore moins, mais qui pense beaucoup! Combien il est au-dessus des académies de Paris, dont les productions annuelles rempliſſent d'énormes volumes! Au Louvre on écrit; on réfléchit dans votre Lycée. Autrefois la province suivoit l'exemple de la capitale; mais on assure que la capitale commence à suivre celui de la province, & qu'elle a senti que la plus grande gloire d'un académicien est de penser dans un fauteuil deux fois la semaine après dîner. Qu'il est glorieux pour vous, messieurs, de voir ces fieres académies, qui avoient dédaigné la vôtre, la prendre aujourd'hui pour modele! Mais à propos de modele, comment pourrai-je égaler jamais le grand homme à qui je succede? (*Ici l'orateur s'arrêta un moment pour recevoir les justes éloges que mé-*

(*a*) Ce badinage est d'un homme qui n'a voulu que rire, & non blesser aucun académicien.

*ritoit cette heureuſe tranſition.* ) Ah ! ſi je ne puis l'égaler, je tâcherai du moins à m'aſſocier à ſa gloire, en vous traçant un tableau de ſa vie.

Ne vous attendez point à entendre des récits de batailles. Il dédaigna la gloire des armes. Ne cherchez point dans ſon hiſtoire les ſoins orgueilleux d'un magiſtrat qui veut interpréter ou changer les loix, & faire une révolution dans ſa patrie. Il foula aux pieds les grandeurs de la terre ; & lorſqu'on voulut le nommer officier municipal, il rejeta cette offre, non pas avec cette feinte modeſtie qu'affectoit Céſar lorſqu'Antoine lui offroit la couronne, mais avec une franchiſe décidée & vraiment philoſophique. *Je n'entends rien à toutes ces affaires-là*, dit-il. Que ce peu de mots renferment de ſens ! Tout ce qu'ont dit les philoſophes Grecs & Romains ſur les embarras inſéparables des honneurs, ne ſe trouve-t-il pas renfermé dans cette réponſe ſimple & laconique ? Tous les gens de goût la préféreront ſans doute à ces vers pompeux de Racine !

Heureux qui, ſatisfait de ſon humble fortune,
Vit dans l'état obſcur où les dieux l'ont caché !

N'allez pas non plus m'impoſer la tâche de vous donner des analyſes de ſes ouvrages. Sa modeſtie m'en a diſpenſé. Il étoit bien éloigné du faſte de

tant d'écrivains qui publient le fruit de leurs veilles, & dont le but eſt moins d'inſtruire l'univers que d'en être admirés. Perſonne ne doute, meſſieurs, que s'il eût voulu prendre la plume, il n'eût effacé Racine, Fénelon, Voltaire, & nos plus grands hommes. Il le diſoit lui-même avec cette ingénuité que vous lui connoiſſiez; mais, ajoutoit-il, la gloire viendroit me chercher: je ſuis homme, je ſuis foible, & quelques mouvemens d'orgueil pourroient altérer le calme de mon ame. Ecrivez, lui diſoit quelqu'un; mais gardez l'anonyme. On me reconnoîtroit toujours, répondit-il, & le cri de la renommée viendroit troubler ce ſilence qui regne dans ma retraite. Il étoit ſi imperturbable dans ce ſyſtême, que lorſqu'il fut admis parmi vous, vous fûtes forcés de le diſpenſer du diſcours ordinaire; exception faite pour lui ſeul, & qui prouve autant votre modeſtie que la ſienne, puiſque dans ce diſcours il n'auroit pu s'écarter de l'uſage reçu & de vous louer & de ſe louer lui-même. Il fut grand, parce qu'il dédaigna la grandeur. Il eut des talens, parce qu'il eut ſoin de les cacher. Il fut penſeur profond, parce qu'il renferma toujours ſes penſées en-dedans de lui-même. Sa mere nous aſſure que, trois jours avant de lui donner l'être, elle eut trois ſonges où elle vit trois couronnes de lau-

rier qui furent placées ſur la tête de ſon enfant, par trois muſes qui l'allaitoient tour-à-tour. Je ſais bien que les académiciens de Paris rejeteront ce fait au rang des fables, parce que leurs meres n'ont point eu de pareils ſonges avant de les mettre au monde. Mais ce que le ciel ne permet pas pour des hommes vulgaires, il le permet en faveur des grands hommes.

On l'envoya de bonne heure au college. Ici l'hiſtoire de ſa vie offre des obſcurités, & fait naître un problême que je vais réſoudre. Les uns prétendent qu'il brilla dans les claſſes; les autres, qu'il y fut toujours placé au dernier rang. Si la premiere tradition eſt vraie, c'eſt que ſes talens extraordinaires ſe développoient déjà. Si c'eſt la ſeconde qu'il faut adopter, c'eſt qu'il dédaignoit la gloire ſcolaſtique, ou que la nature vouloit mûrir ce fruit avant même qu'on en ſoupçonnât le germe. Au reſte, j'ai ſu qu'il avoit fait une étude profonde de la ſyntaxe, & qu'il avoit dédaigné les mathématiques, l'aſtronomie, la phyſique, la morale & toutes ces ſciences vagues qui forment peu l'eſprit & le cœur. Au ſortir du college, ſa mere lui ordonna de choiſir un état: aucun ne lui plut. Que veux-tu donc faire? lui dit-elle. Je veux penſer, répondit le jeune philoſophe. Eh bien, penſe, reprit cette femme illuſtre, le modele des

meres. En effet, il penſa toute ſa vie. Il liſoit peu, parce qu'il y a peu de bons livres ; & lors même qu'il liſoit les meilleurs, il s'endormoit, parce qu'il ſentoit combien il étoit ſupérieur aux auteurs même qui faiſoient ſes délices. Les logogryphes des journaux étoient ſa lecture favorite. Combien de fois l'avez-vous vu, meſſieurs, nouvel Œdipe, chercher le mot d'un logogryphe avec une inquiétude inexprimable, ſe battre le front, s'arracher les cheveux, & donner tous les ſignes du déſeſpoir, lorſqu'il ne pouvoit le trouver ! C'eſt la ſeule circonſtance de ſa vie, où ſon phlegme & ſon courage ſe ſoient démentis. Mais lorſqu'il rencontroit ce mot précieux, comme la joie rayonnoit ſur ſon viſage ! Non, celle d'un roi qui vient d'être proclamé n'a rien de ſi grand & de ſi majeſtueux. Je dois à ſa gloire de dire ici, qu'un jour il me la ſacrifia toute entiere. Je cherchois le mot d'un logogryphe ; il le trouva, vint me le dire à l'oreille, me permit de m'en faire honneur, & ne révéla jamais le ſecret ; bien différent de ces auteurs indiſcrets, qui ne prêtent leur plume à leurs amis, que pour réclamer deux jours après les ouvrages qu'ils leur ont donnés.

Enfin, meſſieurs, familier avec le peuple, il s'humaniſoit avec lui, ſe mettoit à ſa portée ſans efforts, & prenoit ſi bien le langage du plus ſim-

ple bourgeois, qu'on eût dit que ce langage lui étoit naturel. Convive agréable, l'appétit avec lequel il mangeoit en donnoit aux autres. Rappellez-vous, meſſieurs, ce ſuperbe repas qu'il vous donna le jour de ſa réception, cette ſoupe ſucculente, ces petits pâtés d'un goût! ces... Mais je m'apperçois, meſſieurs, que je redouble les regrets que vous a cauſé ſa perte, & je m'arrête avec vous pour pleurer cet homme étonnant, qui donnoit d'excellens dîners & qui n'exigeoit pas qu'on les lui rendît. La douleur m'étouffe la voix, & je ne me ſens plus la force de lire cette phraſe par laquelle je finis. Je me ſuis propoſé ce grand homme pour modele, & je ſens qu'en faiſant ce diſcours j'ai manqué à la loi qu'il s'étoit faite à lui-même de ne jamais écrire; mais c'eſt la ſeule fois que je m'écarterai de ſes traces, & dans tout le reſte de ma vie je vous promets, ainſi qu'au public, d'être ſon fidele imitateur... Deux mots encore, meſſieurs, avant de nous ſéparer. On n'a trouvé dans les papiers de ce grand homme que les deux premiers vers d'un madrigal; il fit le premier il y a dix ans, le ſecond il y a quatre ans; l'impitoyable mort l'a empêché de faire les deux derniers, & de couronner ſon ouvrage. Voici les deux premiers vers qui nous reſtent:

L'amour eſt un enfant volage,
Dont les yeux & le badinage...

Qui de nous, meſſieurs, oſeroit mettre la derniere main à ce chef-d'œuvre poſthume. Ah! conſervons-le plutôt tel qu'il eſt dans les archives de notre académie, & n'imitons pas les commentateurs audacieux qui ont oſé remplir les lacunes que Virgile avoit laiſſées dans les ſix derniers livres de l'Enéïde.

## CHAPITRE XXIII.

### *Rêve.*

Je rêvois que j'étois exceſſivement riche, & que la tête m'ayant tourné, j'avois acheté la nobleſſe, que j'y avois joint une belle terre qui me donnoit le titre de baron.

Auſſi-tôt je fis peindre mes armoiries ſur les portes, les fenêtres, les cheminées de mon château : je les fis graver ſur les chapeaux de mes domeſtiques, ſur leurs bas, ſur les fers de mes chevaux; la garde-robe n'en fut pas même exempte, & je voulois que par-tout on reconnût les armoiries de M. le baron.

J'achetois tout exprès une bibliotheque, afin de faire mettre mes armes ſur le dos de chaque

volume ; & je les prêtois à tout venant, me dispensant de les lire, vu mon opulence.

J'envoyai cinquante mille écus à un généalogiste qui me faisoit descendre de Louis le Gros, par les femmes ; & le tableau de cette généalogie fut appendu dans le lieu le plus apparent de mon sallon.

Quelqu'un s'étant avisé de dire à ma table que les hommes n'ont qu'une seule & même tige, que la noblesse devroit être fondée sur des vertus personnelles, je lui soutins qu'il falloit être né gentilhomme pour être quelque chose dans ce monde ; & quoiqu'il se fût après cette convaincante réponse, parce qu'il mangeoit beaucoup, je le fis remarquer à mon portier, afin qu'il fût éconduit chaque fois qu'il se présenteroit.

Un autre convive ayant soutenu que, s'il prenoit fantaisie au grand-seigneur de se faire baptiser, il ne seroit pas reçu chanoine dans un chapitre d'Allemagne, attendu qu'il ne pouvoit faire aucune preuve du côté de sa mere, je le pris en singuliere affection ; car il me répétoit souvent que je prouvois huit quartiers, d'après le tableau de mon sallon.

A force de l'entendre dire, je me le persuadois à moi-même, & je respectois un grand vaurien de

fils, parce qu'il avoit un degré de nobleſſe plus que moi.

Madame la baronne tomboit en ſyncope dès qu'on annonçoit un roturier. Elle me fit acheter le *Nobiliaire*, l'*Art héraldique*, qu'elle conſultoit ſoir & matin; & d'après ſon récit, je voyois clairement que la famille étoit noble de toute éternité.

Le ſujet de la converſation journaliere étoit d'examiner quel étoit le prince de l'Europe le plus diſtingué par la nobleſſe. Quelques têtes couronnées perdirent à cet examen, & leur diadême pâlit ſous l'œil ſcrupuleux de madame la baronne; mais elle avoit conçu en revanche une vénération religieuſe pour un petit prince qui venoit de naître, parce qu'elle prétendoit que, réuniſſant le ſang de deux maiſons illuſtres, il étoit plus noble que chacune d'elles en particulier

Je répétois ſes paroles par-tout où je me trouvois: alors elle me gracieuſoit d'un doux ſourire, ce qui me raviſſoit; car depuis long-tems elle m'avoit convaincu que l'amour le plus extrême l'avoit ſeul fait déroger, en venant partager ma couche.

Je chaſſois tous les jours; & dès qu'un malheureux payſan avoit tué un lievre, je le faiſois traîner dans une cave humide que j'appellois une priſon, & où les rats venoient lui manger les pieds. Je n'en aſſiſtois pas moins à la meſſe ſolemnelle,

puis j'invitois à dîner le curé qui avoit fait un ſermon ſur la charité : je louois à haute voix pendant le repas ſa touchante éloquence.

Madame la baronne m'avoit mis en tête de bâtonner de tems en tems quelques payſans, pour leur intimer la ſubordination ; ce que je faiſois, pour bien conſerver mon rang. Mais un de ces payſans m'ayant rencontré à ſix lieues de mon château, dans un endroit où il n'y avoit pas de témoins, me fit peſamment ſentir que l'inégalité des conditions n'eſt qu'une chimere : argument déciſif que je ne communiquai point à madame la baronne ; car elle n'auroit jamais voulu avouer ſa poſſibilité.

Je crus moi-même, quinze jours après, que c'étoit un rêve, un délire de mon imagination, & je continuai à mépriſer la robe, à mal parler de la cour, à décider que je reſterois oiſif, & que je ne ſervirois qu'au préalable on me donnât un régiment.

J'avois une grande fille, bien dignement élevée par ſa mere. A ſix ans elle donna un ſoufflet au fils d'un préſident qui avoit oſé l'embraſſer à la fin d'un menuet ; après quoi elle lui préſenta noblement ſa main à baiſer : ce qui fit préſager à madame la baronne l'alliance la plus ſolemnelle,

vu la force du ſang qui avoit parlé en elle de ſi bonne heure.

Madame la baronne me regardoit comme un monarque fourvoyé qui, au jeu obſcur de la naiſſance, avoit manqué une couronne ; ſa tendreſſe m'en conſoloit quelquefois, en me repréſentant les ſoucis, les travaux & les inquiétudes attachés à la royauté ; elle me faiſoit voir un de mes petit-fils ſuccédant à quelque branche éteinte ; mon arbre généalogique ne devoit pas finir ſans pouſſer quelques fleurons.

Dans l'extaſe de ces belles idées, nous nous ſerrions tendrement la main, ſur-tout en contemplant la dignité future de notre poſtérité : auſſi, en ſortant de ces converſations, madame la baronne toute entiere à la premiere vertu des princes, à la clémence, daignoit généreuſement traiter un payſan comme un homme ; car elle n'étoit pas vraiment née avec une ame tyrannique.

Ma fille grandiſſoit : elle auroit pu nommer toutes les pieces honorables dans leur poſition reſpective & ſans les confondre, le blaſon lui étoit familier : madame la baronne regardant tous les roturiers comme les animaux de la baſſe-cour, ne craignoit pas pour ſa fille la moindre ſéduction : tous les roturiers aſſimilés aux coqs-dinde, pouvoient lui parler & l'accompagner ; mais un noble n'entre-

tenoit jamais ma fille que sous les yeux de sa mere & à une distance convenable.

Qui l'eût prévu ! le fils du baillif du village fit un enfant à ma fille. Madame la baronne, les cheveux épars, vint me l'apprendre ; & moi, voyant mon arbre généalogique coupé de cette maniere, j'entrai dans une si furieuse surprise que je crus mourir d'indignation ; mais je ne fis que m'éveiller.

## CHAPITRE XXIV.

### *Les Trois Rois.*

PARIS a été visité dernièrement par les souverains du nord ; par le roi de Danemark, à qui on donna des fêtes splendides & coûteuses ; par le roi de Suede, qui n'étoit que prince à son arrivée, & qui s'en retourna Monarque ; par l'Empereur, qui, pour être plus libre, a logé en hôtel garni, & qui a bien vu la capitale, même dans un assez grand détail.

Je les ai considérés tous trois fort attentivement, & je n'oublierai point leurs physionomies.

J'aurois bien desiré (avec trois cents mille autres), y voir le roi de Prusse. On dit cependant qu'il y est venu dans le plus grand *incognito* après la paix de 1763. Une dame qui a demeuré huit années

années à Berlin, m'a assuré avoir rencontré dans les Tuileries une figure si ressemblante à celle du héros de l'Europe, qu'elle en fut frappée; & celui qu'elle regardoit avec surprise en fut si frappé lui-même, qu'il détourna la tête & s'éloigna.

On prétend que Frédéric a visité ce *café*, *dit l'antre de Procope*, jadis champ de bataille des querelles littéraires, & où il a été tant de fois question de ses combats, de ses victoires, de ses grandes & rares qualités.

L'Empereur a visité les artistes, les artisans, les manufactures, & n'a vu aucun homme de lettres en particulier; sans doute parce qu'ils sont tout entiers dans leurs écrits. Il a assisté à une séance de l'académie françoise, & a fait cette interrogation au secrétaire: *Pourquoi Diderot & l'abbé Raynal ne sont-ils pas de l'académie? Ils ne se sont pas présentés*, répartit le secrétaire: réponse sage & adroite.

J'ai vu Maurice, Fontenelle, Montesquieu, l'abbé Prevost, Marivaux, Voltaire, Jean-Jaques Rousseau, la Condamine, Buffon, Helvétius, l'abbé Raynal, Condillac, Diderot, d'Alembert, Thomas, Servant, Marmontel, le Tourneur, Mably, Condorcet, Linguet, Rétif-de-la-Bretonne, Turgot, Mirabeau, Necker, Rameau, Vanloo, Gluck, Vernet, Allegrain, Rouelle, Vaucanson, Servan-

doni, Clairaut, Falconnet, Franklin, Hume, Sterne, Goldoni, Haller, &c. Voilà, je crois, une assez belle génération. Hélas! je n'ai point vu Frédéric, ce grand Roi: je n'ai point vu Catherine, moi qui aime tant contempler, parmi mes contemporains, les êtres qui ont fait de grandes choses, parce que je cherche à reconnoître, dans les traits de leur visage, quelque marque de ce talent sublime qui les distingue.

Quand j'appris la mort du célebre capitaine Cook, après avoir donné les plus vifs regrets à sa perte, mon chagrin fut de ne pas avoir envisagé ce hardi navigateur.

Que ne donnerois-je pas au magicien (s'il existoit), qui évoqueroit tout-à-coup devant moi les ombres augustes de Charlemagne, de Gustave, de Cromvel, de Michel-Ange, de Guise, de Sixte-Quint, d'Elisabeth, de Bacon, de Shaspear, de Richelieu, de Turenne, du Czar, de Milord Chatam, &c.!

Que j'aime à me sentir petit, en m'environnant en idée de tous ces grands hommes, & en goûtant le plaisir de les admirer! Ames fortes & grandes, quelle dignité vous prêtez à l'homme!

## CHAPITRE XXV.

### *Suppoſition.*

Je vais faire une ſuppoſition qu'on appellera certainement bizarre, forcenée, extravagante; mais j'ai mes raiſons pour ne pas la paſſer ſous ſilence. Si tous les ordres de l'état aſſemblés, ayant reconnu après un mûr examen que la capitale épuiſe le royaume, dépeuple les campagnes, retient loin d'elle les grands propriétaires, ruine l'agriculture, cache une multitude de bandits & d'artiſans inutiles, corrompt les mœurs de proche en proche, recule l'époque d'un gouvernement formidable à l'étranger plus libre & plus heureux; ſi tous les ordres de l'état, dis-je, tout vu & conſidéré, ordonnoient qu'on mît le feu aux quatre coins de Paris, après avoir préalablement averti les habitans une année d'avance..... quel ſeroit le réſultat de ce grand ſacrifice, fait à la patrie & aux générations futures? Seroit-ce là en effet un ſervice rendu aux provinces & au royaume? Je vous laiſſe à examiner & à décider cet intéreſſant problême, lecteur; & notez bien que dans cet embraſement je comprends Verſailles, qui n'eſt qu'un appendice de la monſtrueuſe ville; car Ver-

failles n'exiſte que par Paris, comme Paris ſemble n'exiſter que pour Verſailles.

Allons, évertuez-vous, mon cher lecteur, je ne vous dirai pas mon mot aujourd'hui; je m'en donnerai bien de garde: avec de bon yeux, tels que les vôtres, on voit des choſes que d'autres n'ont point vues, ou qu'ils ont mal vues, ce qui revient au même.

Et vous, mes chers Pariſiens, conſentirez-vous à être brûlés, j'entends ſeulement vos maiſons & vos édifices? Mais ne ſachant pas combien je vous chéris, vous me condamnez moi-même au bûcher, ſur cette ſimple ſuppoſition..... Allons, appellez tous les ſeaux, toutes les pompes de la ville pour éteindre ce furieux incendie: il n'y a plus que de la fumée. Bon! vous voilà ſûrs de vos maiſons à huit étages. Mangeons du pain de Goneſſe, comme par le paſſé: *& vogue la galere!*

## CHAPITRE XXVI.

### *Que deviendra Paris?*

THEBES, Tyr, Perſépolis, Carthage, Palmyre ne ſont plus. Ces villes qui s'élevoient fiérement ſur le globe, dont la grandeur, la puiſſance & la ſolidité ſembloient promettre une durée preſ-

qu'éternelle, ont laissé équivoques les traces même du lieu qu'elles ont occupé.

D'autres cités, jadis florissantes & peuplées, n'offrent plus aujourd'hui dans un effrayant désert, que quelques colonnes éparses, quelques monumens brisés, tristes restes de leur magnificence passée. Hélas! les grandes villes modernes éprouveront un jour la même révolution.

Cette riviere utilement resserrée dans des quais majestueux & formés de pierres, encombrée par des débris immenses, se débordera, & formera des étangs bourbeux & infects; les ruines des édifices boucheront ces rues alignées au cordeau, & dans ces places où un peuple nombreux s'agite, les animaux venimeux, enfans de la putréfaction, ramperont autour des colonnes renversées, & à moitié ensevelies.

Est-ce la guerre, est-ce la peste, est-ce la famine, est-ce un tremblement de terre, est-ce une inondation, est-ce un incendie, est-ce une révolution politique, qui anéantira cette superbe ville? Ou plutôt plusieurs causes réunies opéreront-elles cette vaste destruction?

Elle est inévitable sous la main lente & terrible des siecles, qui mine les empires les mieux affermis, efface les villes, & appelle des peuples nouveaux sur la poussiere éteinte des peuples anciens.

Échappez, mon livre, échappez aux flammes ou aux barbares : dites aux générations futures ce que Paris a été ; dites que j'ai rempli *mon devoir de citoyen*, que je n'ai pas passé sous silence les poisons secrets qui donnent aux cités les agitations de la maladie, & bientôt les convulsions de la mort! Quand l'épouvantable opulence, qui se concentre de plus en plus dans un plus petit nombre de mains, aura donné à l'inégalité des fortunes une disproportion plus effrayante encore, alors ce grand corps ne pourra plus se soutenir ; il s'affaissera sur lui-même & périra.

Il périra! Dieu! ah! quand le sol couvrira insensiblement ses débris, que le bled croîtra au lieu élevé où j'écris, qu'il ne restera plus qu'une mémoire confuse du royaume & de la capitale, l'instrument du cultivateur, en fendant la terre, viendra heurter peut-être la tête de la statue équestre de Louis XV ; les antiquaires assemblés feront des raisonnemens à l'infini, comme nous en faisons aujourd'hui sur les débris de Palmyre.

Mais de quel étonnement ne sera pas frappée la génération d'alors, si la curiosité la porte à fouiller les débris de cette grande ville, ensevelie & décédée ? Son squelette giganteſque épouvantera les regards, les travaux exciteront à de nouveaux travaux, nos neveux, en trouvant nos marbres, nos bronzes, nos médailles, nos inſ-

criptions, s'agiteront sur ce que nous avons été, & si mon livre échappe à la destruction, ils prendront peut-être pour un roman fantastique les vérités qui y sont déposées, tant leurs maux & leurs idées seront différentes des nôtres ! O villes anciennes de l'Asie, & qui n'êtes plus ! empires effacés ! générations dont les noms nous sont même inconnus ! fameux Atlantes ; & vous peuples qui avez respiré sur ce globe, dont la superficie est incessamment déplacée, dites quels étoient vos arts ? Faut-il que tout périsse ? Et les travaux accumulés de l'homme ( qu'il a cru immortaliser par la précieuse découverte de l'imprimerie ) périront-ils, à la fin ; puisque le feu, le despotisme, les secousses du globe & la barbarie détruisent jusqu'aux feuilles légeres où sont empreintes les pensées utiles du génie ?

Notre vue plonge dans le monde historique à quatre mille ans, pas davantage ; encore n'appercevons-nous de ce monde, que des sommités qu'environnent des nuages, & où la vue se perd. Tous ces faits éloignés, quoique séparés par de grandes distances, se touchent comme très-voisins ; & dans cet intervalle de siecles une foule prodigieuse d'événemens nous échappent. Il en sera de même pour nous ; l'avenir engloutira les faits les plus importans, pour ne laisser que le souvenir ou le nom des siecles. O tems ! les indi-

vidus, les villes, les royaumes, tout finit par *hic jacet*. Herculanum & Pompéia, villes détruites par une seule & même éruption du Véſuve, il y a près de dix-ſept cents ans, exhumées de nos jours, nous montrent leurs peintures, leurs ſculptures, leurs arts, les uſtenſiles de leurs foyers domeſtiques; & nous avons une idée de l'imagination féconde & de l'habileté des anciens artiſtes. La lave, les cendres, la pierre-ponce ont conſervé ces monumens, comme pour nous offrir une future image de ce que nos cités deviendront à leur tour; mais peut-on réfléchir à cette cataſtrophe ſans redouter les accidens de la nature, la fureur des élémens, celle des conquérans, plus terrible encore? Qu'offrirons-nous dans deux mille ans aux regards curieux & ſcrutateurs? Quelle eſt la ſtatue, quel eſt le livre qui ſurnagera ſur l'abyme de nos arts engloutis ou renverſés par les ravages du tems, ou par le courroux des rois.

La poudre infernale (dont les magaſins ſe ſont multipliés ſur-tout en Europe, & auxquels une étincelle ſuffit pour tout dévorer) ne devient-elle pas, dans les mains de l'ambition ou de la vengeance, un moyen immenſe de deſtruction, & plus dangereux mille fois que les matieres embraſées que les volcans vomiſſent de leur inépuiſable cratere? Les fléaux de la nature ne ſont plus rien en comparaiſon de ceux que l'homme a créés pour

ſa ruine & celle des populeuſes cités qu'il habite.

Les manuſcrits trouvés dans les maiſons d'Herculanum & de Pompéia, qui ſe déroulent ſi lentement, manifeſtent les caracteres de la langue grecque ; mais c'eſt le haſard qui nous a livré l'un plutôt que l'autre : ainſi dans trois mille ans, quel ſera l'ouvrage deſtiné à donner à nos deſcendans une idée de nos connoiſſances morales & phyſiques ? Quel livre aura l'honneur de rallumer le flambeau éteint des ſciences ? Tel dictionnaire, peut être, que nous mépriſons aujourd'hui, ſera accueilli avec tranſport ; & une de nos compilations que nous jugeons faſtidieuſes, deviendra plus précieuſe ſans doute à la poſtérité, que les vers de Corneille, de Racine, de Boileau & de Voltaire. Oui, il appartiendra peut-être à une brochure dédaignée, de fixer de préférence l'attention de ces peuples nouveaux.

Que nos orgueilleux écrivains ne s'arrogent donc pas le droit de mépriſer quiconque aujourd'hui tient la plume comme eux ; car l'auteur qui fera fortune dans trois mille ans, qui dominera les eſprits d'alors, qui les éclairera, nul de la génération actuelle, ne peut ni le nommer ni le deviner.

Paris détruit ! Xerxès, après avoir attentivement conſidéré la prodigieuſe armée qu'il commandoit, verſa des larmes en ſongeant qu'avant peu tant de milliers d'hommes diſparoîtroient de

dessus la terre. Et ne puis-je pas aussi, affecté du même sentiment, pleurer d'avance sur cette superbe ville ?

On a vu en un clin d'œil une capitale ensevelie sous ses ruines ; quarante-cinq mille personnes frappées d'un coup de mort ; la fortune de deux cents mille sujets détruite ; une perte générale de deux milliards : quel tableau des vicissitudes des choses humaines ! Ce phénomene terrible arriva le premier Novembre 1755.

Eh bien ; ce coup de foudre qui abyma tout, sauva le Portugal aux yeux de la politique : il étoit conquis, sans ce désastre qui prêta à la réformation, mit une égalité aux fortunes particulieres, réunit les cœurs & les esprits, & détourna les révolutions qui le menaçoient.

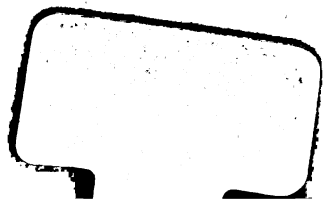
Considérée du côté physique, l'ancienne Lisbonne n'étoit qu'une cité d'Afrique, c'est-à-dire, une vaste bourgade, sans ordre, sans proportions : les rues étoient étroites & mal distribuées... Le tremblement abattit en trois minutes ce que la main timide des hommes auroit été si longtems à renverser. Le goût déplorable des Maures tomba, & la ville se releva pompeuse & superbe.

Que savons-nous sur ce qui sort du sein des désastres ? Que savons-nous ?..... Paris détruit. Oh ! je dirai toujours comme dans Memnon : *ce sera bien dommage.*

*Fin du Tome II.*

# TABLE
## DES CHAPITRES
Contenus dans ce Volume.

CHAPITRE I. *De Dieu.* Page 1
CHAP. II. *L'Optimiſme.* 21
CHAP. III. *Le Philoſophe du Port-au-Bled.* 47
CHAP. IV. *De la guerre.* 61
CHAP. V. *De la Fortune & de la Gloire.* 85
CHAP. VI. *De l'Amour.* 106
CHAP. VII. *De la Royauté & de la Tyrannie.* 146
CHAP. VIII. *De la Cupidité.* 169
CHAP. IX. *D'un Monde heureux.* 180
CHAP. X. *Sémiramis.* 190
CHAP. XI. *L'Égoïſme.* 193
CHAP. XII. *L'Opulence.* 198
CHAP. XIII. *Mahomet.* 203
CHAP. XIV. *Le Ballon-Montgolfier.* 209
CHAP. XV. *Dialogue des Morts, entre un Faquir & une Veſtale.* 227
CHAP. XVI. *Boileau.* 244
CHAP. XVII. *Hymne au Printems.* 250
CHAP. XVIII. *Paris-Port.* 254

CHAP. XIX. *Dialogue entre un Philosophe & son Jardinier.* 259
CHAP. XX. *Anatomie.* 285
CHAP. XXI. *Contre l'Homere traduit en françois.* 304
CHAP. XXII. *Discours prononcé par M... pour sa réception à l'académie de...* 325
CHAP. XXIII. *Rêve.* 331
CHAP. XXIV. *Les Trois Rois.* 336
CHAP. XXV. *Supposition.* 339
CHAP. XXVI. *Que deviendra Paris?* 340

Fin de la Table.